This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 06828070 4

Tho.
Fatconer,
Esq.
Chester

Zapisz
Nowe

NOUVEAUX MEMOIRES DES MISSIONS DANS LE LEVANT.

TOME IX.

ВИДАННЯ
ЗБЕРІГАЄТЬСЯ
ВІЧНО

NOUVEAUX MEMOIRES DES MISSIONS DE LA COMPAGNIE DE JESUS, DANS LE LEVANT.

TOME IX.

FOR LIBRARY NEW-YORK

A PARIS,
Chez H. L. GUERIN, & L. F. DELATOUR, rue S. Jacques, à S. Thomas d'Aquin.

M. DCC. LV.
Avec Approbation & Privilége du Roi.

A LA REINE,

MADAME,

Le zele des Miſſionnaires, qui travaillent à la converſion des Peuples du Levant, a été plus d'une fois honoré des éloges de Votre Majeſté. La Religion qu'ils font

connoître par leurs discours, est celle que vous faites révérer par vos vertus ; ils sont les interprêtes des devoirs dont Vous êtes le modele ; & l'on ne pourra lire le détail de ce qu'ils enseignent, sans reconnoître une partie de ce que Vous pratiquez. Quel respect n'attire pas à notre sainte Religion dans ces contrées ce que plusieurs d'entr'eux, nés comme nous vos sujets, y racontent d'une Reine, qui élevée sur le premier Trône du monde ne se croit un spectacle que pour être un exemple ; met aux pieds des Autels tous les tributs que l'on paye à son rang & à sa personne ; se sent plus honorée

par les hommages qu'elle rend à ſon Dieu, que par ceux qu'elle reçoit des Peuples ; reſpecte Jeſus-Chriſt dans tout ce qu'il commande, & le repréſente dans tout ce qu'elle fait ! Ces ſentimens profondément gravés dans le cœur de VOTRE MAJESTÉ *vous intéreſſeront, MADAME, au détail des travaux & des ſuccès de la Miſſion dont parlent ces Mémoires. La vûe de l'étrange Révolution qui a deſolé la Perſe ſous un Uſurpateur barbare & ſanguinaire, Vous rendra plus ſenſible le plaiſir de voir la France heureuſe ſous un Monarque qui n'a été le vainqueur de ſes ennemis*

que pour être le pacificateur de l'Europe.

Je ſuis avec un très-profond reſpect,

MADAME,

DE VOTRE MAJESTÉ,

Le très-humble & très-obéiſſant ſerviteur & ſujet.
ROGER, de la C. de J.

TABLE
DES
MATIERES
Contenues dans le Tome IX.

PREFACE, Page 1

MÉMOIRES *sur les dernieres années du regne de Thamas Kouli-Kan, & sur sa mort tragique, contenus dans une Lettre du Frere* BAZIN, *de la Compagnie de Jesus, au Pere* ROGER, *Procureur Général des Missions du Levant,* 13

Seconde LETTRE *du Frere* BAZIN, *contenant les Révolutions qui*

ſuivirent la mort de Thamas Kouli-Kan, 83

LETTRE *écrite de Julfa près d'Iſpahan, par le P.* DESVIGNES, *Miſſionnaire Jéſuite, au Pere* ROGER, *Procureur des Miſſions du Levant*, 133.

LETTRE *du P.* CHABERT, *Miſſionnaire de la Compagnie de Jeſus, au Pere Procureur des Miſſions du Levant, ſur l'empriſonnement des Miſſionnaires à Damas*, 212

DESCRIPTION *de la ville de Salonique, par le Pere Jean-Baptiſte* SOUCIET, *de la Compagnie de Jeſus, Miſſionnaire au Levant*, 256

RELATION *de l'établiſſement & des progrès de la Miſſion de*

Theſſalonique, extraite des Mémoires du Pere BRACONNIER, *par le Pere* SOUCIET, 321

Fin de la Table des Matieres.

PREFACE

PREFACE.

CE Volume nouveau des Mémoires du Levant, contient non-ſeulement les progrès & l'état de la Religion dans la Perſe, mais des recherches curieuſes ſur quelques-unes des principales Villes de ce vaſte Empire, & l'Hiſtoire de ſes dernieres révolutions. Ce Recueil a été fait ſur les Lettres des Miſſionnai-

res qui travaillent dans ces contrées à la converſion des Grecs infidèles ou ſchiſmatiques ; & tout ce qu'il contient porte un caractère de vérité, auquel on ne croit pas que le Lecteur le plus difficile puiſſe ſe refuſer.

Nous annoncerions le ſuccès, comme nous annonçons la certitude de ces Relations, ſi le P. Ingouſt, qui en étoit chargé, avoit eu le temps de les mettre au point de perfection qu'il étoit capable de leur donner. On ſçait quelle étoit la faci-

lité de ſon eſprit, & la ſupériorité de ſes talens. La mort nous l'enleva l'année derniere, dans la 64eme. de ſon âge. Cette perte a été pleurée non-ſeulement par nous, & par beaucoup d'amis reſpectables qui l'honoroient de leur confiance; mais par un peuple entier d'artiſans, de pauvres & de malheureux, dont il étoit le conſeil, la reſſource & le pere. Il en avoit réuni plus de cinq cens dans une Congrégation, où ils venoient réguliérement tous les Dimanches, entendre ſes inſ-

tructions : elles étoient proportionnées à leur état. Il entroit dans le détail de leurs devoirs, de leurs embarras, & de leurs peines, avec une aiſance de génie que rien n'étonnoit, & qui le rendoit ſupérieur à tout. Il paſſoit de-là dans les Chaires les plus célèbres de Paris ; les ſuccès qu'il y a eus pendant un grand nombre d'années ont été la preuve & l'éloge de ſon talent : il ſçavoit s'entretenir avec le pauvre, & parler au grand ; nourrir la piété du ſimple, & confondre l'orgueil de l'impie ;

raiſonner avec le ſage, & bégayer avec l'enfant; inſtruire tous les états, ſans jamais ſortir du ſien; ſe plier à tous les caractères, & les rappeller à celui que la Religion demande; ſeul objet de ſon zèle, ſeule récompenſe de ſes travaux, elle le conduiſoit parmi les hommes, ſans le ſéparer de Dieu. Ses talens, ſes qualités, & ſes vertus lui attiroient l'eſtime & la confiance de tous ceux qui avoient rapport à lui; ce témoignage honorable lui a été rendu dans tous les endroits où *il* a été le mieux connu.

La Miſſion du Levant a perdu ſucceſſivement un nombre d'hommes précieux qui y ſont morts victimes du zèle & de la Charité Chrétienne. Le Pere Marc-Antoine Charrot y mourut le 31. de Juillet 1751 dans la 46eme. année de ſon âge, après onze ans paſſés dans les travaux continuels que demandoit la Miſſion pénible dont il étoit chargé. Il fut atteint de la peſte qui déſoloit les environs de Conſtantinople ; & qui faiſoit alors dans cette grande Ville des ravages dont il n'y a

point d'exemples. Il s'étoit livré au ſervice & au ſecours des malades avec un zèle pour qui le danger même étoit un attrait. Les priéres & les allarmes de ſes Supérieurs & de ſes Freres ne purent l'engager à ſe modérer. On ne l'arracha du milieu des peſtiférés que pour le porter au tombeau. Dans les accès violents de ſon mal, Dieu lui laiſſa toute la liberté d'eſprit & toute la connoiſſance néceſſaire pour demander & recevoir les Sacremens de l'Egliſe. Il les reçut avec

cette foi, cette réſignation & cette joie qui ne ſe voient qu'à la mort des Saints, & qui annoncent la récompenſe dont ils vont jouir.

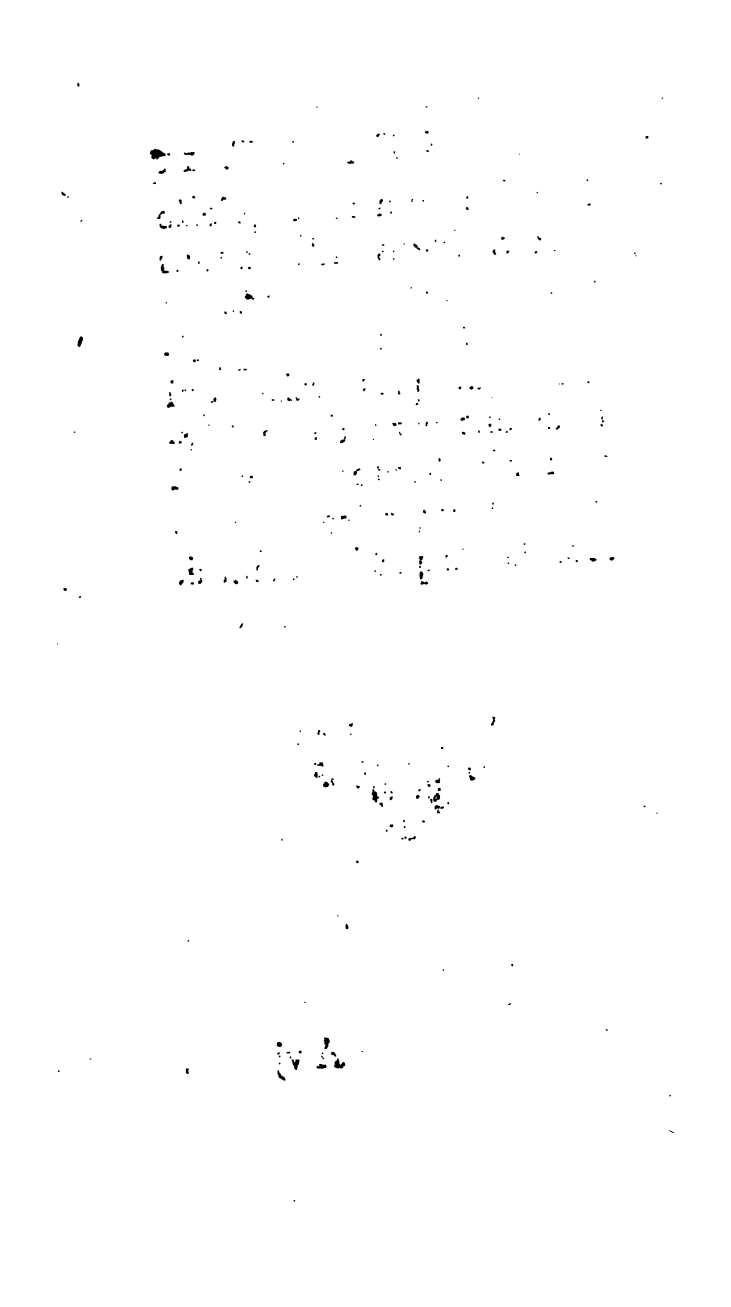
Cette mort fut ſuivie trois jours après de celle du P. Montforté, à qui des travaux ſemblables avancerent la fin d'une carriere vraîment apoſtolique. Les Arméniens & les Catholiques le regrettent également. Ils le regardoient comme leur Apôtre & leur Pere; il méritoit ces deux noms par l'étendue & par la tendreſſe de

ſon zèle. Les douze années qu'il paſſa dans ces contrées furent ſanctifiées par l'héroïſme des vertus qui ſont propres d'un Miſſionnaire. Cette perte en eſt une conſidérable pour la Miſſion, à qui il étoit encore en état de rendre des ſervices importans.

Nous parlons de celle du P. Souciet à la fin de la ſçavante deſcription qu'il a faite de Salonique, & qui eſt une partie conſidérable & précieuſe de ce Recueil. Nous le commençons par l'hiſtoire abrégée de la vie, & de

la mort du fameux Schah-Nadir, ſi connu ſous le nom de Thamas Kouli-Kan. Elle n'eſt fondée ni ſur des conjectures hazardées, ni ſur des Relations douteuſes ; elle eſt tirée toute entiere des Lettres de quelques Miſſionnaires qui en ont été les témoins, & ſur-tout, de celle du Frere Bazin, qui pendant pluſieurs années a ſuivi cet Uſurpateur conquérant dans toutes ſes guerres. Comme il a la plus grande part dans cette Relation, & que preſque tout le fonds eſt de lui, c'eſt

ſous ſon nom ſeul qu'elle paroît. Nous n'y avons rien ajoûté ; nous avons cru devoir ſeulement ſupprimer quelques traits qui nous ont paru d'une horreur révoltante, & preſque auſſi contraire à la vraiſemblance qu'à l'humanité.



MEMOIRES

SUR

LES DERNIERES ANNÉES

DU REGNE

DE

THAMAS KOULI-KAN,

Et ſur ſa Mort tragique,

Contenus dans une Lettre du Frere BAZIN *de la Compagnie de Jeſus, au Pere ROGER Procureur général des Miſſions du Levant.*

NOus attendions depuis long-tems cette intéreſſante Relation; Thamas Kouli-Kan a fait aſſez

de bruit dans le monde, pour que dans les païs même les plus éloignés de la Perſe, on ſoit curieux de ſçavoir juſqu'aux moindres particularités de ſa vie. Preſque tous les Auteurs qui en ont parlé, ne nous ont appris que le bonheur de ſes entrepriſes, la rapidité de ſes Conquêtes & l'étendue de ſon Empire. Les Mémoires que nous donnons contiennent le détail de ſes actions particuliéres ; on voit dans preſque toutes un caractère ambitieux & emporté, avare & inquiet, féroce & ſanguinaire : s'il eut pluſieurs des qualités qui font les Conquérans, il les altéra par des excès qui ne ſe trouvent pas même dans les Uſurpateurs; cette Relation nous le peint comme un monſtre de nature, qui en faiſant honneur au Génie par la grandeur de ſes

projets, & la bravoure de ſes exploits, à deshonoré l'humanité par une avarice ſans bornes, & une cruauté ſans exemple.

Le Frere Bazin, Auteur de ces Mémoires, l'accompagna dans toutes ſes courſes depuis 1741. juſqu'en 1747, & fut ſon premier Médecin; il a vu preſque toutes les actions qu'il raconte. On a fait dans le ſtyle quelques changemens néceſſaires; mais les faits ſont reſtés les mêmes, & aucune des circonſtances n'a été altérée.

MON REVEREND PERE,

D'AUTRES avant moi vous ont inſtruit des Révolutions dont la Perſe eſt le théatre depuis près de trente ans. Je ne ferai qu'en rappeller ici les prin-

cipales époques, pour mettre plus de ſuite dans les Mémoires que vous me demandez, ſur les dernieres années du célèbre Schah-Nadir, connu en France ſous le nom de Thamas Kouli-Kan.

Vous me marquez qu'en Europe & ſur-tout en France, on a toujours parlé diverſement de ſon origine & de ſes premieres occupations. Je ne puis vous en inſtruire que d'après les rapports qui m'en ont été faits; car je n'ai commencé à le ſuivre qu'à la fin de 1741. Voici ce que j'en ai appris de quelques ſoldats avec qui j'ai fait voyage après ſa mort. Ces ſoldats étoient ſes compatriotes; ils avoient été ſes compagnons de guerres, ou plutôt de brigandages; ils s'étoient attachés à ſa fortune, & l'avoient fidele-

ment ſervi pendant tout ſon règne.

Nadir-Schah, me dirent-ils, étoit de la nation des Atichars, que Schah-Abas, un des plus grands Rois qui ſoient montés ſur le Trône de Perſe, avoit anciennement tranſportée en Choraſſan. Khrrah, village de cette Province, ſitué dans les montagnes de Kalat, fut le lieu de ſa naiſſance. Son pere, Iman Kouli, étoit Chamelier, c'eſt-à-dire, qu'il avoit des Chameaux, & que ſon métier étoit de tranſporter des marchandiſes, & de conduire des caravanes. Le fils ſe nomma Nadir-Kouli, juſqu'au moment où Schah-Thamas ſon prédéceſſeur, en reconnoiſſance des ſervices ſignalés qu'il en avoit reçus, lui fit l'honneur de lui donner ſon nom, & voulut qu'il

s'appellât Thamas Kouli-Kan.

Lorſque Nadir-Kouli fut un peu grand, il quitta la maiſon paternelle, & ſe mit au ſervice du chef de ſa nation. Celui-ci étoit un homme de guerre, & ſous lui Nadir-Kouli ſçut bientôt mieux arrêter & dépouiller les caravanes, que ſon pere ne ſçavoit les eſcorter & les conduire. Devenu riche, il voulut ſe rendre indépendant; il le devint en effet: une troupe de brigands ſe raſſembla ſous ſes ordres; la hardieſſe du chef, ſon intrépidité, & ſur-tout ſon bonheur, lui donnerent un aſcendant & une ſupériorité ſous laquelle tout plia.

L'ambition avoit commencé ſa fortune, la férocité l'établit. Il ſe déclara le rival du chef ſous lequel il avoit d'abord combattu. Il l'attaqua, le défit, ſe

ſaiſit de ſa perſonne, & loin de reſpecter dans lui les droits de la reconnoiſſance, il ne reſpecta pas même ceux de l'humanité; ſon premier maître fut ſa premiere victime, il le fit écorcher ſous ſes yeux. Un de ſes gens avoit tranſgreſſé un de ſes ordres, il le fit lier avec une groſſe corde par le milieu du corps, on perça enſuite une muraille, & de l'autre côté il fit atteler un bœuf aux deux bouts de la corde; l'animal preſſé par l'aiguillon faiſoit des efforts extraordinaires, il tiroit avec une peine extrême; mais plus ſes progrès étoient retardés par l'obſtacle qu'il avoit à vaincre, & plus ils prolongeoient le ſupplice du malheureux, qui paſſa enfin diſloqué entiérement & briſé, par l'ouverture étroite qu'on avoit faite au mur, & ſouf-

frit mille morts avant que de finir ſes déplorables jours par celle à laquelle il étoit condamné. Je ne rapporte point d'autres cruautés, dont le ſeul ſouvenir me fait horreur. C'eſt par ces traits que le Héros Perſan s'annonça, & ces ſanglantes exécutions ne furent que l'eſſai de celles qui ont terni la gloire de ſon règne. Voyons par quels degrés il parvint juſqu'à régner.

En 1722, les Aghvans vinrent mettre le ſiége devant Iſpaham; ils détrônerent le Roi Schah Huſſein, & couronnerent leur chef Azraff. L'Empereur Ottoman crut cette occaſion favorable au deſſein qu'il avoit d'étendre ſa domination dans la Perſe. Mais toutes ſes entrepriſes furent malheureuſes; il fut contraint d'envoyer un Ambaſſadeur, de demander la

paix, & de reconnoître l'Uſurpateur.

Thamas, fils de Huſſein, vouloit cependant ſoutenir les droits de ſa naiſſance, il faiſoit de temps en temps de foibles tentatives; peu de Seigneurs lui étoient reſtés fidéles; il n'avoit qu'un petit nombre de partiſans attachés à ſa fortune; ceux-ci mêmes dégoutés d'un ſervice pénible & dangereux, commençoient à l'abandonner, & auroient fini peut-être par le trahir. C'eſt dans ces circonſtances que Kouli-Kan parut; il vint s'offrir à Thamas avec cinq ou ſix cens hommes déterminés à tout entreprendre pour le mettre ſur le trône. Ce ſecours ineſpéré fit renaître l'eſpérance dans le cœur de ce Prince; il accepta l'offre, & engagea ſa reconnoiſſance. La petite Troupe commença

par de légeres eſcarmouches dans leſquelles elle eut toujours de l'avantage ; les premiers ſuccès inſpirerent la confiance néceſſaire pour de plus grandes entrepriſes ; le courage & l'activité de Kouli-Kan les rendit heureuſes. Il fit proclamer Schah Thamas Roi de Perſe ; ce Prince le déclara Généraliſſime de ſes Armées, il lui donna même ſon nom de Thamas, qu'il joignit à celui de Kouli-Kan.

Revêtu de cette nouvelle dignité Thamas Kouli-Kan ne penſa plus qu'à la ſoutenir par de grands exploits ; dès lors il déclara la guerre aux Aghvans, aux Turcs, & aux Moſcovites. Dans le ſeul hyver de 1730, il enleva aux Aghvans, Caſbin, Cachan, Iſpaham, & beaucoup d'autres Villes importantes ; au printemps les Turcs furent obli-

gés de lui céder Hamadan, Ardebil, Tauris ; & il fit redemander aux Moſcovites la Province de Ghilan, & tout ce qui étoit du domaine des Perſans. La réputation de ſes exploits avoit de jour en jour augmenté ſon armée ; il la diviſa. Schah Thamas à la tête de cent mille hommes marcha contre les Turcs ; & Thamas Kouli-Kan alla avec ſoixante mille, forcer les Aghvans dans le Choraſſan.

Schah Thamas perdit en 1731. contre les Turcs une bataille qui répandit la conſternation dans la Perſe. On ne parloit que de paix, & on n'oſoit la conclure dans l'abſence ou ſans l'avis de Thamas Kouli-Kan ; il y conſentit, parce qu'il vouloit finir ſon expédition contre les Aghvans. Il la pouſſa avec une vivacité qui avança le ſuccès.

Les Moscovites furent contraints de lui céder le Ghilan. A son retour, il trouva Schah Thamas plongé dans les délices, & jouissant des douceurs d'une paix dont il auroit dû ne chercher qu'à réparer la honte : indigné de cette molesse, il chassa ce Prince efféminé du Trône où il l'avoit placé ; il le relégua à Maschet, le fit garder à vûe, & fit proclamer Roi un des enfans de ce Monarque, âgé de quatre à cinq mois, sous le nom de Schah Abas III.

Alors dépositaire de toute l'autorité, Thamas Kouli-Kan marcha contre les Turcs, rien ne lui résista jusqu'à Déelbchir : le cours de ses conquêtes fut suspendu pendant quelque tems par la perte d'une grande bataille auprès de Bagdad. La Perse le crut accablé ; ses ennemis secrets

crets en triomphoient ; mais une nouvelle Armée de vingt mille hommes ſe raſſembla ſous ſes ordres près de Hamadan. Avec cette poignée d'hommes, il ſe montra plus terrible que jamais à l'Empire Ottoman, & en intimida les Armées innombrables juſqu'à les réduire à lui demander la paix ; ThamasKouli-Kan ne crut pas devoir perdre à la ſignature des articles un temps qu'il deſtinoit à de nouvelles victoires ; cet intervalle lui ſuffit pour ſoumettre les Leſghuis rebelles.

A ſon retour il trouva que ces propoſitions de paix n'avoient été de la part des Turcs qu'un artifice pour l'éloigner, & qu'ils avoient profité de ſon abſence pour augmenter leur Armée. Quelqu'inférieur qu'il fût en nombre, il alla les cher-

cher, il oſa les attaquer, & les défit près d'Erivan. Leur Général Abdoullah Bacha périt avec trente mille hommes qui reſterent ſur le champ de bataille. Cette victoire lui valut Ganja, Teflis, Erivan; tout l'ancien domaine des Perſes étoit conquis: Thamas Kouli-Kan penſa bien-tôt à s'en rendre le maître; mais il ne vouloit point paſſer pour Uſurpateur. Les états du Royaume furent convoqués à Mougham-Tehouls; les Grands au nombre de quinze mille, lui déférerent l'autorité ſouveraine, & le proclamerent Roi. Il en vouloit le pouvoir, il en refuſa le titre, & ſe fit nommer Velinhamet, c'eſt-à-dire, *Diſtributeur des Graces*. C'eſt pour ſe faire reconnoître en cette qualité qu'il envoya deux Ambaſſades, l'une à Conſtan-

tinople, l'autre à Moſcou.

Maître abſolu de la Perſe, il alla droit à Iſpaham; il ne s'y repoſa que quarante jours. Vers la fin de Décembre 1736, il en partit pour aller faire le ſiége de Candahar, la plus forte des places de l'Aſie, & le dernier retranchement des Aghvans : ils y avoient renfermé toutes les richeſſes de la Perſe, l'or, les pierreries & les joyaux de la Couronne. Apeine ſe fut il éloigné d'Iſpaham de quatre journées, qu'il trouva les Aghvans en ordre de bataille ſur le bord d'une très-large riviere. On regardoit ce poſte comme l'écueil de ſa gloire & le terme de ſon bonheur. Il paſſa cette riviere à la vûe des ennemis, les chaſſa devant lui, & au mois de Mars 1737, après un ſiége de treize mois, il emporta Candahar, où

il fit un butin immenſe. Huſſein Kan, Commandant de la Ville obtint ſa grace par l'entremiſe de ſa ſœur qui étoit dans le Sérail du Conquérant. Preſque tous les Aghvans paſſerent à ſon ſervice, & devinrent ſes troupes les plus intrépides & les plus fideles.

Dans ces circonſtances, arriva un Ambaſſadeur de Conſtantinople pour traiter de la paix. Velinhamet qui étoit occupé d'un projet plus vaſte, fit des demandes très dures qu'il ſçavoit bien que la Porte n'accorderoit pas ſi-tôt; il vouloit gagner du temps; un de ſes Kans fut chargé de la négociation: pour lui, ſorti de Candahar, il marcha ſeize journées, mit le ſiége devant Kabul ſur les terres du Mogol, & s'en rendit le Maître en huit jours. L'allarme

ſe répandit dans l'Inde; l'Empereur lui fit demander quelles étoient ſes prétentions. Velinhamet, qui portoit alors le nom de Schah Nadir, répondit froidement que ſon deſſein étoit d'aller le ſaluer à Diaſſabat, lieu de ſa réſidence. Que ſi cette viſite lui étoit importune, il pouvoit, s'en épargner le riſque, en lui envoyant une année de ſes revenus. Il n'attendit pas la réponſe; mais continua ſa marche vers Dely, & ſe vit à deux journées de cette capitale au mois de Février 1739, à la tête de ſoixante mille hommes de Cavalerie: ſelon la coutume des Perſes, il n'avoit point d'Infanterie dans ſon Armée. Mahamad Schah, Empereur Mogol lui oppoſa une Armée de plus de quatorze cens mille hommes. Schah Nadir ne voulut pas riſquer une bataille

où il auroit été écraſé par le nombre. Il trouva le ſecret d'affamer cette Armée innombrable, & de la détruire ſans la combattre. Mahamad fut contraint de ſe ſoumettre ; le Vainqueur ſe fit proclamer Roi ſur le trône des Mogols ; tous les tréſors de cet Empire furent remis entre ſes mains : il rendit enſuite à Mahamad ſa couronne; mais à condition qu'il ſeroit ſon tributaire. On ne ſçavoit en Perſe ce qu'étoit devenu Schah-Nadir, lorſqu'en 1740, on le vit paroître avec des richeſſes prodigieuſes qui furent évaluées trois cens carols de roupies d'argent, c'eſt-à-dire, plus de cinq milliars deux cens cinquante millions de notre monnoye. Une fortune ſi brillante ne ſuffiſoit pas à l'avidité de cette ame ambitieuſe & guerriere ; il tourna ſes armes

victorieuſes contre les Montagnards qui vivoient dans ſes Etats ; il attaqua les Turcs, & commença ce plan de Gouvernement que je vais vous détailler.

En 1741 j'étois à Derbent, ancienne ville, ſituée ſur les bords de la mer Caſpienne, lorſqu'il y arriva couvert de gloire, & chargé de toutes les richeſſes de l'Inde ; c'eſt-là que je l'ai vû pour la premiere fois. Son Armée augmentée de beaucoup dans ſes routes & dans ſes expéditions différentes, étoit alors de 150000. hommes ; elle étoit compoſée de troupes Indiennes, de Tartares Uſbechs, & d'Aghvans ; il avoit peu de Perſans avec lui ; il ſçavoit que les peuples naturellement attachés à leurs Souverains, ne ſuivent qu'à regret un Uſurpateur ;

& qu'ils ont pour le trahir l'exemple que lui-même leur a donné.

Il vouloit alors attaquer les Leſghuis, peuple épars dans les montagnes, & par-là difficile à dompter. Il fit de Derbent ſa place d'armes; ce corps formidable de Nations réunies ſous ſes étendars, jetta par-tout l'épouvante. Ces Montagnards effrayés ne penſerent d'abord qu'à ſe ſoumettre; mais comme ils virent qu'après leur ſoumiſſion, on les exiloit dans le Choraſſan, qu'ils étoient dépouillés de tous leurs biens, & que leurs familles immolées aux premiers ſoupçons du vainqueur, perdoient dans les ſupplices les reſtes d'une vie épuiſée par les travaux; ils prirent le parti qu'inſpire le deſeſpoir. Ces peuples accoutumés au pillage ſont preſque tous

ſoldats ; ils ſçavent employer avec adreſſe les armes à feu, & entendent très-bien la petite guerre. Ils placerent ſur le haut de leurs rochers les plus inacceſſibles, leurs femmes, leurs enfans, & leurs richeſſes. Ils commencerent à faire des eſcarmouches, à dreſſer des embuſcades, à enlever des convois ; une nuit même ils oſerent attaquer le quartier du Roi. Ce Prince ſurpris, fut obligé de faire retraite ; toute ſon Armée ſe retira en déſordre, & les vainqueurs firent un butin conſidérable. Après cet échec il revint à Derbent pour y faire la revûe de ſes troupes. Outré de l'affront qu'il venoit de recevoir, il ſe livra aux tranſports les plus violens, & dans ſa fureur il fit égorger pluſieurs de ſes Officiers & de ſes ſoldats.

Il chercha enſuite des endroits plus praticables pour attaquer ces brigands avec avantage ; mais cette tentative ne fut pas plus heureuſe, il y perdit beaucoup d'hommes & de chevaux, ſans faire le moindre tort à ſes ennemis. Ceux-ci toujours en mouvement le fatiguoient ſans ceſſe par des excurſions qui gênoient ſon Armée & l'affoibliſſoient. Pour les arrêter, il fit conſtruire à l'entrée de leurs défilés une fortereſſe qu'il nomma *Caraſcon*, c'eſt-à-dire, ruine de la Perſe. Les Montagnards ne furent point réprimés, & malgré ſa fierté, il ſe vit contraint à leur propoſer un accommodement qu'ils accepterent.

Son frere Ibrahim Kan, avoit été tué dans le pays de Chakila; il partit auſſi-tôt dans le deſſein de le venger; mais il trouva des

montagnes & des défilés impraticables ; il pilla le plat-pays, & brûla tous les Villages qui étoient dans la plaine ; ſon Armée y ſéjourna une année entiere, & y laiſſa des ravages pour plus d'un ſiécle. Fatigué de tant de marches, & de combats inutiles, il vint camper devant Bardes.

C'eſt dans cette Campagne qu'il fit une action bien cruelle, & qui ſeule ſuffiroit pour le rendre l'exécration de la poſtérité. Il courut un riſque extrême à l'attaque d'un défilé, les balles ſiffloient autour de lui de toutes parts. Un Officier accourut, & pour le garantir ſe plaça un peu au-deſſus, du côté où le riſque paroiſſoit plus grand. De retour à ſa tente, Thamas le fit appeller ; l'Officier y courut dans l'eſpoir d'une récompenſe

digne de l'action, & proportionnée au ſervice. Pourquoi, lui dit le Prince, vous êtes-vous placé devant moi ? Pour ſauver votre vie, repondit l'Officier, au péril de la mienne. Hé quoi ! me prends-tu pour un homme ſans cœur, lui dit le Monarque irrité ? qu'on l'étrangle. La Sentence fut exécutée dans le moment ; & la généroſité punie comme une lâcheté ou une trahiſon.

Après avoir paſſé le Kur qui eſt un grand fleuve, nous traverſâmes un deſert qui nous conduiſit auprès de Ganja, nous laiſſâmes cette ville ſur la droite, & nous arrivâmes au pied des montagnes que les Arméniens appellent Sekhnac. Le Roi fit paſſer ſa grande Armée par tous les défilés de ces hautes & affreuſes montagnes pour

ſe rendre au lac de Goguetſé-hay, qui veut dire riviere bleue; les paturages y ſont abondans; il vouloit y ſéjourner quelques mois pour remettre ſa cavalerie en état. Le chemin étoit dur & difficile, mais le plus court; le Roi s'étoit aſſuré des Chefs des Montagnards, ils lui ſervoient comme d'ôtages: nous mîmes dix jours à paſſer ces gorges, & quoique ce fût au mois de Juin, nous eûmes ſouvent à eſſuyer des neiges abondantes & des pluyes très-froides. On jettoit ſur les rivieres plus profondes de petits ponts faits à la hâte, ſur leſquels toute l'Armée paſſoit avec tant de déſordre, qu'un grand nombre de ſoldats étoit précipité dans le fleuve par ceux qui les ſuivoient en foule & ſans ordre.

Enfin nous arrivâmes à Go-

guetſéhay au commencement de Juillet 1743, notre ſejour y fut de quatre mois. C'eſt-là qu'à la tête de cent mille hommes il fit célébrer le mariage de ſon petit-fils Charok Mirka, de Nazarol-la Mirza, & d'Iſman Kouli Mirza, ſes propres fils. Les préparatifs s'étoient faits à Iſpaham; il avoit ordonné à tous les Danſeurs & Joueurs d'inſtruments qui étoient dans cette capitale, de ſe rendre dans ſon camp; il en avoit fait venir beaucoup de ſuif & d'huile pour des illuminations; mais elles ne ſe firent pas; le ſuif & l'huile furent vendus aux Vivandiers de l'Armée, & il en tira une ſomme conſidérable. Ce n'eſt-là que la moindre de ſes exactions. Il diſoit que dans tout ſon Royaume il vouloit réduire cinq familles à une ſeule marmite, c'eſt-à-dire,

les rendre ſi pauvres, qu'elles ſeroient obligées de ſe la prêter ſucceſſivement l'une à l'autre. Il tint bien ſa parole dans la ſuite.

Reza Couli-Mirza ſon fils aîné n'aſſiſta point au mariage de ſon neveu, ni à celui de ſes freres. Son pere l'avoit ſoupçonné d'avoir apoſté un aſſaſſin pour attenter à ſa vie. Le Prince s'étoit venu livrer lui-même entre ſes mains avec cette confiance & cette ſécurité que l'innocence donne. Mais au tribunal d'un Uſurpateur le ſoupçon vaut la preuve ; le fils eut beau nier conſtamment le parricide qu'on lui imputoit, la défiance avoit prononcé l'arrêt, la fureur l'exécuta : il fit créver les yeux à ce Prince infortuné ; pluſieurs Grands du Royaume, témoins de l'exécution, reſterent dans ce ſilence d'étonnement &

d'horreur que produiſent les évenemens barbares & inattendus ; il leur fit un crime à leur tour de ne s'être pas offerts au ſupplice à la place de ſon fils, & il en fit étrangler cinquante le même jour en ſa préſence. Cette horrible ſcêne ſe paſſa à Ayran Carab.

Malgré toutes ces cruautés, la Perſe étoit aſſez tranquille. Les grands chemins étoient ouverts, & le commerce ſe faiſoit avec ſûreté d'une ville à l'autre ; les Marchands étrangers étoient encore plus ménagés que les autres. Il avoit établi en quelques endroits des poſtes royales, mais elles n'étoient que pour lui, & le Public en ſouffroit. Il eſt rare qu'en Perſe on voyage à cheval avec ſûreté. Si par hazard on eſt rencontré ſur la route par un coutier du Roi,

ou par ceux de quelques Grands Seigneurs, dont le cheval ſoit uſé ou fatigué, ces couriers, s'ils ont la force en main, démontent avec violence le cavalier qu'ils trouvent, prennent ſon cheval, en échange du leur. C'eſt pour éviter cet accident que preſque tous les riches Marchands n'ont en caravanne qu'un âne pour leur monture.

Les richeſſes immenſes que Tamas Kouli-Kan avoit enlevées au Mogol furent d'abord dépoſées à Maſchet & à Caſbin; deux ans après il réſolut de les mettre dans une forteresſe inacceſſible ou imprenable. Il choiſit Kalat, c'eſt une double chaîne de montagnes eſcarpées de quinze à ſeize lieues de longueur, qui en s'éloignant par le centre, & en ſe rapprochant

par les extrémités forment une eſpèce d'ovale. Vers le milieu on trouve une plaine aſſez fertile; mais l'air y eſt mal ſain, il n'y a que deux chemins un peu praticables pour pénétrer dans cette gorge; on les appelle les deux portes de Kalat. C'eſt-là qu'il fit tranſporter ſes tréſors. Dès ce moment ce ſejour qui n'inſpire que de l'horreur, lui parut un lieu de délices, & l'endroit le plus charmant de ſon Royaume. Je n'ai jamais ſçu à quoi ce tréſor pouvoit monter; mais je ſçais qu'à ſa mort tout l'or & tout l'argent monnoyés furent apportés à Maſchet dans des coffres dont deux faiſoient la charge d'un chameau ou d'un bon mulet. Je les ai vûs entaſſés dans la place publique; ils formoient une eſpèce de Montagne auſſi haute que la maiſon royale de Maſchet.

Tandis que nous étions campés à Goguetſéhay, on apprit que Takhi-Kan, Gouverneur de Farſiſtan, avoit levé à Chiras l'étendart de la révolte. La défiance du Roi en fut cauſe & arma contre lui un de ſes plus braves & de ſes plus fideles ſujets. C'étoit un grand Seigneur, & dont la famille, une des plus anciennes qui fût dans le Royaume, y tenoit un rang très-diſtingué. Thamas Kouli-Kan qui l'avoit fait Gouverneur de tous les pays qui s'étendent juſqu'au Golphe Perſique, craignit de l'avoir fait trop puiſſant. Il ordonna à un Officier de l'arrêter ſans éclat, & afin de le mieux tromper il lui envoya un ordre ſecret à lui-même, d'arrêter cet Officier; ils ſe chercherent tous deux, & au moment de l'exécution des ordres, ſe montrerent la commiſſion récipro-

que qu'ils avoient l'un contre l'autre. Takhi-Kan connoiſſoit le caractere du Roi; il ſe crut perdu; prit conſeil de ſon déſeſpoir, aſſembla une Armée conſidérable, & réſolut de vendre au moins cherement ſa liberté & ſa vie. La révolte dura peu, Chiras fut inveſti, on prit en peu de tems la ville & le rébelle; il fut conduit à Iſpaham avec toute ſa famille, on le fit eunuque, on lui arracha un œil, & on ne lui laiſſa l'autre que pour qu'il eût la douleur de voir deshonorer ſes femmes, & égorger ſes enfans : on le conduiſit enſuite au Roi, qui lui demanda pourquoi il s'étoit révolté, & qui lui avoit fourni de l'argent pour lever & entretenir tant de troupes? Prince, lui répondit ce malheureux qui n'avoit plus d'autre eſpoir que la mort, la cauſe de ma révolte

eſt dans les ordres donnés pour m'arrêter; pour la ſoutenir j'ai enlevé par force aux Marchands & aux perſonnes riches l'argent qui m'étoit néceſſaire, & je ne l'ai fait qu'à votre exemple. Le Roi fut frappé de la réponſe; il affecta de n'en paroître point offenſé, & pour le conſoler en quelque ſorte des rigueurs exercées contre lui, il l'envoya en qualité de Vice-Roi dans cette partie des Indes que l'Empereur du Mogol lui avoit cédée.

Une autre révolte ſuccéda bien-tôt à celle-ci. Les mécontens de la Province de Chirvan s'unirent aux principaux Chefs des Leſghuis, ils écrivirent au Grand Seigneur, & le prierent de leur envoyer un jeune homme appellé Sem-Mirza qui s'étoit retiré à Conſtantinople pendant les derniers troubles de Perſe. Il

ſe diſoit fils de Schah Huſſein, & en cette qualité légitime héritier du Royaume. Le Grand Seigneur l'accorda : il arriva en Perſe eſcorté d'un corps de troupes Ottomanes qui ſe joignirent à celles des Rebelles. Toute la Perſe étoit attentive & dans l'eſpérance d'une révolution, elle voyoit avec plaiſir un Prince du ſang de ſes Rois oppoſé à l'Uſurpateur de leur trône. Thamas Kouli-Kan fit marcher contre lui Charok-Mirza ſon petit-fils avec ſes plus habiles Généraux. Les deux Armées ſe rencontrerent : celle du Prétendant fut défaite après un ſanglant combat ; il tomba lui-même entre les mains du Vainqueur, qui, par l'ordre de ſon grand-pere, lui fit arracher un œil, couper le nez & les oreilles, & dans cet état le renvoya ſur les terres

des Turcs. Sa vengeance ſe tourna bien-tôt contre eux.

Nous décampâmes de Goguetſéhay au mois de Septembre 1744, l'Armée s'approcha des frontieres de Turquie ; de gros détachemens furent envoyés juſqu'à Bagdad & à Moſſul : cette ville fut aſſiegée ; je n'étois point à l'Armée pendant cette Campagne ; j'ai appris par les nouvelles publiques que Thamas Kouli-Kan gagna une grande bataille, la quatriéme & la derniere qu'il ait livrée aux Turcs. Tant de victoires avoient rendu ſon nom redoutable en Turquie ; & à Conſtantinople le peuple ne l'appelloit que le Tapouſkan, c'eſt-à-dire, le Prince à maſſue.

Mais s'il étoit craint des étrangers, il n'étoit pas moins déteſté par ſes ſujets. Les con-

tributions exorbitantes qu'il exigeoit, & ſur-tout la rigueur barbare avec laquelle il les faiſoit lever, avoient réduit les peuples à la derniere miſere. Ses Officiers augmentoient le malheur public par leurs exactions particulieres.

Cépendant vainqueur des Turcs & des rebelles, il vint paſſer une partie de l'hyver à Iſpaham : il en partit enſuite pour aller viſiter ſon Kalat, & y dépoſer de nouvelles ſommes ; delà il ſe rendit à Maſchet, il y ſéjourna juſqu'au printemps ; il alla le paſſer & une partie de l'été dans les environs de Zangan, Sultania & Sakhou Boulak, où les paturages ſont abondans : il prit la route de Kachan, & revint à Iſpaham au commencement de Décembre. Il y reſta 45 jours, pendant leſquels tout

ce

ce qu'on peut imaginer d'injuſtices & de cruautés fut commis par ſes ordres, ou ſans aucune punition de ſa part. Son Armée répandue dans la ville & dans les campagnes voiſines, porta le déſaſtre par-tout ; on voyoit les ſoldats furieux courir dans les chemins & dans les *rues*, conduiſant par pelotons & à grands coups, tantôt vingt, tantôt trente malheureux qui n'avoient pu ſatisfaire leur avidité ; on n'entendoit par-tout que des cris aigus & perçans qui exprimoient la conſternation ou le deſeſpoir. Si quelqu'un fuyoit de ſa maiſon, celle du *voiſin* étoit pillée ; ſi un village deſertoit, on faiſoit payer la ville dont il dépendoit ; tout étoit dans la confuſion & dans les alarmes ; une ville priſe d'aſſaut & abandonnée à la fureur

du ſoldat vainqueur ne voit pas des ſcênes plus horribles que celles dont Iſpaham fut le théatre pendant le ſéjour de l'Uſurpateur. Ses inquiétudes augmentoient avec ſes cruautés; chaque jour étoit le dernier de quelque famille; je ne ſortois point du Palais que je ne trouvaſſe vingt-cinq ou trente cadavres d'hommes étranglés par ſon ordre, ou aſſommés par ſes ſoldats.

Il voulut, avant ſon départ, ſe faire rendre un compte exact de tous les meubles précieux de ſon Palais: un tapis qui ſervoit d'ornement au Trône, avoit diſparu depuis environ trois ans; le ſoupçon tomba d'abord ſur le gardien des joyaux de la Couronne; l'Accuſé nia le fait, & après une rude baſtonnade il déclara que ſon pré-

déceſſeur avoit vendu le tapis ; Et à qui ? reprit Thamas. Qui ſeroit aſſez hardi pour acheter des meubles de mon Palais ? L'Accuſé demanda du temps pour faire ſes perquiſitions ; il revint peu de jours après, & dénonça comme acheteurs huit Marchands, dont deux étoient Indiens, deux Arméniens, & quatre Juifs. Ils furent arrêtés, & après quelques interrogations, on leur arracha un œil ; ils furent enſuite attachés tous les huit par le col à une même chaîne ; le lendemain matin, on alluma, par ordre de Thamas, un grand feu, où ils furent jettés tous enſemble & enchaînés comme ils étoient. Tous les ſpectateurs, & les Bourreaux eux-mêmes, étoient effrayés de cette barbare exécution ; c'eſt la premie-

re de cette nature qu'il eût ordonnée. Malgré toutes ſes recherches, & tous les tourmens qu'il employa, l'auteur du vol reſta inconnu.

C'eſt dans ce tems-là, c'eſt-à-dire, à la fin de 1746, que je fus élevé à la dignité de ſon premier Medecin; ce que je marque, non pour mêler le récit de mes avantures à celui des ſiennes; mais pour vous faire voir que je ſuis en état de vous rendre un compte fidele de ſes dernieres actions, puiſqu'en qualité de ſon premier Medecin, j'étois obligé de le ſuivre par-tout; & que quand il fut maſſacré, ma tente étoit voiſine de la ſienne.

Thamas Kouli-Kan, déja plus que ſexagénaire, avoit depuis deux ans une ſanté fort altérée. Il étoit d'un tempéra-

ment fort & robuſte, mais les fatigues continuelles de tant de Campagnes & de tant de marches pénibles, l'avoient beaucoup affoibli. Il ſe trouvoit plus mal à certains temps, & il appréhendoit quelque maladie ſérieuſe. Les Médecins Perſans n'avoient point ſa confiance, & je puis bien dire qu'ils ne la méritoient pas. Comme il avoit ſouvent entendu vanter la ſcience des Médecins Européans, il chargea M. Pierſon, Réſident de la Compagnie du Commerce d'Angleterre, de lui en faire venir un ou deux, à qui il aſſuroit de grands avantages. Le Réſident promit, mais la choſe lui paroiſſoit difficile : Thamas vouloit la voir exécutée, & il en demandoit ſans ceſſe des nouvelles à M. Pierſon. J'étois alors à Iſpaham. De-

puis mon arrivée en Perse, je m'étois mêlé de Médecine ; j'en avois étudié les principes, & j'étois assez en état de suivre une maladie ordinaire. Dieu bénissoit mes soins & mes remèdes. J'eus le bonheur de réussir. Quelques cures un peu singulieres m'avoient fait réputation, & des Seigneurs que j'avois guéris vouloient il y a quatre ans que je me misse sur les rangs pour être Médecin du Prince. Je le refusai constamment.

M. le Résident assez embarrassé de la parole qu'il avoit donnée, jetta les yeux sur moi. Il fit valoir au Pere Supérieur les avantages que la Mission pourroit retirer de cet évenement, & la facilité que me donneroit cet emploi, de servir utilement la Religion dans un pays où elle est sans cesse exposée à

des insultes & à des persécutions. L'affaire se conclut comme il le souhaitoit ; & je fus présenté au Roi : ce Prince me fit beaucoup de questions ; il parut content de mes réponses ; nous convînmes que je le verrois le lendemain en particulier ; il voulut que je demeurasse dans son Palais, tant pour examiner à fonds sa maladie, que pour en consulter avec les Médecins Persans. Il commanda qu'on me donnât cinquante tomans, un cheval, deux mulets de son écurie, & quelques domestiques ; le toman vaut soixante livres de notre monnoye.

La maladie de Thamas Kouli-Kan étoit une hydropisie commencée : il avoit des vomissemens fréquens, & une heure après ses repas il rendoit tout ce qu'il avoit pris. Ces ac-

cidens étoient accompagnés de beaucoup d'autres: grande conſtipation, oppilation de foye, ſechereſſe de bouche, &c. Dès que je connus ſon mal, il vouloit que j'entrepriſſe ſa guériſon; mais l'affaire étoit délicate, j'avois beſoin de tems pour préparer les remèdes; nous étions dans le fort de l'hyver: je lui demandai deux mois de délai que je croyois néceſſaires, & à la fin deſquels nous nous trouverions dans une ſaiſon plus douce. Il m'accorda vingt-cinq ou trente jours.

Dans cet intervalle il ſortit d'Iſpaham, & marcha droit à [redacted]rs. Pendant toute ſa route il exerça des cruautés inouies; il ſçavoit que le fameux Schah Abas, un de ſes prédéceſſeurs, fort adroit à la chaſſe, avoit autrefois fait tranſporter dans quelques villes

les têtes des animaux qu'il avoit *tués*, & qu'il en avoit fait des eſpèces de pyramides; il voulut faire à ſon tour un monument pareil, non pas de têtes d'animaux, mais de têtes d'hommes: il en marqua lui-même la hauteur: elle étoit de trente pieds, dans la ville de Kerman.

C'eſt dans cette ville qu'après le délai qui m'avoit été accordé je vins joindre la Cour. Je fus préſenté au Roi par un de ſes Miniſtres; il me reçut avec bonté, donna ordre qu'on dreſſât deux pavillons, un pour moi, & l'autre pour les domeſtiques qu'il m'avoit deſtinés, & régla que ma tente ſeroit toujours placée auprès de ſon Haram; privilége qui n'étoit accordé qu'au Médecin intime.

Dès que je fus logé, je me diſpoſai à faire uſage des remèdes

que j'avois préparés. Un des anciens Médecins me déclara que selon la coutume & les intentions du Roi, il falloit que je prisse moi-même avant le Prince & sous ses yeux la dose de la médecine que je lui présenterois. Je me soumis à l'essai, & je promis d'en prendre le premier quelques goutes; mais je représentai que n'étant ni malade ni d'un tempérament aussi robuste que ce Prince, j'exposerois mal-à-propos ma santé à un risque inutile pour la sienne: le Prince gouta mes raisons, & suivit pendant vingt-quatre ou vingt-cinq jours, le régime que je lui prescrivis: il se trouva fort soulagé, & presque guéri. J'étois étranger, mes soins avoient succès, le Roi m'honoroit de sa confiance; la jalousie excita la haine des quatre Médecins. Une

indiscrétion que fit le Prince, leur fournit une occasion de me desservir auprès de lui. Un jour je lui avois donné un purgatif qui lui étoit nécessaire; le temps étoit dur, un vent froid soufloit avec violence, & la neige qui tomboit en quantité couvroit par-tout la terre; je le priai de rester dans sa tente; mais il ne crut pas devoir aux décisions de la Faculté, la soumission qu'il exigeoit pour ses ordres. Il monta à cheval, & fit une longue course bien avant que la Médecine eût pu avoir son effet; le mouvement du Cheval, la rigueur du temps, l'excès de la fatigue lui causerent une espèce de révolution; il rendit un peu de sang hémorroïdal. Il en fut épouvanté: ses Médecins m'accuserent de lui avoir donné quelques drogues

corroſives qui lui bruloient les inteſtins. Mais enfin, quel remède, leur dit le Roi? Ils n'oſerent pas le riſquer, mais ils lui répondirent que celui qui avoit compoſé le poiſon pouvoit ſeul en connoître l'antidote. Il me fit appeller, & me regardant avec des yeux enflammés de colere, me reprocha ſon mal, & cependant me l'expliqua. Je lui remontrai le tort qu'il avoit eu de s'expoſer au grand air, mais en même-temps je lui préparai un lénitif qui calma l'irritation des entrailles. Le ſuccès me rendit ſa faveur, il me fit préſent d'un cheval de grand prix qu'il avoit ſouvent monté. Sa ſanté ſe rétablit parfaitement; quelque temps après il me fit compter trois cens tomans, c'eſt-à-dire, environ dix-huit mille francs de notre

monnoye; il me dit en même-temps qu'il comptoit me marquer ſa reconnoiſſance par des dons plus dignes de lui.

Il décampa vers la fin de Mars 1747, pour ſe rendre à Maſchet; nous fûmes obligés de traverſer des deſerts affreux, ſur une terre aride & dans des ſables brûlans; on n'y trouve point d'eau douce; & malgré les précautions que l'on avoit priſes, en creuſant des puits; en cherchant des ſources, & en tranſportant de l'eau de diſtance en diſtance, une partie des hommes, des chevaux & des chameaux périrent de faim & de ſoif dans cette marche.

De ce danger nous tombâmes dans un autre; arrivés à Dgimgim, qui veut dire *Eau ſous terre*, nous eûmes une peine incroyable à faire trois lieües

avant que d'arriver à un endroit ſûr & praticable aux voyageurs. Cette terre tremblante eſt couverte d'une croute épaiſſe qui à chaque inſtant s'ouvroit ſous les pas des chevaux ; il falloit ſans ceſſe être ſur ſes gardes pour ne pas enfoncer & ſe perdre entiérement dans des abîmes. Je voyois au tour de moi les chevaux & les cavaliers diſparoître. Pour parer à cet inconvénient on jettoit des tapis, des matelats, des couvertures, afin d'affermir les pieds des chevaux. Pour ſurcroît de malheur l'ordinaire d'un cheval coutoit ſoixante livres, monnoye de France, encore ne l'avoit-on que difficilement, même à ce prix. Je fus obligé de faire une partie du chemin à pied ; mon cheval avoit été deux jours ſans manger ; & loin de pouvoir me

porter, il ne ſe ſoutenoit qu'avec peine.

Nous gagnâmes cependant Tonctabas ; cette ville de la Province de Choraſſan eſt la premiere que l'on rencontre en ſuivant cette route. Elle eſt à ſix journées de Maſchet. Le Roi qui vouloit voir ſa famille, y fit venir tous ſes fils ; on les lui préſenta, j'en comptai ſeize, ils étoient tous rangés devant lui. Après les avoir conſidérés long-temps, il adreſſa la parole aux trois aînés, & leur propoſa tour à tour de leur céder la Couronne. Ils la refuſerent en s'excuſant ſur leur incapacité, leur grande jeuneſſe, & le défaut d'expérience qu'ils ne pourroient acquérir qu'en l'étudiant long-temps lui-même : ils le conjurerent de leur laiſſer la gloire de lui obéir ; pour mieux

apprendre l'art de régner.

Pluſieurs de ceux qui étoient témoins de ce refus, ſoupçonnerent d'autres motifs : ces jeunes Princes connoiſſoient le génie de leur pere ; l'appas qu'il préſentoit à leur ambition, étoit plutôt un piége qu'une offre véritable : il cherchoit plus à connoître leurs ſentimens, qu'à les ſatisfaire, & un ſeul deſir témoigné pour la Couronne, eût été ſuivi d'un arrêt contre leurs jours.

Nous arrivâmes à Maſchet à la fin d'Avril ; il commença à y renouveller les cruautés qu'il avoit exercées à Iſpaham. Les deux dernieres années de ſa vie, il porta l'avarice & les vexations au dernier degré : étrangers & habitans du pays, Princes & Gouverneurs, ſoldats & Officiers, tous craignoient ſes

fureurs, preſque tous les éprouverent. Des brigues ſecrettes ſe formerent de toutes parts. Ses parens eux-mêmes ſe joignirent aux mécontens : ils ne chercherent plus que l'occaſion de lui ôter la vie pour aſſurer la leur. Il eut quelque ſoupçon de ces complots, & la déſertion d'une partie de ſon Armée ne lui permit pas de ſe les diſſimuler.

Il avoit envoyé Ali-Kan ſon neveu, dans le Siſtan avec quarante mille hommes de bonnes troupes, pour réduire cette Province qui s'étoit revoltée : il craignit que ce jeune Prince *lui* - même ne ſe mît à la tête des rebelles : il voulut le rappeller auprès de ſa perſonne ſous des prétextes honorables ; mais en effet pour éclairer ſes démarches, & s'aſſurer de lui. Ali-

Kan qui ſçavoit comment on étoit traité ſur le moindre ſoupçon, fit eſpérer ſon prochain retour, mais l'éloignoit de plus en plus ſous des raiſons ſpécieuſes, & traîna les choſes en longueur juſqu'à ce qu'il ſe fût attaché l'Armée qu'il commandoit, & que ſûr d'être ſoutenu, il pût ſe déclarer avec avantage & ſans péril. Thamas employa toutes les voyes de douceur pour l'attirer ; promeſſes ſéduiſantes, diſtinctions honorables, aſſurances des faveurs les plus diſtinguées, rien ne fut omis ; tout fut inutile. Toute la Perſe avoit les yeux attachés ſur ce jeune Prince, & attendoit l'iſſüe de cette meſintelligence publique entre l'oncle & le neveu. Le Roi n'entendoit autour de lui que des bruits de ſédition ; on arrêtoit les courriers, ſes or-

dres étoient interceptés, chaque jour lui annonçoit un orage, tout augmentoit, rien ne calmoit ſes allarmes ; on prenoit plaiſir à lui groſſir les objets, & l'on jouiſſoit de ſon inquiétude. Il envoya ſa famille & ce qu'il avoit de richeſſes dans la fameuſe fortereſſe de Kalat ; & quand il crut tout en ſureté, il fit ſemblant d'ignorer, ou il affecta d'excuſer la déſobéiſſance de ſon neveu. Il ſe diſpoſa à marcher avec quinze ou ſeize mille hommes contre la nation des Curdes qui venoient de ſe révolter. Pour cette expédition il fit fondre les groſſes pieces de canons, & il en fit de petites plus aiſées à tranſporter. Les Curdes à ſon approche ſe retirerent dans les montagnes, & lui laiſſerent la campagne libre. L'Armée cotoyant toujours

cette chaîne de rochers qui défendent l'accès de Kalat, vint camper à une demi-lieüe de Cotchan le dix-neuf Juin. Il ſembloit qu'il eût quelque preſſentiment du malheur qui l'attendoit dans ce lieu. Depuis pluſieurs jours il faiſoit tenir dans ſon Haram un cheval tout ſellé & tout bridé. Il eſſaya de fuir dans ſon Kalat. Ses Gardes le ſurprirent, lui repréſenterent les malheurs que ſa fuite alloit occaſionner, lui proteſterent qu'ils étoient ſes fideles ſerviteurs, qu'ils combattroient avec lui contre tous ſes ennemis, & qu'aucun d'eux ne l'abandonneroit. Il ſe laiſſa perſuader, & rentra.

Il s'appercevoit bien que depuis quelque tems il ſe tramoit quelques complots contre ſa vie; mais il n'en connoiſſoit pas

les auteurs. De tous les Seigneurs de ſa Cour, Mahomet Kouli-Kan ſon parent, & Sala-Kan étoient les plus mécontens & les plus animés. Le premier étoit chef de ſes Gardes, le ſecond Intendant de ſa maiſon. Celui-ci lui faiſoit moins d'ombrage, parce que ſa charge ne lui donnoit aucune autorité ſur les troupes; mais il craignoit l'autre, homme d'expédition, eſtimé pour ſa valeur & en crédit parmi les Officiers. C'eſt ſur lui que tomberent les ſoupçons; il réſolut de le prévenir.

Il avoit dans ſon camp un corps de quatre mille Aghvans: ces troupes étrangeres lui étoient entiérement dévouées, & ennemies des Perſans. La nuit du dix-neuf au vingtieme de Juin, il fit appeller tous leurs chefs: *Je ſuis mécontent de mes*

de mes Gardes, leur dit-il, *votre attachement & votre courage me ſont connus. Je vous charge d'arrêter demain matin tous leurs Officiers, & de les mettre aux fers. N'épargnez la vie d'aucun de ceux qui oſeront vous réſiſter; il s'agit de la ſûreté de ma perſonne, & je ne confie qu'à vous le ſoin de mes jours.* Charmés de cette nouvelle marque d'eſtime & de confiance, les chefs des Aghvans ſe retirerent, & firent mettre leurs ſoldats ſous les armes.

L'ordre ne fut pas ſi ſecret qu'il ne tranſpirât: les Conjurés en furent inſtruits: Mahomet Kouli-Kan qui avoit partout des eſpions, fit avertir Sala-Kan ces deux chefs s'engagerent: mutuellement par un écrit ſigné de leur main, à ne ſe point abandonner, & à faire périr cette nuit-là même l'enne-

mi commun qui avoit marqué le jour ſuivant pour celui de leur mort. Cet acte ne fut préſenté qu'à ſoixante Officiers qui leur étoient le plus affidés. Ils leur firent entendre que cette vengeance les intéreſſoit autant que ceux par qui elle étoit propoſée; que les Aghvans avoient ordre de les arrêter tous le lendemain. Tous ſignerent l'écrit, & promirent de ſe trouver à l'heure marquée pour l'exécution; c'étoit celle du coucher de la Lune, environ la deuxieme après minuit.

L'impatience d'attendre, ou l'envie de ſe ſignaler, attira au rendez-vous avant le temps quinze ou ſeize des conjurés. Ils entrerent dans l'enceinte du pavillon royal, rompant & briſant tout ce qui s'oppoſoit à leur paſſage. Ils pénétrerent juſ-

qu'au lieu où dormoit ce Prince infortuné ; le bruit qu'ils firent en entrant le réveilla : Qui eſt-ce, s'écria-t-il d'une voix effrayante ? Où eſt mon ſabre ? Qu'on me donne mes armes. A ces mots les aſſaſſins furent épouvantés, & ſe retirerent. Mais à peine avoient-ils fait quelques pas que les deux chefs de la conjuration ſe préſenterent, & les ayant raſſurés, les forcerent à rentrer avec eux. Thamas n'étoit pas encore habillé ; Mahomet Kouli-Kan courut le premier, & lui déchargea un grand coup de ſabre qui le renverſa ; deux ou trois autres ſuivirent cet exemple. Ce malheureux Prince nageant dans ſon ſang fit quelques efforts pour ſe relever, mais la force lui manqua : *Pourquoi me tuez-vous ?* s'écria-t-il, *laiſſez-moi la vie*

vie, & tout ce que je poſſede eſt à vous. Il parloit encore, lorſque Sala-Kan fondit ſur lui le ſabre à la main, & lui coupa la tête, qu'il remit entre les mains d'un ſoldat pour la porter à Ali Kouli-Kan qui étoit encore à Herat. Le ſoldat fut tué en chemin, & elle ne fut préſentée au Prince ſucceſſeur que trois ſemaines après cet évenement.

Ainſi périt à l'âge de 65 ou 66 ans, après treize années de regne, le Prince le plus riche du monde, la terreur de l'Empire Ottoman, le conquérant des Indes, le maître de la Perſe & de l'Aſie, le fameux Thamas Kouli-Kan, reſpecté de ſes voiſins, redouté de ſes ennemis, à qui il n'a manqué que d'être aimé de ſes ſujets. Sa barbe peinte en noir contraſtoit avec ſes cheveux qui étoient

tout blancs ; il étoit d'un tempérament fort & robuſte, d'une taille très-haute, & d'une groſſeur proportionnée : il avoit le viſage bazané, moins arrondi qu'allongé, ſans l'être pourtant trop, le nez aquilin, la bouche aſſez bien fendue, la levre inférieure un peu excédente, les yeux petits & perçans, le regard vif & pénétrant, la voix rude & forte, mais dont il ſçavoit adoucir les ſons ſelon que le caprice ou l'intérêt le demandoient.

Seul artiſan de ſa fortune, il ne dut qu'à lui-même ſon élévation : malgré la baſſeſſe de ſon extraction, il ſembloit né pour le trône. La nature lui avoit donné toutes les grandes qualités qui font les Héros, & une partie même de celles qui font les grands Rois. On aura peine à

trouver dans l'hiſtoire un Prince d'un génie plus vaſte, d'un eſprit plus pénétrant, d'un courage plus intrépide : ſes projets étoient grands, les moyens bien choiſis, & l'exécution préparée avant même que l'entrepriſe éclatât : ſes regards ſe portoient ſur toutes les Provinces de ſon Royaume, rien ne lui étoit inconnu, & il n'oublioit rien. Les travaux ne l'abbattoient point, il ne s'effrayoit pas des dangers, les obſtacles mêmes & les difficultés entroient dans l'ordre de ſes projets. Il n'avoit point de demeure fixe, ſa Cour étoit ſon camp, une tente formoit ſon Palais; ſon trône étoit placé au milieu des armes, & ſes plus chers confidens étoient ſes plus braves guerriers. Les froids rigoureux de l'Hiver, les chaleurs exceſſives de l'Eté, la

neige & les pluies, la faim & la soif, les travaux & les périls, irritoient son courage, & n'étonnoient point sa fermeté. On l'a souvent vû passer rapidement d'une frontiere à l'autre; dans le temps qu'on le croyoit être occupé dans une Province, il remportoit une victoire dans celle qui en étoit plus éloignée: intrépide dans les combats, il portoit la bravoure jusqu'à la témérité, & se trouvoit toujours au milieu du danger à la tête de ses braves tant que duroit l'action, & à leur suite quand il falloit se retirer; le premier & le dernier sur le champ de bataille, il ne négligeoit aucun des moyens que la prudence suggere, mais il dédaignoit les ressources qu'elle ménage, & ne comptoit que sur son courage & sa fortune. C'est par-là que dans les actions

d'éclat & dans les batailles importantes il décidoit la victoire en ſa faveur. Voilà ſes beaux endroits ; c'eſt par-là qu'il a mérité qu'un de nos Ecrivains * le comparât à Alexandre. Tant de brillantes qualités auroient fait oublier ſa naiſſance, & à force d'admirer le Monarque, on ſe ſeroit accoûtumé peut-être à excuſer l'Uſurpateur. L'avarice ſordide, & les cruautés inouïes qui fatiguerent ſa nation, & occaſionnerent ſa perte, les excès & les horreurs où ſe porta ce caractère violent & barbare firent couler bien des larmes & bien du ſang dans la Perſe : il en fut l'admiration, la terreur, & l'exécration. Il ſeroit difficile de décider de quelle Religion il

* M. de Bougainville, Secrétaire perpétuel de l'Académie Royale des Inſcriptions & Belles Lettres.

étoit : pluſieurs de ceux qui croyent l'avoir le mieux connu, prétendent qu'il n'en avoit aucune. Il diſoit quelquefois aſſez publiquement qu'il s'eſtimoit autant que Mahomet & Aly ; qu'ils n'étoient ſi grands que parce qu'ils étoient bons guerriers ; & qu'après tout il croyoit avoir atteint le degré de gloire qu'ils avoient acquiſe par les armes.

Je n'ai jamais entendu parler de la façon dont il en avoit uſé avec ſon pere ; il le quitta de très-bonne heure ; peut-être le perdit-il dans le temps de ſes premiers exploits. Pour ſa mere il l'aimoit avec tendreſſe : il en pleura la mort ; ſa douleur parut ſincere ; & pour laiſſer à la poſtérité un monument éternel de ſon attachement & de ſes regrets, à ſon retour des Indes, il fit bâtir une belle moſquée ſur ſon tombeau.

P. S.

DAns le détail des évenemens principaux de la vie du célèbre Nadir-Schah, j'ai oublié, mon R. P. quelques traits qui acheveront de vous donner une idée complette de la dureté de son caractère, & des trésors immenses qu'il avoit accumulés. Ayant entendu parler de la Marine des Européans ; il forma aussi-tôt le projet d'avoir une Flotte sur l'Océan, & une sur la mer Caspienne. Il acheta quelques vaisseaux des Anglois. Il voulut en faire construire d'autres à Bander-Abassy; & comme il n'y a point de bois dans cette contrée, il en fit couper dans une autre Province. Ses sujets furent contraints d'apporter à leurs frais ces piéces énormes pendant l'espace de

trois cens lieuës, & à travers des deſerts affreux. Cette entrepriſe inutile fit périr des milliers d'hommes. Il réuſſit mieux ſur la mer Caſpienne où il mit quelques vaiſſeaux ; trois autres étoient commencés quand il mourut.

Il fit une autre entrepriſe auſſi meurtriere pour ſes ſujets ; il les força de lui apporter de Tauris à Maſchet & à Kalat de grandes blocs de marbre blanc ; le trajet eſt de plus de deux cens lieuës, toujours par terre, & dans des deſerts impraticables.

Rien n'égale les richeſſes qu'il avoit entaſſées à Kalat. Après ſa mort on apporta une partie de ſes tréſors à Maſchet. Chaque chameau ne pouvoit porter que deux coffres d'argent monnoyé. Je les vis dans la place de Maſchet. La magnificence de ſes tentes étoit ſupérieure à

tout ce que l'on nous raconte du luxe des anciens Rois de l'Asie. Il y en avoit une entre autres brodée à fleurs sur un fonds d'or, & surchargée de perles & de pierreries. Elle étoit d'une hauteur, & d'une longueur considérable. . . . Ses trônes étoient magnifiques; celui qu'il avoit apporté des Indes est le plus riche que je crois que l'on puisse voir. Il a six pieds en quarré sur dix de hauteur. On y voit huit colomnes toutes garnies de diamans & de perles. L'impériale en dedans & en dehors est chargée de rubis & d'émeraudes, surmontée de deux paons qui ont à chaque bout des plumes de la queue une grande émeraude, & des pierreries sans nombre ajustées à peu-près sur les couleurs différentes de cet oiseau. Ses cinq autres trônes étoient très-

riches. Il en fit faire un qui n'étoit qu'une grande plaque d'or émaillée en pierreries & d'un fort bel ouvrage. Je vous envoie le plan de son camp. Le nouveau Sophi-Soliman, le troisieme qui depuis Thamas Kouli-Kan soit monté sur le trône, exige que je me rende à sa Cour pour y être aussi son Médecin. Si j'y vais, je m'instruirai de toute la suite de cette révolution, & je vous en enverrai le détail.

A Bander-Abassy, le 2 Février 1751.

SECONDE LETTRE DU F. BAZIN,

Contenant les Révolutions qui suivirent la mort de Thamas Kouli-Kan.

MON REVEREND PERE,

APrès la ſanglante ſcêne que je vous ai décrite dans ma derniere Lettre, les Conjurés & leurs complices ſe répandirent dans le camp, firent main-baſſe ſur tout ce qui avoit appartenu à Thamas Kouli-Kan, & n'épargnerent aucun de ceux qu'ils ſoupçonnerent d'avoir eu part à

ſa faveur. Ils entrerent dans l'appartement de ſes femmes, qui tremblantes & éperduës ſe jettoient aux genoux des meurtriers, & les conjuroient de ne point ſe diffamer eux-mêmes par une brutalité, ou par des fureurs dont ils ne pouvoient retirer aucun avantage. On n'attenta ni à leur honneur ni à leur vie; on ſe contenta de leur enlever les bijoux, les pierreries, & tout l'or dont Thamas leur avoit fait préſent.

Du Haram les meurtriers coururent aux tentes des trois Miniſtres qui avoient eu ſa confiance: deux furent égorgés; on épargna le troiſieme. Il ſe nommoit Mayar-Kan. Ces ménagemens firent croire qu'il étoit d'intelligence avec eux; & qu'il avoit eu part à la conſpiration. Le ſoupçon n'étoit pas mal fon-

dé : on vit dans la ſuite cet homme intriguant & perfide, ſucceſſivement Miniſtre ſous trois regnes, conſerver trois fois la vie & ſa dignité, en trahiſſant ſes Maîtres.

Ces premiers meurtres furent ſuivis d'une confuſion horrible dans tout le camp. On ſe voloit par-tout & l'on s'égorgeoit ; on entendoit des cris affreux, le ſang couloit de toutes parts ; l'appas du butin armoit l'avarice, & l'impunité irritoit la vengeance. Les quatre mille Aghvans que Thamas avoit chargés la veille d'arrêter les Officiers de ſes Gardes, ne pouvoient ſe perſuader qu'il eût péri ; ils coururent à ſa tente pour le défendre ; mais ils furent aſſaillis par ſes Gardes au nombre de ſix mille, auxquels quatre mille Perſans s'étoient joints : ces braves

Etrangers soutinrent le choc avec un courage invincible, &, malgré l'inégalité du nombre, ils forcerent leurs ennemis à la retraite. Etant entrés dans la tente de ce malheureux Prince, à qui ils avoient voué leurs services & leur vie, ils n'y trouverent qu'un cadavre dont la tête étoit séparée, & nageant dans son sang: à cette vûe les armes leurs tomberent des mains, ils firent retentir l'air de leurs cris, & penserent enfin à se retirer. On les poursuivit, mais sans succès: ils partirent en bon ordre, & avec une valeur de desespoir qui les rendoit terribles.

Je me trouvai deux fois entre les combattans, au milieu des balles & des sabres; mais j'échapai sans autre accident que celui que je vais vous raconter en peu de mots. Deux domesti-

ques m'étoient reſtés dans l'eſpérance que je ſerois auprès du ſucceſſeur de Thamas ce que j'avois été auprès de lui. Je ſortis avec eux de la mêlée & du camp : à peine avois-je fait un quart de lieuë, que ſix ſoldats dont j'étois connu ſe joignirent à moi : ils me promirent de me conduire en ſûreté juſqu'à Maſchet : ils me dirent qu'ils eſpéroient pour ce ſervice une récompenſe du nouveau Roi, & que leurs têtes répondroient pour la mienne. Le cortége groſſit bien-tôt, ils ſe trouvérent juſqu'au nombre de vingt-ſept ou de vingt-huit. Cette eſcorte m'inquiétoit, & je m'apperçus bien-tôt que ma défiance étoit juſte. Le grand nombre de ceux qui, comme nous, ſe retiroient à Maſchet rendoit la route trop fréquentée pour qu'ils

puſſent faire aiſément leur coup: c'étoit mon eſpérance ; mais ils trouverent un moment favorable, & le ſaiſirent. Ils ſe jetterent bruſquement ſur moi & ſur les deux domeſtiques que j'avois chargés d'une partie de mon argent : ils nous dépouillerent, & ne nous laiſſerent que notre chemiſe : leur chef qui étoit à quelques pas, leur crioit de nous égorger : j'avois une montre, je la donnai à l'un d'entre eux ; les autres la lui diſputerent ; nous échapâmes pendant ce débat, nous nous jettâmes dans un foſſé profond où un cheval ne pouvoit deſcendre : ils auroient ſans doute déchargé leurs fuſils ſur nous, s'ils n'avoient craint que le bruit n'en retentît trop loin : nous entendions leurs délibérations ; & au moment où nous craignions le

plus, nous les vîmes s'éloigner. Une banniere de huit à neuf cens hommes qui parut ſur une colline voiſine les obligea à cette retraite.

Nous n'oſions nous montrer dans l'état où ces brigands nous avoient mis. Nous attendîmes la nuit, pour continuer notre route à Maſchet. Cette route étoit de vingt-cinq grandes lieuës qu'il fallut faire à pied dans des deſerts affreux, & ſans autre nourriture que quelques fruits ſauvages. Je perdis dans cette avanture environ 12000 livres monnoie de France. Enfin j'arrivai à Maſchet, où quelques amis nous donnerent un aſyle, des habits, & les autres ſecours dont nous avions un extrême beſoin.

Maſchet eſt une des plus grandes villes de Perſe, Capitale de

la Province de Choraſſan, & fameuſe par une moſquée où eſt le ſepulcre d'Iman-Héza un des douze Saints de la famille d'Aly : les Perſans ont autant de vénération pour lui que pour leur grand Prophéte Mahomet, & ils ſe croient tous dans l'obligation de faire une fois dans leur vie ce pélérinage, comme celui de la Mecque.

Après cette digreſſion, je reviens à ce qui ſe paſſa dans le camp. Les Grands du Royaume, les Généraux & les Officiers des Gardes tinrent conſeil, & délibérerent ſur le choix d'un ſucceſſeur : les avis ne furent point partagés, tous convinrent d'offrir la couronne à Aly Kouli-Kan, neveu de Thamas, à qui ils avoient déja envoyé ſa tête. Ils lui firent une députation ſolemnelle.

Ce jeune Prince étoit alors à Herat avec une armée de quarante mille hommes. On le ſoupçonnoit d'être le chef de la conſpiration ; du moins eſt-il certain qu'il avoit refuſé de venir à la Cour, qu'il étoit inſtruit du complot, & qu'il en attendoit le ſuccès avec une impatience aſſez manifeſtée. Il n'étoit que le cinquieme héritier : mais les dangers qu'il avoit courus ſous le regne de ſon oncle, les mécontentemens qu'il avoit eſſuyés, l'oppoſition que l'on croyoit remarquer entre ſon caractere & celui de ſon prédéceſſeur, détermineront en ſa faveur les ſuffrages & le choix. D'ailleurs il étoit à la tête d'un corps conſidérable de troupes qu'il avoit ſçu s'attacher, & il paroiſſoit en état de remettre par-tout le bon ordre. Il témoi-

gna aux Députés ſa reconnoiſſance, conſentit à monter ſur le trône, & prit le nom d'Adel-Schah, qui ſignifie le Roi juſte. Dès qu'il eût été reconnu & ſalué comme Souverain par ſon armée, il quitta les environs d'Herat, & vint aux environs de Maſchet. Il ne voulut point entrer dans la ville, de peur de l'affamer & d'y mettre la diſette; il campa dans le voiſinage.

Le ſéjour ne fut pas long: il ne ſe croyoit pas Roi, tandis qu'il ne ſeroit pas maître des tréſors, & des Princes enfans de ſon oncle, qui pourroient lui diſputer l'Empire. Sa premiere expédition fut donc contre la forteresſe de Kalat: on la regardoit comme imprenable; il falloit pourtant l'attaquer. Il créa pour ce ſiége un nouveau Général d'armée: ce premier

choix ne fit pas honneur à ſon diſcernement. Il avoit pour confident intime un Georgien nommé Zorab-Kan, l'objet de la haine des Perſans, qui ne pouvoient ſouffrir qu'on les ſoumît à la domination d'un Etranger, encore moins à celle d'un Eſclave. C'eſt à lui cependant qu'il confia le commandement des troupes pendant le ſiége. L'eſpoir du pillage fit diſſimuler le mécontentement que ce choix avoit fait naître. Le ſiége fut pouſſé avec une vigueur extrême; la trahiſon vint au ſecours de la bravoure, & en ſeize jours la place fut emportée.

Le nouveau Roi ſe plaignoit déja de la longueur de ce ſiége, lorſqu'un courier envoyé par le Général vint lui annoncer la priſe de cette forteresſe. Il ajouta que ſon maître attendoit les

ordres du Monarque, & ſa déciſion ſur le ſort des Princes priſonniers, & des femmes du Serrail. Adel-Schah ordonna qu'on fît mourir les deux fils aînés de Thamas Kouli-Kan, qu'on lui envoyât les autres enchaînés, & qu'on ouvrît le ventre à toutes les femmes du feu Roi, & à celles de ſes fils, qu'on ſoupçonneroit être enceintes, de peur qu'elles ne donnaſſent à la famille Royale quelques héritiers qui un jour diſputeroient aux ſiens l'empire. L'ordre fut exécuté.

On lui envoya les Princes, il les fit d'abord enfermer : dans la ſuite il les empoiſonna. Charok-Myrza le plus jeune, âgé de quatorze à quinze ans réſiſta ſeul au poiſon ; ſoit que ſon tempérament fût plus robuſte, ſoit que la dozе fût plus foible. Il

étoit fils aîné du fils de Thamas Kouli-Kan, & d'une fille de Schah-Thamas : ſon grand-pere lui deſtinoit le trône, & il y avoit par ſa mere des droits inconteſtables : malgré ces prétentions légitimes qu'il pouvoit un jour faire valoir, le nouveau Roi crut n'avoir rien à craindre d'un tel rival, & dans un âge ſi tendre, il le laiſſa dans le Serrail de Maſchet, & l'y fit garder dans une étroite priſon : nous le verrons bien-tôt parvenir à la Couronne, venger la mort de ſon grand-pere, & ôter la vie à celui qui ne le croyoit pas capable de lui diſputer le trône.

Adel-Schah s'y croyant bien affermi par le maſſacre des Princes ſes rivaux, entra comme en triomphe dans la ville de Maſchet ; il alla à la principale moſquée où il arbora l'aigrette,

Royale, aux cris & avec les applaudissemens de tout le peuple. Il avoit ordonné qu'on apportât à Maschet tous les trésors qui étoient à Kalat; on les déposa dans la place publique, où il les vit en sortant de la Mosquée : on construisit ensuite dans la ville une espece de citadelle où ils furent enfermés; l'ouvrage fut achevé en trois mois; on creusa autour, des fossés d'une largeur & d'une profondeur extraordinaire; on les fortifia encore de boulevards qui furent garnis d'une grande quantité de piéces d'artillerie : les ouvriers étoient payés avec une libéralité qui n'avoit point d'exemple dans la Perse, car leur salaire fut le quadruple de celui qu'ils avoient coûtume de recevoir dans les travaux publics ou particuliers où ils étoient ordinairement employés. Il

Il étoit à la fleur de l'âge, naturellement brave, libéral & bien faiſant. Délivrée des cruautés de l'oncle, la Perſe eſpéroit beaucoup des qualités du neveu, & tout promettoit à ce jeune Prince un règne heureux & tranquille. Il ne ſçut pas profiter de ces avantages; ſon élevation l'étonna; il fut ébloui par ſa fortune, & l'indépendance corrompit ſon cœur. Enyvré de ſa grandeur & de ſes richeſſes, il les fit ſervir aux plus infames débauches qu'il porta aux derniers excès. Ce Zorab-Kan dont j'ai parlé, acheva de le rendre odieux.

L'élévation de cet Eſclave étranger excita la jalouſie & l'indignation des grands Seigneurs: il étoit difficile de reſpecter un choix ſi déplacé. Né de la plus baſſe extraction, il

n'avoit aucune des qualités qui pouvoient en couvrir la honte, & il en avoit toute la baſſeſſe dans les ſentimens. Les largeſſes d'Adel-Schah continrent les habitans de Maſchet pendant les trois premiers mois de ſon règne; mais les vivres manquerent dans la ville, on en demanda à la nation des Curdes; ils en refuſerent; & bien perſuadés que ce refus leur attireroit une guerre ſanglante, ils ſe retirerent dans la ville de Coſchan, où étoient leurs magaſins. Adel-Schah alla les y aſſiéger: Coſchan ſe défendit long-tems, les ſorties furent meurtrieres; mais l'artillerie fut ſi bien ſervie du côté du Roi, que la ville fut enfin emportée, les magaſins furent ouverts, la diſette ceſſa, & le Roi revint triomphant à Maſchet.

Mahomet Kouli-Kan auteur de la conſpiration formée contre Thamas, en avoit tramé une contre lui. Le traître comptoit ſe frayer une route au trône, Adel-Schah l'avoit conſervé dans ſa charge de Capitaine des Gardes, & il l'avoit comblé de bienfaits. Averti du complot, & inſtruit du temps & du lieu marqué pour l'exécution, ce Prince diſſimula; & de retour à *Maſchet*, il fit arrêter le coupable. Après lui avoir reproché ſon ingratitude & ſa perfidie, il lui fit arracher les yeux: Qu'on le conduiſe, ajouta-t-il, dans le Haram des femmes du feu Roi; elles demandent ſa mort, qu'elles s'en faſſent elles-mêmes juſtice. A peine fut-il entré dans le Serrail, qu'à la vûe du meurtrier de leur ancien maître, elles ſe jetterent ſur lui

avec fureur : les poinçons, les cizeaux, furent les armes dont elles ſe ſervirent : il ne ceſſa de ſouffrir que lorſqu'elles furent laſſes de le tourmenter, & il mourut après avoir eſſuyé mille ſupplices.

Adel-Schah, dès les premiers jours de ſon règne, avoit envoyé ſon frere Ibrahim Mirza à Iſpaham avec un détachement de 12000 hommes pour s'aſſurer de cette ville, ouvrir les chemins, & tenir tout ce pays dans le reſpect & le devoir : il comptoit aller bientôt lui-même ſe montrer dans cette capitale ; toute ſa Cour ſe diſpoſoit à le ſuivre, mais il ne pouvoit ſe réſoudre à abandonner ſon tréſor, & il étoit difficile de le tranſporter. D'ailleurs la Province de Choraſſan étoit remplie de ſéditieux qui n'atten-

doient que ſon départ pour ſe révolter ouvertement : ſes troupes accoutumées ſous Thamas Kouli-Kan aux mouvemens, aux marches & aux combats, s'ennuyoient de leur ſejour à *Maſchet*, & murmuroient hautement de cette inaction. Un gros corps de celles qui étoient de la nation des Lores, demanda pluſieurs fois la permiſſion de ſe retirer dans ſon pays, ſitué aux environs d'Iſpaham. Après avoir eſſuyé pluſieurs refus, ils décamperent au commencement d'une nuit avec tant de ſecret & de diligence, qu'ils avoient déja fait dix lieues avant qu'on fût inſtruit de leur départ. Le Roi indigné de cette déſertion, vouloit monter à cheval & les pourſuivre lui-même. Mais Zorab-Kan lui repréſenta que cet exploit n'étoit pas digne

de lui ; qu'il étoit indécent qu'un grand Prince ſe mît à la pourſuite d'une poignée de fuyards ; qu'il le prioit de lui confier cette expédition, & qu'il eſpéroit le venger en peu de temps & avec éclat : il partit en effet avec beaucoup de précipitation, & atteignit les fuyards vers la fin de la ſeconde journée. La marche s'étoit faite ſans ordre, & toutes ſes troupes n'étoient pas arrivées ; mais Zorab étoit plus courageux que prudent ; il engagea bruſquement l'action ; les Lores tournerent tête & l'enveloperent ; preſque tous les braves qui l'accompagnoient y périrent ; il eut le bonheur d'échaper ; les Lores continuerent tranquillement leur route ; on prit ſeulement quelques fantaſſins & quelques cavaliers mal montés

qui n'avoient pu ſuivre. Zorab-Kan déchargea ſur eux ſa vengeance, il leur fit couper la tête, il y joignit celles de tous les malheureux qu'il rencontra ſur la route, & il les fit toutes porter à Maſchet comme un monument de ſa victoire. Adel-Schah avoit promis 240 liv. pour chaque tête de Lores qu'il apporteroit; il enchérit lui-même ſur la cruauté, & ordonna de décapiter tous ceux de cette nation qui étoient reſtés dans la ville, ſans en excepter les femmes & les enfans.

Enfin il ſongea ſérieuſement à ſon voyage. La retraite des Lores l'y détermina; il craignit que cette Nation maltraitée ne formât un parti aux environs d'Iſpaham; d'ailleurs il ne recevoit aucune nouvelle de ſon frere *Ibrahim* qui étoit dans cette

capitale ; ce silence lui causoit de l'inquiétude, & il commençoit à craindre une révolution dans sa fortune. L'hyver approchoit, & le voyage différé plus long-tems seroit devenu impossible. On partit donc le 7 Décembre 1747. Il n'emporta avec lui que quelque argent monnoyé & ses bijoux les plus précieux.

Plus nous avancions vers Ispaham, & plus on entendoit parler de révolte. Elle étoit à craindre de la part de deux puissans Rivaux, l'un étoit Fetali-Kan, Kadgear de nation, déja maître de la Province de Mazanderan ; l'autre étoit Ibrahim Mirza, frere du Roi : il se détermina d'abord à attaquer le premier : c'étoit le moins dangereux : il perdit, à étouffer cette révolte, cinq mois qui mirent Ibrahim en état d'assurer le succès de la

ſienne. Adel-Schah fit de vains efforts pour l'attirer dans ſon camp ; il lui écrivit les lettres les plus tendres ; il lui mandoit, qu'il ne pouvoit ſe perſuader qu'un frere qui lui étoit ſi cher voulût ſe déclarer ſon ennemi ; que leurs diviſions ſeroient la perte de tous les deux ; qu'il le conjuroit de ſe rendre auprès de lui ; qu'il ſouhaitoit de le voir, & qu'il agiroit avec lui plus en frere qu'en Roi. Il fit plus, il envoya Zorab-Kan à Iſpaham, avec ordre de ménager tellement l'eſprit de ce jeune Prince, qu'il l'engageât à la démarche qu'il attendoit de lui ; mais s'il ne pouvoit réuſſir par ces voies de douceur & de conciliation, il le chargea de l'arrêter ſans éclat avec Sala-Kan qu'il regardoit comme l'auteur de tous les complots. Le négociateur étoit

mal choiſi. Zorab-Kan laiſſa dans le vin échaper ſon ſecret; cette indiſcrétion lui coûta la vie; Ibrahim chargea des Officiers de confiance de le faire tuer dans le Palais même, à la ſortie du bain; & l'ordre fut exécuté.

Il comprit bien que cette mort alloit attirer ſur lui toutes les forces de ſon frere; il ſortit lui-même d'Iſpaham avec toutes les ſiennes; les deux armées ſe rencontrerent entre Teran & Caſbin; le combat ne fut pas long, quoique les troupes fuſſent à peu-près égales de part & d'autre. La trahiſon avoit préparé l'évenement: dans le commencement de l'action, Adel-Schah fit paroître un courage & une valeur qui auroient ſans doute décidé la victoire en ſa faveur; mais après quelque foible réſiſtance, ſes meilleures troupes paſ-

ſerent dans le parti ennemi; il fut obligé de prendre la fuite avec deux de ſes freres qui avoient toujours combattu à ſes côtés; on le pourſuivit, il fut atteint, & conduit au vainqueur, qui le fit dabord charger de chaînes, & qui ordonna enſuite qu'on lui crevât les yeux. Cette bataille ſe donna au mois de Juin 1748, un an après la mort de Thamas Kouli-Kan.

Ce que le Prince vaincu avoit de richeſſes fut pillé par les ſoldats; ils mirent ſon trône en pieces pour en tirer les diamans dont il étoit couvert. Le vainqueur fut proclamé Roi : Miraſlan-Kan, Gouverneur de Tauris, qui lui avoit amené des troupes, n'attendit pas cette proclamation; il partit pour ſon Gouvernement avec ſes ſoldats, ſans même prendre congé de ce

Prince. Cette démarche le rendit suspect, & l'on verra bientôt que les soupçons étoient fondés. Ibrahim Schah qui dans un commencement de règne se croyoit obligé de ménager tout le monde, & sur-tout de ne point irriter les Grands, souffrit ce qu'il ne pouvoit empêcher. Il retourna à Ispaham pour s'y faire reconnoître, conduisant avec lui son frere détrôné & aveuglé, comme le monument le plus certain de sa victoire.

Sa puissance n'étoit rien moins qu'établie : il envoya des Gouverneurs dans les Provinces; mais ils y étoient sans autorité; la licence des armes avoit répandu par-tout l'esprit d'indépendance ; les villes se faisoient la guerre entre elles, toutes les Provinces étoient en proie à toutes les horreurs que produi-

ſent les guerres civiles. Il étoit encore campé auprès d'Iſpaham lorſque la révolte du Gouverneur de Tauris éclatta : ce Rebelle avoit commandé les armées ſous Thamas Kouli-Kan, & il s'étoit acquis la réputation d'un de ſes plus braves & plus habiles Capitaines. Il ſe voyoit à la tête d'une armée conſidérable ; & il ne doutoit pas qu'il ne pût accabler un jeune Prince ſans expérience, & qui lui étoit redevable de la victoire remportée ſur ſon frere. Ibrahim ne ſe laiſſa point intimider par les menaces & par la réputation de ſon ennemi ; il s'aſſura de la fidelité de ſes troupes, & trouva le ſecret d'ébranler celle des ſoldats de ſon Adverſaire. Quand les meſures eurent été bien priſes, il ſe mit en campagne ; il joignit le Rebelle dans les envi-

rons de Tauris. Là, Miraſlan-Kan éprouva le ſort qui avoit perdu l'infortuné Adel-Schah: après quelques légeres décharges, ſes troupes l'abandonnerent: toute ſa valeur lui fut inutile. Forcé de prendre la fuite, il ſe ſauva chez un de ſes amis; celui-ci craignant de paſſer pour complice, avertit la nuit les Officiers du Roi; ils vinrent le ſaiſir dès la pointe du jour, & le conduiſirent avec ſon frere & ſon fils à Tauris, où le Prince étoit entré après ſa victoire. Il lui demanda pourquoi il l'avoit trahi, & quelle eſpérance l'avoit engagé dans une révolte dont tout lui annonçoit le crime & le danger? L'orgueilleux priſonnier ne daigna pas implorer la clémence du Vainqueur; dans les fers même il ne répondit que comme il auroit pû oſer répon-

dre les armes à la main ; & il ne craignit pas de joindre l'insulte à la fierté. Le Roi, saisi d'une juste indignation, ordonna de l'étrangler ; il le fut dans le moment.

Tranquille de ce côté-là, & maître d'une des principales Provinces de l'Empire, Ibrahim-Schah y séjourna trois mois, pour faire plus aisément subsister son armée, pour y régler les affaires, & attendre des nouvelles sûres de ce qui se passoit dans la Province de Choraſſan. Les grands Seigneurs qui étoient à Maſchet ou aux environs firent sortir du Serrail Charok-Mirza, ce petit-fils de Thamas Kouli-Kan qu'Adel-Schah y avoit fait renfermer. Ils résolurent de le mettre sur le trône : les Officiers & les soldats à qui on avoit confié la garde des tré-

ſors tranſportés de Kalat dans cette ville, s'engagerent dans la conſpiration. La poſſeſſion de tant de richeſſes étoit un grand avantage, & ce jeune Prince s'en ſervit avec adreſſe pour augmenter le nombre de ſes Partiſans.

Ceux-ci faiſoient entendre au Peuple que le Ciel, par une eſpece de miracle, ne l'avoit préſervé de tant de dangers que pour le mettre ſur un trône, où il auroit dû être placé après la mort de Thamas Kouli-Kan ſon grand-pere. D'ailleurs ce Prince donnoit de grandes eſpérances: il étoit bien né, d'un caractère heureux, & avoit toutes les qualités qui gagnent les cœurs & qui les attachent. Cet aſſemblage de circonſtances formoit un préjugé favorable; bien-tôt il réunit les vœux de la plus grande

partie du Royaume : il ſe trouva même des Devins Mahométans qui oſerent faire des prédictions en ſa faveur, & annoncerent vingt-quatre ans au moins d'un règne heureux & paiſible. Ces prédictions flattoient agréablement le Peuple, qui fatigué de tant de changemens, ne ſoupiroit qu'après un Gouvernement conſtant & uniforme. On envoya ſecrettement des lettres aux principaux Officiers de l'armée d'Ibrahim-Schah pour les ſonder, & les engager dans le parti qui venoit d'être formé. Les réponſes que l'on reçut ſe trouverent conformes à celles que l'on deſiroit : on ſe crut aſſez fort pour tenir la campagne. Les chefs des deux armées étant d'intelligence preſſoient de concert les deux Rivaux de s'approcher. Charox-Mirza ſortit de

Maſchet à la tête de ſes troupes au commencement de Juin 1749, & s'avança juſqu'à la frontiere de la Province de Choraſſan. Ibrahim-Schah partit de ſon côté preſque en même-temps avec toutes les forces de la Province d'Adiarbejan pour venir à ſa rencontre. La victoire étoit décidée avant la bataille : quelques décharges annoncerent une action plûtôt qu'elles ne la commencerent ; l'armée d'Ibrahim ſuivit ſes chefs qui paſſerent dans celle de ſon rival. Le Prince victorieux ordonna de pourſuivre le vaincu, dont la tête lui fut bien-tôt apportée. Le malheureux Adel-Schah que ſon frere Ibrahim avoit detrôné, & qu'il traînoit par-tout à ſa ſuite, tomba entre les mains du vainqueur. Il fut conduit à Maſchet ; il en avoit été Gouverneur pen-

dant deux ans ſous le regne de ſon oncle : devenu Souverain il y avoit diſtribué une partie de ſes tréſors, on l'y traita comme le dernier des miſérables : il ne demandoit pour toute grace que *la vie*, & on ne la lui laiſſoit que pour prolonger ſes malheurs. Charok-Schah y arriva quelque temps après lui; il le fit appeller, lui reprocha la mort de Thamas, le meurtre de tous les Princes de ſa famille, le poiſon qu'il lui avoit fait donner à lui-même; ordonna enſuite qu'on le conduiſît dans de vieilles maſures voiſines de la ville, & là il lui fit couper la tête.

Ceux qui avoient ſincèrement à cœur les intérêts de Charok-Schah étoient d'avis qu'il ſe rendît au plûtôt à Iſpaham pour y recevoir les hommages de la capitale ; il y étoit

attendu avec impatience, & cet empreſſement des Peuples ſembloit lui annoncer la ſoumiſſion générale de toute la Perſe. Mais les Seigneurs de la Province de Choraſſan à qui il étoit redevable de la couronne, ſouhaitoient qu'il reſtât à Maſchet, du moins juſqu'à ce qu'on eût gagné ou forcé une nation voiſine qui refuſoit encore de le reconnoître. Il y reſta contre l'avis, & malgré les prieres de ſes vrais ſerviteurs, & il fut victime de ſa complaiſance pour les autres. Il n'avoit pas encore joui pendant cinq mois du pouvoir ſuprême, que dans Maſchet même où il ſe croyoit adoré, un parti ſe forma contre lui.

Un Molla ou Docteur Mahométan, nommé Mirza Mahomet, ſe diſoit iſſu de la famille

de Schah Sultan Huſſein, & en cette qualité ſe prétendoit le légitime héritier du trône. Pendant le regne de Thamas Kouli-Kan il contrefaiſoit l'homme ſimple & retiré, qui, renfermé dans l'étude & la pratique de la *loi* du grand Prophete, ne craignoit que le commerce & l'entretien des hommes. Mais dès qu'il vit ſur le trône un Prince de 14 à 15 ans, ſon ambition ſe réveilla; & loin que la piété eût éteint dans lui la ſoif des honneurs, il s'en fit une voie pour y parvenir. Dans des entretiens particuliers avec les autres Mollas, il leur repréſentoit que c'étoit non-ſeulement un avantage pour l'Etat, mais un devoir de religion, de ranimer les reſtes de la famille Royale preſque éteinte par l'invaſion des Aghvans, & par l'uſurpa-

tion de Thamas Kouli - Kan; qu'il étoit le ſeul qui eût échapé aux violences de cet uſurpateur; que devenu leur maître, il ſeroit leur appui; que leur intérêt, autant que leur devoir, exigeoit d'eux une entrepriſe qui en donnant à la Perſe un ſouverain légitime leur aſſureroit un protecteur puiſſant & généreux; & que s'ils le mettoient ſur le trône de ſes Ancêtres, la premiere des Loix, dont il donneroit l'exemple, ſeroit celle de la reconnoiſſance. Ces diſcours répétés ſouvent à ſes amis, & par eux répandus dans le Public, firent l'impreſſion qu'il attendoit ſur les eſprits. Il ſe forma un parti dans le Peuple, à qui l'eſpoir du pillage donna bien-tôt des chefs. Par malheur pour Charok-Schah, le brave Emir-Kan qui l'avoit tiré de ſa

priſon étoit abſent ; il avoit été obligé d'aller au ſecours de Herat qui étoit aſſiégée par les Aghvans ; ces étrangers redoutables qui avoient ſi bien ſervi Thamas Kouli-Kan, avoient pénétré dans la Perſe par le Candahar ſous la conduite d'un Chef habile, & ſous lequel ils ſe flattoient de conquérir une ſeconde fois cet Empire. Cette derniere circonſtance étoit favorable aux deſſeins ambitieux du perfide Molla ; & tout ſembloit conſpirer à le porter ſur le trône. Il y monta, mais ce ne fut pas pour long-temps ; il prit le nom de Cha-Soliman, & fit crever les yeux au Prince détrôné. Le fidele Emir-Kan inſtruit de l'attentât, revint en diligence chaſſer l'uſurpateur ; la vengeance fut auſſi prompte qu'elle étoit juſte ; il ſe ſaiſit du

coupable & de ses deux fils : on leur arracha les yeux, & après d'autres tourmens, on les renferma tous trois dans une prison où la vie ne leur fut conservée que pour prolonger leurs supplices, dont le plus grand même étoit de vivre. Il fit visiter les yeux de Charok-Schah par les plus habiles Médecins ; ils assurerent que la fortune qui l'avoit si bien servi contre le poison qu'Adel-Schah lui donna, l'avoit servi encore contre la violence du rébelle, & qu'il verroit au moins d'un œil : Emir-Kan fit annoncer dans toutes les Provinces de l'Empire le rétablissement du Roi légitime, & l'espérance de sa prochaine guérison. On fit de grandes réjouissances dans toutes les villes ; celle d'Ispaham signala son zèle : elle se flatoit d'être bien-

tôt

tôt honorée de la préſence & du ſéjour de ſon Souverain. Elle n'eût pas cette conſolation ; les Médecins s'étoient trompés, le Prince ne recouvra point la vûe. Il renonça de lui-même à la Couronne que le brave & généreux Emir-Kan refuſa de porter après lui.

Au milieu de ces changemens, Iſpaham étoit aſſez tranquille ; Aboulfat-Kan, Chef d'une nation de Lores en étoit Gouverneur depuis la mort de Thamas ; il s'entendoit bien avec le Mayar-Kan dont je vous ai déja parlé, & cette bonne intelligence contribuoit à entretenir la paix dont cette Capitale ſeule jouiſſoit. Ali Merdon-Kan, Chef d'une autre nation de Lores ennemie de la premiere, vint y prendre ſes quartiers ; c'eſt ce même Officier qui deux

ans auparavant s'étoit ſéparé avec ſes troupes de l'armée d'Adel-Schah dans les environs de Maſchet. On craignit qu'il n'y fît quelques deſordres, & on ſe préparoit à agir vivement contre lui. Mais ſur la nouvelle que Charok-Schah avoit nommé un de ſes Généraux pour y commander, il prévint, par une retraite volontaire, celle à laquelle on auroit pu le contraindre. Il ne perdit point l'eſpérance d'y rentrer, & y entretint toujours de ſecretes intelligences, ſur-tout avec le Mayar-Kan, dont la politique étoit de bien vivre avec tout le monde, d'attendre l'évenement, & de ſe déclarer pour le plus fort.

Aly Merdon-Kan qui vouloit toujours être à portée d'exécutre ſes deſſeins, reſta dans les environs de la Capitale, ſes

troupes augmenterent ; il mit le ſiége devant la petite ville de Gaze, qui n'eſt qu'à trois lieues d'Iſpaham. Il s'en rendit le maître & s'y fortifia. Selim-Kan, nommé Gouverneur par Charok-Schah venoit d'arriver. Il joignit ſes troupes à celles d'Aboulfat-Kan ennemi déclaré du Rebelle, il arma tout ce qu'il trouva d'hommes diſpoſés à le ſuivre, & marcha en bon ordre pour reprendre Gaze : après dix jours de réſiſtance, Aly Merdon-Kan qui manquoit d'artillerie, & de munitions, ſentit bien qu'il ſeroit forcé ; il amuſa les aſſiégeans par des propoſitions, promit de rendre la ville à des conditions raiſonnables, & demanda une conférence avec Selim-Kan lui-même, ou tel autre Officier diſtingué que l'on jugeroit propre à une négo-

ciation ſûre & avantageuſe pour les deux partis ; on convint du lieu, l'Officier fut nommé ; on indiqua le jour ; mais il ſortit la nuit avec ſes troupes, & prit, ſans être inquiété, le chemin de ſes montagnes.

Il revint bien-tôt ſur ſes pas avec de nouvelles forces ; menaça d'aſſiéger Iſpaham même, & envoya des partis qui ravageoient toute la campagne, & faiſoient des courſes juſqu'aux portes de la ville. Les Seigneurs qui s'y étoient renfermés, furent indignés de cette audace, & réſolurent d'en tirer une vengeance éclatante. Ils ſortirent en bon ordre avec un grand train d'artillerie, déterminés à l'attaquer ; il fit ſemblant de fuir : on le pourſuivit, & quand il jugea le temps ou le terrein favorable, il tourna tête, & en-

gagea la bataille qu'il gagna. L'armée vaincue ſe retira en déſordre, rentra dans Iſpaham, & abandonna tout ſon canon : le Vainqueur le tourna auſſi-tôt contre la ville, & ſe préſenta pour en faire le ſiége. Mais les Bourgeois qui étoient de garde dans cet endroit ſoutinrent l'attaque, & firent ſur lui de ſi terribles décharges, qu'il fut contraint de s'éloigner.

Repouſſé de devant Iſpaham ; il tourna ſes armes contre Julfa, qui n'en eſt qu'à deux petites lieues : c'eſt une ville dont tous les habitans ſont Chrétiens, & gros Commerçans : il comptoit emporter cette place de vive force ; mais tandis qu'il faiſoit paſſer ſon artillerie à l'autre bord du canal, un de ſes canons y reſta embourbé ; cet accident lui parut d'un mauvais préſage ;

il retourna sur ses pas, & vint se présenter une seconde fois devant Ispahan. Mais il changea le lieu de son attaque, il n'avoit pas le demi-quart des troupes nécessaires pour investir cette grande ville; il abandonna le quartier de la riviere, fit braquer plusieurs pieces de canon vers la porte de Totchi, & la fit battre deux jours de suite avec une extrême vivacité. Il fit ses approches à la faveur de son artillerie; mais les intelligences qu'il avoit dans la place avancerent plus le succès, que tous les efforts qu'il faisoit contre elle. Le troisieme jour 31e de Mai la porte lui fut ouverte par quelques-uns de ses partisans: ses troupes y entrerent, elles se répandirent dans tous les quartiers, & y commirent les plus horribles désor-

dres. Aucun asyle ne fut respecté, personne ne fut épargné; il n'avoit permis le pillage que pour vingt-quatre heures, il dura trois jours : ce n'est qu'à ce moment qu'il entra dans la ville; il alla droit au Palais, & s'y logea. Les Seigneurs s'étoient renfermés dans la Citadelle, résolus de la défendre; mais il leur offrit une capitulation honnorable & avantageuse, qu'ils l'accepterent.

Quelques jours après il assembla toute la Noblesse, & les principaux habitans de la ville. Vous voyez, leur dit-il, que chaque Province vous donne à son gré un Souverain : Ispaham qui est la Capitale a plus de droit que les autres d'en choisir un qui soit en même-temps le leur. Donnez vos suffrages avec li-

berté, je vous promets ſur ma tête de défendre & de maintenir ſur le trône celui que votre choix y aura placé. Pluſieurs de ceux qui compoſoient l'aſſemblée répondirent, qu'il falloit remettre l'Empire à celui qui étoit le plus en état de le ſoutenir, & d'y conſerver la paix ; que le ſort des armes lui avoit donné la Couronne, & qu'ils joignoient leurs ſuffrages à celui de la Victoire. Non, leur répondit-il auſſi-tôt, je n'aſpire point à cet honneur ; mon ambition ſe borne à établir un Maître digne de nous commander, & à lui obéir le premier. Je ſçais qu'il y a dans cette ville trois enfans iſſus de nos anciens Sophis : ils vivent inconnus, dans l'indigence & dans l'obſcurité ; il eſt de l'hon-

neur & de l'intérêt de la nation, d'être gouvernée par les deſcendans de ſes Rois ; & ceux-ci en ſont d'autant plus dignes, qu'outre le droit de la naiſſance ils auront appris de leurs malheurs même à ſoulager les nôtres ; choiſiſſons un des trois pour notre Roi, & rougiſſons de ne l'avoir pas choiſi plutôt : un procedé ſi noble lui attira les applaudiſſemens de toute l'aſſemblée. L'aîné de ces Princes avoit trente ans ; mais ſes défauts & ceux du ſecond firent donner la préférence au cadet, âgé alors de dix-huit à vingt ans. Il avoit toutes les qualités qui annoncent un bon Prince. On fit venir la mere, on lui ordonna de produire ſon fils. A cette nouvelle inattendüe cette mere parut deſolée : à quoi pen-

ſez-vous, s'écria-t'elle en pleurant ; mes enfans ne ſont pas faits pour régner : nous avons toujours vécus dans la paix, laiſſez-nous notre indigence, & notre tranquillité. Ah plutôt que de l'élever ſur un trône encore teint du ſang de ceux qui l'ont précédé, faites creuſer un tombeau, & ordonnez qu'on y enſévéliſſe & le fils & la mere.

Ne craignez rien, lui répondit Aly Merdon-Kan : amenez votre fils : mes jours vous répondent de ſa vie & de la vôtre. Elle alla chercher ſon fils, le Vainqueur lui attacha de ſes propres mains l'aigrette royale, le fit proclamer Roi, & lui donna le nom de Schah-Iſmael. La joie fut générale dans toute la ville : les commencemens de cet Empire ont déja juſtifié ce

choix. Aly Merdon-Kan en a toute la gloire, il en goûte le plaiſir ſous un Prince qui lui en marque avec éclat ſa reconnoiſſance ; & devenu le premier de ſes ſujets, il ſe croit plus heureux que s'il étoit Roi lui-même : Dieu veuille pour le bonheur de la Perſe conſerver longtemps ce jeune Prince ſur le trône.

Quelques jours après ce grand évenement, je partis pour Bander-Abaſſy, dans l'eſpérance de recouvrer quelques ſommes d'argent prêtées par nos Supérieurs aux Arméniens, & de trouver quelques aumônes dont notre Miſſion a un beſoin extrême. De-là je me ſuis rendu à Goa, & c'eſt de cette Capitale des Indes Portugaiſes que je vous envoie ces Mémoires. Je me recommande à vos ſaints ſa-

crifices ; & j'ai l'honneur d'être avec un profond respect,

Mon Reverend Pere,

Votre très-humble, & très-obéissant serviteur.

BAZIN, de la C. de Jesus.

De Goa, le premier Novembre 1751.

LETTRE ÉCRITE DE JULFA PRÈS D'ISPAHAM,

Par le P. DESVIGNES, *Miſſionnaire, Jéſuite; au P. ROGER, Procureur des Miſſions du Levant.*

MON REVERAND PERE,

P. C.

VOus avez demandé à notre Pere Supérieur des nouvelles de nos Miſſions de Perſe, & ſur-tout de celles de Julfa. Comme ſes occupations

différentes ne lui permettent pas de vous faire une réponſe auſſi prompte & auſſi détaillée que vous pouvez la ſouhaiter, il veut bien ſe décharger ſur moi de ce ſoin : je ſaiſis volontiers cette occaſion de ſatisfaire votre empreſſement. Vous verrez par la relation ſimple & fidele que j'ai l'honneur de vous adreſſer, & les circonſtances critiques où nous nous ſommes trouvés ces dernieres années, & l'état préſent de la Religion Chrétienne dans cet Empire.

Iſpahan capitale du Royaume de Perſe, étoit autrefois une ville auſſi grande, & preſque auſſi peuplée que Paris ; mais depuis la révolte des Aghvans, elle n'eſt plus ce qu'elle étoit du temps des Sophis. Les Manufactures d'étoffes d'or & d'ar-

gent ſont preſque entierement tombées, & le nombre des ouvriers qui travaillent à ces Tapis précieux qu'admire l'Europe, eſt beaucoup diminué. Quoique cette ville ſoit à demi-ruinée, on y voit cependant encore de beaux Edifices dans le goût Aſiatique, & quelques reſtes de ſon ancienne ſplendeur.

La ville de Julfa, où eſt établie notre Miſſion, eſt comme un fauxbourg de cette Capitale, & n'en eſt ſéparée que par les jardins du Roi; mais ces jardins ont preſque une lieuë de longueur, & bordent des deux côtés le grand chemin qui y conduit, & qu'on appelle *Chakback*. Au milieu de ce chemin eſt un ruiſſeau ou plutôt un canal, & de diſtance en diſtance de grands réſervoirs: des arbres

fort hauts qu'on appelle *Chinars*, forment à droite & à gauche un ombrage agréable; entre ces arbres ſont des eſpeces de parterres, mais ſans compartimens. Ces parterres ornés autrefois de fleurs, ne ſont plus ſemés que de gazon, depuis l'abſence & l'éloignement du Roi. Au bout de ce chemin, on trouve un pont de pierres de dix-huit ou vingt arches, fort beau & fort long; de ce pont juſqu'à Julfa, il n'y a pas plus d'un quart d'heure & demi de chemin.

C'eſt dans ce fauxbourg, ou plutôt dans cette petite ville, qui contient environ dix mille ames, que demeurent les Arméniens; elle eſt diviſée en trois quartiers différens, dont le principal & le plus grand eſt Julfa, qui lui donne ſon nom.

Le ſecond eſt Erivan, & le troiſieme Tauris; ces deux derniers s'appellent ainſi du nom des deux villes dont les habitans ou les Marchands ſont venus s'établir dans cette ville.

On compte dans Julfa vingt-deux égliſes Arméniennes, chacune a ſes Prêtres qui la deſſervent. Je ne comprens point dans ce nombre les trois égliſes des Miſſionnaires Francs, ni l'égliſe Catholique du rit Arménien, appellée communément l'égliſe des *Cherimens*, parce que ce ſont les premiers chefs de cette illuſtre famille qui l'ont fait bâtir. Dignes héritiers de la piété & de la religion de leurs peres, les enfans en ſoutiennent encore aujourd'hui avec honneur le nom & la réputation. Meſſieurs Aroution, Leon & Petros, forment

la principale branche de cette famille nombreuſe & reſpectable ; & ces trois freres ſont les plus fermes appuis de la Foi. Ils la défendent par leur crédit, ils l'étendent par leur libéralité, & c'eſt à la protection déclarée qu'ils donnent aux Catholiques, que les Miſſionnaires doivent une partie des converſions qu'ils opérent. Dans le détail que je vais vous faire des perſécutions que nous avons eu à eſſuyer, j'aurai occaſion de vous parler de leur généroſité & de leur conſtance ; & vous verrez qu'ils ſe font une gloire non-ſeulement de protéger la Religion, mais de la pratiquer, & de ſouffrir pour elle.

Les Arméniens ſont de toutes les Nations de l'Orient & peut-être du monde entier, la plus commerçante. Ils ſont ré-

pandus dans toute l'Aſie, & ont preſque par-tout des établiſſemens. Ils entendent bien le négoce : ils ſont pour la plûpart flegmatiques & froids, comme les autres Aſiatiques, & il eſt rare de les voir ſe quereller ; ils ſont ſobres, mais ſuperſtitieux pour les viandes qui étoient défendües aux Juifs. Le Chriſtianiſme n'a pu détruire ce préjugé. Ils ont une confiance aveugle dans leurs Vertabiets, qui ſont leurs Docteurs & leurs Paſteurs ; mais, par malheur, ceux-ci n'ont d'autre ſcience que celle qu'ils ont puiſée dans leurs livres hérétiques, & ils croient plus à ces livres qu'à l'Evangile.

Les Arméniens ont beaucoup d'extérieur de Religion, des jeûnes fréquens, & des prieres publiques ſoir & matin.

Ils croiroient commettre un péché s'ils ne faiſoient le ſigne de la croix en paſſant devant une Egliſe : les femmes vont en baiſer la porte, & ſi les Fêtes ou Dimanches elles ont manqué la prîere & la Meſſe, elles croyent ce péché réparé par cette marque de culte & de piété. Les hommes ont preſque toujours le chapelet à la main, mais plus par contenance que par dévotion ; ils regardent comme une choſe honteuſe de lire à l'Egliſe dans un livre de prieres ; les femmes ſe font un honneur de ne ſçavoir ni lire ni écrire. Les ſermens ſont plus communs dans leur bouche que dans celle de leurs maris.

Un autre défaut, & c'eſt le dominant de la Nation, elle eſt intéreſſée à l'excès. Parmi ces peuples l'amour du gain l'em-

porte ſur tout le reſte : on ne prête qu'à de gros intérêts ; on ajoute l'intérêt à la ſomme, & on prend l'intérêt de l'intérêt-même ; ces uſures ne ſe font que par les Schiſmatiques : les Catholiques ſe font un point de conſcience de s'en abſtenir.

Les Prêtres Arméniens ne ſont ordonnés qu'après leur mariage ; ce qui fait que la ſimonie entre preſque toujours dans l'exercice de leur miniſtère. Chargés quelquefois d'une nombreuſe famille qu'il faut faire ſubſiſter, ils n'adminiſtrent pas de Sacremens ſans être auparavant convenus de la ſomme qui ſera donnée pour leur honoraire. Ils font également leurs conventions quand il s'agit d'enterrement, ſur-tout pour les gens du peuple : ils ne compoſent pas avec les riches & les grands,

parce qu'ils ſont ſûrs d'un ſalaire conſidérable. Ils ſont effectivement bien payés, les enterremens coutent ici fort chers, parce qu'ils ſe font avec beaucoup d'appareil: cela flatte la vanité de la Nation.

Les Evêques & les Vertabiets ſont tous Religieux: ils demeurent dans des monaſtères, & tous ſont habillés de la même façon. Le mot de Vertabiet, ſignifie en langue Arménienne, Maître ou Docteur. On ne nomme pas autrement les Evêques: ils n'ont pour marque de diſtinction que le bâton paſtoral qu'ils tiennent en main lorſqu'ils prêchent. Le Supérieur du monaſtere eſt toujours Evêque; & quand il ſort, un Novice porte devant lui le bâton paſtoral. Ces monaſteres ont de grands jardins qui pro-

duiſent beaucoup, & ils reçoivent des aumônes conſidérables. Les Prêtres qui ſortent de Julfa pour aller dans les Indes deſſervir les Egliſes Arméniennes, ſont obligés de leur donner deux tomans, c'eſt-à-dire, quarante écus de notre monnoye. Le nombre de ces Prêtres eſt grand. Outre cela tous les ans quelques-uns de ces Evêques parcourent les villages, & ces viſites ne ſont point infructueuſes.

Le Patriarche a ſeul le droit de conſacrer les Evêques, & il les conſacre pour de l'argent, comme c'eſt pour de l'argent qu'ils ordonnent eux-mêmes les Prêtres. Pour ſon élection, il faut le conſentement des Arméniens de Julfa, & de ceux de Conſtantinople, parce que ſa juriſdiction s'étend ſur la Perſe &

ſur la Turquie. Il a beſoin d'être confirmé par la Porte, & quand il va prendre le *Ferman*, ou la Patente du Grand Seigneur, on dit qu'il ſe ſert de cette formule impie & inſenſée: *Je demande de votre vraie Loi, le pouvoir & l'autorité ſur ma Loi fauſſe.* Ce chef des Arméniens Schiſmatiques, demeure ordinairement dans ſon monaſtère, il n'en ſort que pour aller diſtribuer le ſaint Chrême à différentes Egliſes; mais il ne le diſtribue qu'à prix d'argent. La conduite de ces Prêtres ſchiſmatiques comparée avec le zèle déſintéreſſé des Miſſionnaires, fait un contraſte honorable à la Religion, & commence aſſez ſouvent des converſions parmi ceux à qui des préventions violentes ne ferment pas entièrement les yeux à la vérité.

Ces

Ces converſions excitent des perſécutions fréquentes : la Miſſion en eſſuya une bien forte & bien longue il y a quelques années.

Le mariage d'un nouveau Catholique fait en ſecret par les Miſſionnaires, & l'inſtruction d'un jeune proſélite qui vouloit embraſſer la Religion des Francs, allumerent la fureur des Vertabiets. Ces Schiſmatiques irrités délibérerent entre eux ſur les moyens de rendre les Miſſionnaires mépriſables, & de les faire paſſer dans l'eſprit du peuple pour des impoſteurs. Après la Pâques de 1738, ils députerent cinq de leurs Prêtres à Monſeigneur notre Evêque, pour le prier de la part des Vertabiets, de vouloir bien conſentir à une diſpute publique ſur la Religion, en préſence des

principaux de l'une & de l'autre Communion. Le Prélat, homme de mérite & d'érudition, n'auroit pas balancé à l'accepter ; mais comme il a vieilli dans les Missions, il connoissoit le caractère de nos adversaires, & il perça le motif de cette demande. Il sçavoit que ces sortes de conférences sont aumoins inutiles ; que la véritable Religion peut y perdre ; que l'Hérésie n'y vient que par esprit de haine, n'y cherche que le tumulte, n'en sort qu'avec plus d'indocilité, & en répand toujours dans le public des rapports infideles. Il en avoit un bel exemple dans la personne d'un Religieux de son Ordre.

Ce Pere, Carme Déchaussé, homme sçavant & fort versé dans l'étude de la langue Arménienne, avoit accepté il y a

quelques années un pareil défi, pourvû qu'on n'eût point d'autres livres que la Bible, & que tout ſe décidât par l'Ecriture Sainte. Les Vertabiets avoient fait ſemblant d'y conſentir. Au jour marqué, on ſe rendit à l'Egliſe aſſignée ; mais le Pere fut bien ſurpris quand il vit entrer le Vertabiet ſon antagoniſte, tenant à la main le livre d'un Patriarche hérétique : Ce n'eſt pas-là, dit-il, notre convention ; vous ſçavez que nous nous ſommes engagés à ne recevoir d'autre témoignage que celui des Livres Saints. Il ne s'agit pas de convention, répondit le Vertabiet, le témoignage de mon Auteur vaut bien tout autre témoignage ; puis adreſſant la parole au peuple : Vous voyez, s'écria-t-il, que ce Miſſionnaire ne ſçait rien, &

qu'il eſt inutile de diſputer contre lui. Mille voix confuſes annoncerent auſſi-tôt ſa prétendue victoire, & ne permirent pas au Miſſionnaire de ſe faire entendre. Il fut inſulté & chaſſé de l'aſſemblée ; & il paſſa pour conſtant qu'il n'avoit pas pu répondre. Cette hiſtoire, dont la mémoire eſt encore ici toute récente, détermina le Prélat à refuſer la Conférence propoſée. Les Députés revinrent le lendemain à la charge ; ils s'adreſſerent à notre Pere Supérieur ; ils en reçurent la même réponſe.

Ce refus n'étoit cependant pas abſolu. Monſeigneur l'Evêque & le Pere Supérieur propoſerent qu'on mît de part & d'autre les difficultés & les réponſes par écrit, & que ces Ecrits reſpectifs fuſſent ſignés

par les principaux de Julfa ; c'étoit le moyen de bannir le tumulte & d'établir la vérité. Ce n'étoit pas-là ce que vouloient les Schiſmatiques. Ils rejetterent la propoſition, & chercherent d'autres voyes pour perdre & les Miſſionnaires & les Catholiques. Thamas Kouli-Kan étoit parti pour la conquête des Indes ; ſon fils gouvernoit à Maſchet dans ſon abſence ; ils y envoyerent un Vertabiet & un Prêtre qui accuſerent les Miſſionnaires d'en impoſer au peuple, de débaucher les ſujets du Roi, de ſervir d'eſpions aux Cours de l'Europe, d'ourdir des trames ſecrettes, & de former des conſpirations contre l'Etat. Telles étoient à peu-près les plaintes qu'ils avoient portées contre nous. De pareilles accuſations

intentées par des hommes que leur caractere paroiſſoit rendre dignes de foi, firent impreſſion ſur l'eſprit du jeune Prince : il [illegible]va la Requête au Gouverneur, avec ordre d'examiner les chefs d'accuſations, & s'ils étoient vrais, de bannir les Miſſionnaires du Royanme. Munis de ces ordres, & inſtruits des diſpoſitions de la Cour, le Prêtre & le Vertabiet revinrent. Ils ſe vantoient d'un triomphe commencé, & ſe flattoient de le rendre bien-tôt complet. Ils firent aſſembler les principaux de leur Secte ; à leur tête étoit le Calanthar, c'eſt le Juge de la ville, on le choiſit toujours parmi les Hérétiques. On tint conſeil, & il fut réſolu qu'on iroit inceſſamment à Iſpaham, communiquer au Gouverneur les ordres qu'on avoit obtenus.

Il fut ravi d'engager l'affaire dont il eſpéroit tirer lui-même un avantage conſidérable. Il ordonna au Dérogat de Julfa, qui eſt un Officier Perſan, prepoſé par le Roi pour veiller ſur les différends qui peuvent ſurvenir, de ſe tranſporter ſur les lieux, & d'examiner par quel ordre les Peres s'étoient établis en Perſe. Le Dérogat obéit, & fit appeller les Miſſionnaires; nous y allâmes tous, & Monſeigneur l'Evêque porta les differens ordres des Rois qui nous avoient honorés de leur faveur & de leur protection; on les lut, & on nous renvoya. Nous croyions la choſe finie; mais le lendemain la ſcêne changea. Le Dérogat, le Calanthar, & deux des Arméniens les plus accrédités s'étoient rendus au Monaſtère, d'où ils

envoyoient appeller tous les Catholiques les uns après les autres ; de tous les Miſſionnaires il n'y eut que nous de mandés.

Un Envoyé du Dérogat vint nous dire dès le matin que cet Officier vouloit nous parler, & que nous euſſions à mener avec nous notre Frere Jean-Baptiſte ; il eſt Arménien de nation, & a été reçu dans la Compagnie à Conſtantinople : nous obéîmes, & nous fûmes conduits par ce Perſan, à qui on avoit donné ordre de frapper ce Frere, dans les endroits où il y avoit plus de monde. Le Frere lui demanda modeſtement en langue Perſanne, pourquoi il le maltraitoit, il ne lui répondit que par une injure, & un autre coup de bâton, ce qu'il réitéra trois fois juſqu'à notre

arrivée au Monaſtère. Nous y trouvâmes un grand peuple aſſemblé.

Nos Juges étoient placés, les Eccléſiaſtiques d'un côté, & les Séculiers de l'autre : on commença par demander au Frere, pourquoi il s'étoit fait Franc : il répondit que depuis ſon enfance il avoit toujours été Catholique. Sur cette réponſe le Juge Perſan le fit frapper de nouveau ; pour nous on nous fit aſſeoir tandis qu'on le maltraitoit : nos Catholiques n'étoient pas plus épargnés, ils ſoutinrent ce mauvais traitement avec une conſtance héroïque ; & ſous la grêle des coups dont chacun d'eux étoit accablé, on ne leur entendoit prononcer que ces mots : *Seigneur Jeſus, donnez-moi la patience, & pardonnez-moi mes péchés.* Après cette exécu-

tion, l'on nous renvoya.

Nous nous attendions à ramener le Frere avec nous, mais on recommença à le frapper, & on le mit en priſon. Nous eſpérions du moins le délivrer par le crédit de Monſieur le Réſident de Moſcovie qui a de la bonté pour nous : il envoya ſon Drogman au Monaſtère, pour le réclamer ; mais ce Drogman étoit Arménien, il trompa ſon Maître. Cependant on nous le rendit le ſoir, & il fut redevable de ſon élargiſſement aux deux Interprêtes de la Compagnie Angloiſe : ce ſont deux freres dont le nom de famille eſt Hermet. Ils ſont fils d'un Médecin François qui s'étoit marié ici, avec la fille d'un autre François ; tous deux ont rendu de grands ſervices à la Religion ; & l'on peut dire que

l'aîné qui avoit embraſſé la profeſſion de ſon pere, a en quelque ſorte ſauvé la Foi dans ce pays, ſur tout du temps des Aghvans. Un ſervice ſi précieux ne ſera jamais oublié dans la Miſſion.

Les Arméniens Schiſmatiques qui avoient quelque crédit auprès des Aghvans, voyant bien que Monſieur de Gardanne, Conſul de France, étoit hors d'état d'agir en faveur de la Religion comme il avoit fait juſqu'alors, & que les Compagnies d'Hollande & d'Angleterre, ne pouvoient appuyer les Miſſionnaires de leur protection, s'imaginerent que le moment d'éclater contre eux étoit arrivé; ils les firent citer devant le Miniſtre du Roi, qui après quelques interrogations captieuſes, les condamna, & or-

donna qu'on les chaſſât de toute la Perſe. Ce coup imprévu nous atterra : nous n'avions plus d'autre reſſource que celle de la priere, & notre ſeule eſpérance étoit dans la miſéricorde divine, lorſque Dieu nous ſuſcita un libérateur dans la perſonne de M. Joſeph Hermet, qui n'avoit alors que vingt ans : né & élevé dans la Foi Catholique, il ſaiſit avec joye cette occaſion que le Seigneur lui préſentoit de ſervir, & de conſerver dans ce Royaume la Religion de ſes peres.

La Providence qui arrange & qui ménage tous les évenemens, ſeconda ſon zèle. Ce jeune Médecin panſoit alors le Miniſtre d'une playe dangereuſe, qu'il avoit à la jambe ; il ſe rendit auprès de lui, il lui parla avec force & avec courage.

Aux paroles il joignit les larmes, & ſe jettant à ſes genoux, il lui demanda en grace que les Miſſionnaires fuſſent conſervés; il faut, lui ajouta-t'il, que je ſorte du Royaume, & vous m'y condamnez; l'Arrêt qui eſt prononcé contre eux, l'eſt auſſi contre moi: je profeſſe la même Religion; s'ils ſont coupables, je le ſuis. Ne craignez rien, lui repliqua le Miniſtre avec bonté, ni vous ni vos Peres, ne ſortirez du Royaume. Ces paroles ne le raſſuroient pas. L'ordre étoit expédié, il devoit le lendemain être ſigné par le Miniſtre. Il le ſçavoit, & dès le grand matin il ſe tranſporta chez le Seigneur Perſan: les Schiſmatiques lui préſenterent l'ordre en queſtion. En ignoroit-il le contenu? avoit-il oublié ſa promeſſe? Il le ſigna,

ſans même le lire. Quel triomphe pour les ennemis de notre Religion! Ils ſe retiroient avec cette joye qu'inſpire une victoire deſirée depuis long-temps. Ah! Seigneur, s'écria le zélé défenſeur des Miſſionnaires, eſt-ce donc-là la parole que vous m'aviez donnée? Songez que vous venez de ſigner mon exil, en ſignant le banniſſement de nos Peres. A ces mots le Miniſtre étonné, fit rappeller les Arméniens, leur demanda le papier, le lut, & le déchira, en leur diſant qu'ils l'avoient trompé, qu'il n'avoit point prétendu ſigner un pareil ordre; & il aſſura obligeamment Monſieur Hermet, que jamais il n'en ſigneroit de ſemblable. Ce Catholique zélé lui rendit mille actions de graces, & vint lui-même nous annoncer le ſuccès

de ſes prieres, ſans être fort allarmé des menaces impuiſſantes des Arméniens, & moins encore de l'excommunication que lança contre lui leur grand Vertabiet.

Quelque temps après, à ſa qualité de Médecin il joignit celle d'Interprête de la Compagnie d'Angleterre, & comme il fut obligé de ſuivre Meſſieurs les Anglois à Bander-Abaſſy, Monſieur Charles-Jacques Hermet ſon cadet, fut déclaré Interprête de la même Compagnie pour Iſpaham. Ces deux illuſtres freres commencerent à ſe lier étroitement avec Meſſieurs les Chérimans. Ce ſont les chefs de cette famille ſi opulente & ſi Catholique, dont j'ai déja parlé avec éloge. Ils concerterent entre-eux les moyens de faire échouer les

pernicieux deſſeins de nos ennemis. Pour y réuſſir, il falloit mettre dans nos intérêts le Gouverneur, & le Nabab, qui eſt le chef de la Loi. Ils en vinrent à bout par leur crédit, & ſur-tout par les préſens que firent Meſſieurs les Cherimans à ces Chefs intéreſſés.

Le Gouverneur gagné évoqua l'affaire à ſon Tribunal. L'allarme fut grande parmi les Arméniens, & en particulier parmi les Vertabiets. C'étoit le jour de la fête du Scapulaire, qu'après avoir célébré la ſainte Meſſe, nous nous aſſemblâmes dans la maiſon de la Compagnie Angloiſe ; là le rendez-vous étoit donné : quand tout le monde fut arrivé, nous allâmes chez le Gouverneur. L'affaire ne fut point jugée définitivement, les préſens des Armé-

niens avoient fait quelque effet ; mais beaucoup moins qu'ils ne l'avoient eſpéré : Meſſieurs les Cherimans intéreſſerent les Seigneurs Perſans en faveur de la Miſſion. Cependant le Dimanche, pendant la grande Meſſe, un Officier vint faire grand bruit à la porte de notre Egliſe ; on la ferma de peur qu'il n'entrât & ne troublât le ſaint Sacrifice. Il attendit, nous intima ſes ordres, & nous conduiſit en ville à l'Hôtel de la Compagnie d'Angleterre : on nous ſignifia que nous euſſions à y reſter juſqu'au lendemain. Cette eſpèce d'arrêt n'étoit qu'une feinte concertée : on vouloit paroître par-là donner quelque ſatisfaction aux Arméniens qui avoient demandé notre ſortie de Julfa. Effectivement nous n'y couchâmes pas

cette nuit. Dès qu'il fut jour ; on nous appella chez le Gouverneur pour aſſiſter à la déciſion de la cauſe. Meſſieurs Hermet vinrent avec nous. L'accueil gracieux qu'on nous fit nous annonça le ſuccès de notre affaire.

Notre Partie, c'eſt-à-dire, les Vertabiets, le Dérogat, & le Calanthar, étoient à notre droite. Monſeigneur l'Evêque étoit à notre tête. Le Gouverneur, le Nabab, & les autres Conſeillers délibérerent entre eux pendant quelque temps. Enſuite le Nabab prenant la parole, ordonna au Calanthar de prouver les accuſations avancées dans la Requête. Répondez-nous, lui dit-il.

1°. Comment les Peres ſont-ils des eſpions entretenus par les Cours de l'Europe ? Depuis

un ſiécle qu'ils ſont établis en Perſe, on n'a jamais rien découvert dans leur conduite qui ait pu donner d'eux de pareils ſoupçons ; le Calanthar ſurpris, ne répondit que par des conjectures vagues.

2°. Quels ſont ceux que les Peres ont fait ſortir du Royaume ? Le Calanthar préſenta les noms de quelques Catholiques qui étoient allés s'établir à Veniſe. Mais le Nabab qu'on avoit bien inſtruit, lui répondit : Combien des vôtres ſe ſont établis aux Indes & en Moſcovie.

Le Calanthar n'oſa le nier. Ne maltraitez point les Catholiques, ajouta le Nabab, & ils n'iront pas s'établir ailleurs.

3°. Comment les Peres trompent-ils les peuples ? Le Calanthar n'oſant répéter les calomnies groſſières que débitent les

Vertabiets, prit le parti de ſe taire. Le Gouverneur le voyant confondu, fit aux Arméniens une vive réprimande, & nous fûmes renvoyés abſous.

L'affaire nous parut finie ; elle ne l'étoit pas : les Vertabiets qui dans Julfa avoient l'autorité en main, avoient eu la précaution d'exiger de pluſieurs de nos Chrétiens intimidés un écrit par lequel ils s'engageoient ou à ne plus paroître dans nos temples, ou à payer une groſſe amende. On en avoit même conduit quelques-uns par ſurpriſe ou par force, aux Egliſes des Arméniens, & les nôtres étoient preſque deſertes.

Mais au milieu de ces troubles & de ces tribulations, Dieu nous conſola d'une maniere bien ſenſible par l'exemple de fermeté que donna un jeune

homme âgé de quatorze ou quinze ans ; nous en fûmes édifiés, nous n'en fûmes point ſurpris ; nous ſçavons que le même eſprit qui peut rendre diſertes les langues des enfans, peut, quand il lui plaît, rendre leurs cœurs intrépides. Ce jeune homme avoit quitté notre école depuis quelque temps ; & on l'avoit mis en apprentiſſage chez un Arménien. Son maître lui défendit de venir à la Meſſe dans notre Egliſe, il le maltraita, ſans rien obtenir. Le jour de l'Aſſomption il voulut le mener avec lui à l'Egliſe des Schiſmatiques : la crainte des châtimens ne put l'ébranler, il ſe ſauva, il vint à la nôtre ſe confeſſer & communier. Cette généreuſe réſiſtance d'un enfant ſans appui nous conſoloit de l'indigne lâcheté de tant

d'hommes timides qu'un vil intérêt enlevoit à la Foi.

Scandaliſés de cette déſertion Meſſieurs les Cherimans ne voyoient qu'avec douleur le tort qu'elle faiſoit à la véritable Religion ; ils penſerent à y remédier efficacement. Il falloit pour cela ſouſtraire ces ames intéreſſées au pouvoir de ceux dont les promeſſes les avoient ſéduites. Ils demanderent au Prince un ordre par lequel il fût permis à chacun de ſuivre la Religion qu'il avoit embraſſée. Il falloit pour cela faire quelque dépenſe. Ils la firent volontiers. Rien ne coute à cette généreuſe famille quand il s'agit de la gloire de Dieu, & de celle de la Religion : pour obtenir cet ordre plus ſûrement, ils s'adreſſerent à Monſieur Leyſeig, qui avoit beaucoup

de bonté pour eux & pour les Peres, & qui étoit à la tête de la Compagnie Hollandoiſe.

L'ordre vint quelque temps après, tel que nous le ſouhaitions; la paix & la tranquillité furent rétablies. Nous étions, à la vérité, en butte aux Arméniens opiniâtres; mais nous nous eſtimions trop heureux d'être mépriſés, pourvû que la Religion Catholique triomphât.

Fruſtrés de leurs eſpérances, les Schiſmatiques ne perdirent point courage: de concert avec les Vertabiets, ils réſolurent de faire une nouvelle tentative, bien perſuadés que ſi les Peres étoient une fois hors du Royaume, tout le peuple ſe feroit Arménien. Ils renvoyerent à Maſchet le même Vertabiet & le même Prêtre, chargés d'argent

& de préſens, avec ordre de ſolliciter auprès du Prince le banniſſement des Miſſionnaires, & de le demander ſans aucune reſtriction : les ſommes qu'ils devoient répandre étoient illimitées : on leur promit d'acquitter toutes les lettres de change qu'ils envoyeroient, & on leur tint parole. Ils firent appuyer leur demande par le Patriarche qui s'étoit rendu à Maſchet, auprès du fils du Roi, apparemment dans le même deſſein. Ce chef de la Religion Arménienne fit de ſon côté des préſens magnifiques. Il gagna le jeune Prince, & l'ordre fut délivré.

C'en étoit fait de la Religion Catholique dans la Perſe, ſi le Seigneur n'eût détourné ce coup, en permettant que celui qui le portoit à Iſpaham, fût dépouillé & tué en chemin. C'eſt

le

le Prêtre qu'on en avoit chargé. Le Vertabiet & le Patriarche qui étoient reſtés à Maſchet, l'avoient dépêché devant eux, & lui en avoient remis l'original. Ils n'avoient pas même penſé à en tirer des copies autentiques; le Prêtre partit de Maſchet avec peu de monde; & en apprenant à Julfa la nouvelle de ſon départ, on y apprit en même temps celle de ſa mort. Toute ſa ſuite fut maſſacrée avec lui. Le Vertabiet étoit déja en route & aſſez près d'Iſpaham lorſqu'il ſçut cet accident tragique. Cette affaire fit grand bruit: les Arméniens & leurs Vertabiets ne manquerent pas de publier que les Miſſionnaires & Meſſieurs Chérimans en étoient les auteurs ſecrets, & qu'ils avoient apoſté des aſſaſſins; mais la calom-

nie étoit ſi groſſière, que ceux des Schiſmatiques qui n'étoient pas aveuglés par la paſſion, n'y ajouterent aucune foi : auſſi elle tomba d'elle-même. Après que cet orage fut diſſipé, nous demeurâmes tranquilles juſqu'à l'arrivée du Patriarche ; nous connoiſſions ſon caractere vif, entreprenant & emporté. Sa ſeule préſence étoit capable de rallumer un feu qui n'étoit pas bien éteint. Il avoit donné à Smirne & à Conſtantinople, des marques de ſa haine implacable contre les Catholiques, & leur avoit ſuſcité une furieuſe perſécution.

Son arrivée à Julfa reſſembloit plutôt à l'entrée d'un Prince, qu'à celle d'un Religieux, & il paſſa avec tant de pompe & de magnificence au milieu des Bazards de la ville,

que les Perſans qui en furent témoins témoignoient leur indignation ; & ces infideles l'auroient inſulté, s'il n'avoit été précédé par les valets de pied de M. le Réſident de Moſcovie qu'ils reſpectoient : grands & petits, Catholiques & Chrétiens, tous accoururent en foule à ce ſpectacle. Depuis les dehors de Julfa juſqu'à la porte du Monaſtere toutes les rues étoient bordées de monde.

Les Miſſionnaires furent preſque les ſeuls qui n'aſſiſterent point à cette entrée triomphante ; ils appréhendoient que leur préſence ne tirât à conſéquence, & ils ne vouloient pas paroître autoriſer par leur exemple la démarche que faiſoient tant de Catholiques, les uns par curioſité, les autres par crainte, d'autres enfin par politique.

Pendant le ſéjour qu'il fit à Julfa, ſes diſcours ne rouloient que ſur le banniſſement futur des Miſſionnaires : il en parloit ouvertement, & il ne diſſimuloit pas ſes diſpoſitions à leur égard. Meſſieurs Chérimans en furent allarmés, & avec quelques-uns des principaux de nos Catholiques, ils allerent au Monaſtere pour lui faire une viſite de civilité, & tâcher de l'adoucir par cette politeſſe. Elle ne fut pas reçuë ; ils ſe préſenterent une ſeconde fois, l'audience fut encore refuſée ; une troiſieme tentative fut auſſi inutile que les deux autres. On n'admettoit que ceux qui avoient quelques préſens à lui faire. Nos amis ne jugerent pas à propos d'acheter l'honneur d'une audience qui n'auroit vraiſemblablement rendu ni le Patriarche

plus traitable, ni les Catholiques plus tranquilles. Tandis qu'on les excluoit de ſa préſence, on leur tendit un piége. Les Chefs des Schiſmatiques ſans doute de concert avec lui & avec les Vertabiets, vinrent trouver Meſſieurs Chérimans. Après de grandes démonſtrations d'amitié : voulez-vous, leur dirent-ils, que nous vivions en paix & comme freres, conſeillez aux Peres & obtenez d'eux qu'ils ſe retirent tous à Iſpaham, ſeulement pendant le ſéjour du Patriarche à Julfa ; le moment de ſon départ ſera celui de leur retour. Cette déférence produira plus que toutes vos démarches.

L'avis étoit charitable, mais ceux qui le donnoient étoient connus. Meſſieurs Chérimans ſentirent où tendoient ces

prétendues propoſitions de paix. Ils répondirent qu'une pareille commiſſion ne leur convenoit point; & qu'il n'étoit pas en leur pouvoir de faire ſortir les Peres de Julfa. Vous le pouvez, ajouterent les Arméniens, vous avez de l'autorité ſur leur eſprit, ils vous écouteront, faites leur enviſager que leurs intérêts les plus chers dépendent de cette démarche, qui eſt après tout ſans conſéquence. Nous avons des Miſſionnaires, leur repartirent Meſſieurs Chérimans, nous ne les chaſſerons pas; mais faites-leur vous-même la propoſition. Cette réponſe finit la négociation, & elle n'alla pas plus loin.

La réſiſtance de Meſſieurs les Chérimans les déconcerta; & voyant que la ruſe ne leur avoit pas réuſſi, ils réſolurent d'em-

ployer la violence, & d'emporter de force ce qu'ils ne pouvoient avoir par adreſſe. Le fils du Roi s'étoit avancé juſqu'à huit ou dix journées d'Iſpaham ; ils ſe perſuaderent que ce tribunal leur ſeroit enfin favorable, & que pourvû que leur Requête fût bien faite, on leur rendroit bonne juſtice. Ils la dreſſerent en effet, ils allerent de maiſon en maiſon, de boutique en boutique ſolliciter des ſignatures, & généralement tous les Arméniens la ſignerent. Cette Requête, comme les précédentes, étoit pleine de calomnies contre les Peres & Meſſieurs Chérimans. On y faiſoit ſurtout mention de l'aſſaſſinat du Prêtre qui revenoit de Maſchet, & dont ils imputoient la mort aux Chérimans & aux Miſſionnaires : elle fut portée

par deux Vertabiets qui ſous prétexte d'aller pour affaires de Religion dans une ville qui eſt à quatre journées d'Iſpaham, allerent trouver le Prince. Ils lui préſenterent leur Requête, & lui dirent en la préſentant qu'ils étoient prêts à nous prouver en face le nouveau chef d'accuſation qu'elle contenoit. Le fils du Roi fut frappé de leur aſſurance; & comme les accuſations étoient graves, il ordonna au Gouverneur d'Iſpaham de faire conduire auprès de ſa perſonne les Accuſés.

Les Vertabiets autoriſés par cet ordre à faire marcher qui bon leur ſembleroit, avoient obtenu un Moiſil pour arrêter & eſcorter les Coupables. Cet Officier fait à peu-près les mêmes fonctions que nos archers de

Maréchauſſée. Suivis de cet archer, ils revinrent triomphans à Julfa, & tout en arrivant ils le mirent en fonction. M. Aroution revenoit d'Iſpaham, ils ordonnerent au Moiſil de le conduire en priſon au Monaſtère, & avec lui deux ou trois de ſes parens, tous de la famille des Chérimans. Cette nouvelle ſe répandit bien-tôt par toute la ville, & y fit grand bruit.

Meſſieurs Leon & Patros, coururent à la priſon, & ayant ſçu les cauſes de la détention de leur frere ; s'il eſt coupable, dirent-ils, nous le ſommes auſſi. Ils ne voulurent point l'abandonner, & paſſerent la nuit avec lui.

Le lendemain matin Dimanche des Rameaux, on vint appeller le Pere Supérieur de la part de Meſſieurs Chéri-

mans : les Vertabiets qui l'attendoient lui déclarerent qu'il falloit qu'il ſe rendît auprès du Prince ; il promit d'obéir. Sur ſa parole on lui permit de retourner à la maiſon, & les priniers eurent la liberté, d'y venir entendre la Meſſe. Le départ avoit été d'abord fixé au Mardi ; mais ce temps étant trop court pour les préparatifs, il fut différé au Jeudi Saint.

Pendant cet intervalle on avertit Monſeigneur l'Evêque de ſe tenir prêt. C'étoit particuliérement à lui & au Supérieur des Jéſuites qu'on en vouloit. Ce Prélat étoit le chef des Miſſionnaires, & le Pere Duſſau avoit la confiance de preſque tous les Catholiques. Ces deux têtes une fois à bas, on comptoit venir aiſément à bout de tout le reſte. Il faut avouer que

l'acharnement des Arméniens contre ce Jésuite n'étoit pas si mal fondé : non content de confirmer les foibles dans la Foi par ses entretiens, ses instructions, ses manieres insinuantes & ses exhortations persuasives, il enlevoit chaque jour aux Schismatiques quelques-uns de leurs sujets ; & il venoit tout récemment de tirer de leurs mains deux pupilles, qu'il disposoit à embrasser la Religion Catholique ; aussi de dépit l'appelloient-ils le *Voleur d'âmes*. Cette prétendue injure étoit dans leur bouche un éloge accompli de son zèle. Le Mercredi on assembla tous ceux qui devoient être conduits au Prince, & on les mena chez le Gouverneur pour y faire enrégistrer leurs noms. Pendant qu'on disposoit tout pour le

voyage, les Vertabiets mettoient tout en œuvre pour faire ſigner à ceux qui étoient ſur une liſte la calomnieuſe Requête qu'ils avoient dreſſée: ils n'épargnerent ni promeſſes ni menaces pour les y engager; deux ſeulement parurent ébranlés; les ſolliciteurs de ſignatures voulurent profiter du moment, & leur préſenterent l'écrit à ſigner. Revenus de leur premiere frayeur, ils le refuſerent; piqués de ce refus, les Vertabiets leur arracherent de force leurs cachets, & ſcellerent eux-mêmes l'écrit. Fiers de ces ſignatures extorquées & ſubreptices, ils les montroient avec affectation dans toutes les maiſons Catholiques. Ils les préſenterent à Meſſieurs Leon, & Petros Chérimans, & leur propoſerent d'y joindre les leurs. Ces zélés

Catholiques leur répondirent que la prévarication de quelques lâches déſerteurs ne ſeroit jamais la regle de leur conduite; que ſi on vouloit les conduire devant le Prince, ils étoient prêts d'y aller, qu'ils ſçavoient ſouffrir & mourir même pour leur Foi; mais qu'ils ne ſçavoient ni la diſſimuler ni la trahir.

Le tems de la Semaine ſainte, tems conſacré par la Religion, ne fut pas reſpecté; & c'eſt le jour même du Jeudi ſaint qu'on partit à deux heures du matin. Voici ce qui compoſoit les deux Caravanes des Perſécuteurs & des Perſécutés. A la tête de la premiere étoit le Supérieur du Monaſtère, deux Vertabiets, leurs domeſtiques, le Moiſil, & un Arménien qui devoit leur ſervir d'In-

terprête. A la tête de la seconde marchoit Monseigneur l'Evêque suivi du Pere du Han, de Monsieur Aroution, d'un de ses parens, & d'un Prêtre de l'Eglise des Chérimans. Monsieur Petros, frere de M. Aroution, un de ses neveux, & son beau-frere qui pouvoit servir d'Interprête à Mgneur l'Evêque, voulurent être du voyage.

Le jour de Pâques on arriva dans une ville où Monseigneur dit la Messe, à laquelle tous les Catholiques communierent. Nourris du pain des forts, ils continuerent leur voyage; & après neuf jours d'une marche pénible, ils arriverent au terme.

Les fatigues de ce voyage furent suivies de beaucoup d'autres incommodités. Ils attendirent long-temps leur audience; & pendant une semaine entiere

ils furent obligés de paſſer une bonne partie du jour à la porte du Palais, expoſés au Soleil, & en ſpectacle à une troupe de de ſoldats qui montoient la garde. Les Vertabiets profitoient de ce délai pour ſe faire des protecteurs par les préſens qu'ils répandoient à pleines mains. Meſſieurs Chérimans jugerent qu'il falloit défendre la bonne cauſe avec les mêmes armes dont on ſe ſervoit pour l'attaquer. Les Miniſtres du Prince connoiſſoient toute l'injuſtice des Vertabiets, & ils n'avoient aucun intérêt à ſatisfaire leur vengeance; mais ceux qui les ſervoient en avoient un grand à traîner l'affaire en longueur, & ces délais valoient beaucoup. Enfin après bien des dépenſes de part & d'autre, l'audience fut promiſe & accordée.

Pendant que tout cela ſe paſſoit à la Cour, nous étions à Julfa dans l'attente de ce grand évenement qui devoit décider du ſort de la Religion dans le Royaume de Perſe. Nos ennemis avoient grand ſoin d'ameuter contre nous la populace. Nous ne pouvions paroître dans les ruës ſans entendre blaſphémer contre notre ſainte Foi. La conſpiration étoit preſque générale. Les enfans ne ſe contentoient pas de nous dire des injures, ils nous jettoient des pierres, & nous fûmes inſultés plus d'une fois. Les Emiſſaires du Patriarche faiſoient courir les bruits les plus déſavantageux. On diſoit tantôt que Monſeigneur l'Evêque, que le Pere du Han & Monſieur Aroution avoient été conduits liés & garottés ; tantôt qu'on avoit fait

mourir notre Supérieur, qu'on avoit coupé la tête au Prélat, le nez & les oreilles à Monſieur Aroution, & que le Catholique, Interprête de Monſeigneur l'Evêque, avoit été étranglé.

Nous étions bien perſuadés que tous ces bruits étoient ſans fondement, mais nous n'avions point de preuves contraires à oppoſer. Une avanture ſingulie-re, que fit naître le haſard, augmenta nos allarmes, & confirma le Peuple dans les idées qu'on lui avoit données. Le Patriarche, qui étoit encore ici, fut invité le jour de *Quaſimodo* à un grand repas que donnoit un Arménien. Il étoit huit heures & demie du ſoir quand il ſe retira, & à ſon arrivée on ſonna toutes les cloches du monaſtere, pour lui faire honneur. Les Paroiſſiens du voiſinage, qui enten-

dant cette ſonnerie à une heure indûë, crurent qu'il étoit venu quelques nouvelles, & qu'on vouloit l'annoncer au Peuple par ce carillon. Ils coururent à leurs Egliſes, & battirent leurs planches. (Pour bien entendre cette expreſſion, il faut ſçavoir que dans ce pays il n'y a de cloches que dans les monaſteres, & que les Paroiſſes n'ont au lieu de cloches que des planches arrangées avec ſymmétrie, ſur leſquelles on frappe en cadence avec des marteaux de bois.) A ce bruit extraordinaire chacun ſort en foule de ſa maiſon pour ſçavoir quelle eſt donc la nouvelle qui vient d'arriver. Perſonne ne répond, parce que tout le monde l'ignore. On va juſqu'au monaſtere: on en trouve les portes fermées: on apprend ſeulement que quelques

Arméniens des plus distingués viennent d'y entrer. Les soupçons augmentent, & rien n'est éclairci. On ne fut informé que le lendemain de la vérité du fait.

L'émotion cessa ; mais les Arméniens ne cessèrent pas d'aller dans les maisons de leurs parens catholiques pour leur persuader d'abandonner la Foi. Ils n'y gagnerent rien, & c'est à cette occasion qu'un chef de famille, à qui l'on disoit que, quand il n'y auroit plus de Peres & de Missionnaires, il seroit bien forcé d'aller à l'Eglise Arménienne, fit cette belle réponse : « Je ne connois, *dit-il*, » qu'une Eglise, c'est l'Eglise » Romaine dans laquelle je suis » né, & avec laquelle je suis » uni de communion. S'il ne » reste plus à Julfa de Mission-

» naires ou de Prêtres Catholi-
» ques, je ſuis veuf, & par con-
» ſéquent libre ; j'irai me faire
» ordonner Prêtre, afin de pou-
» voir ſatisfaire ma dévotion, &
» pour que mes enfans trouvant
» dans leur maiſon de quoi rem-
» plir leurs devoirs de Chré-
» tiens ne ſoient point tentés
» d'aller aux Egliſes Armé-
» niennes. »

Dieu ſe contenta des généreuſes diſpoſitions du Héros Chrétien, & il ne permit pas que le Schiſme triomphât de la Religion. Les Vertabiets ſe flattoient cependant d'un heureux ſuccès ; & la veille du jugement, un de leurs Chefs s'étoit expliqué de maniere à faire croire qu'ils comptoient retourner ſeuls à Julfa, & que les Miſſionnaires en ſeroient enfin bannis pour toujours. Le

jour marqué pour la déciſion arriva. Le Prince ne parut faire aucune attention aux calomnies dont on tachoit de noircir les Peres & les Chérimans. Il ſe contenta de les interroger ſur leur foi, & leur demanda quelle étoit leur créance. Cette queſtion s'adreſſoit aux deux partis. Chacun fut obligé de répondre & de s'expliquer.

Là ſe paſſa une ſcêne ſinguliere. Deux freres ſervoient d'Interprêtes, l'un à Monſeigneur l'Evêque, l'autre aux Vertabiets. Tous deux également zélés, l'un pour la Foi Catholique, l'autre pour le Schiſme. Le cadet, partiſan des Arméniens, étoit un homme emporté. Il accabloit ſon frere des plus groſſieres injures, & lui reprochoit d'être déſerteur de la Foi de ſes peres. L'aîné

de lui pour cinq cens tomans, c'eſt-à-dire, pour dix mille écus de ſoye, & de payer la ſomme dans huit jours.

Honteux de leur défaite, & craignant les impreſſions que cette nouvelle pouvoit faire ſur les eſprits, les Vertabiets vouloient y préparer inſenſiblement le peuple de Julfa & devancer les Catholiques; mais ils n'oſoient arriver de jour dans la ville, & ce retardement donna le temps à ceux-ci de les prévenir. Les deux Députés qu'avoient dépêchés & Monſeigneur l'Evêque & Meſſieurs Chérimans, vinrent les premiers, & annoncerent le triomphe de la Foi ſur l'héréſie. Quelle joye pour nous & pour ce troupeau de Jeſus-Chriſt! Le Patriarche ne put ſoutenir cet affront, & voyant que les Arméniens

Arméniens qu'il avoit engagés dans une ſi mauvaiſe démarche, étoient outrés contre lui, il ſortit précipitamment de Julfa ſans dire mot à perſonne, mais bien réſolu de pouſſer les choſes plus loin, & d'écraſer du moins, la famille des Chérimans s'il ne pouvoit ruiner la Religion; ſes plus zélés partiſans s'étoient tournés contre lui, & cet homme à qui quelques jours auparavant on avoit rendu des reſpects qui alloient juſqu'à une eſpèce d'adoration, étoit devenu l'objet de l'averſion publique. Nos Catholiques ſuivoient de près leurs Députés & arrivèrent triomphans.

Nous commencions à reſpirer, lorſqu'à ces troubles aſſoupis ſuccéderent de nouvelles allarmes. Le Roi vouloit une Traduction Perſanne des Livres

de Moïſe, des Pſeaumes de David, & de l'Evangile. Il envoya à Iſpahan un Molla, ou Docteur de la Loi, qu'il chargea de raſſembler les Juifs, les Arméniens, & les Francs qu'ils jugeroient néceſſaires pour ce travail. Le Molla, homme d'eſprit, confia aux Juifs les Livres de l'ancien Teſtament; aux Arméniens & aux Francs, ceux du Nouveau. La Traduction fut commencée chez le Molla dès le mois de Mai mil ſept cens quarante. Nous nous trouvions chez lui ordinairement deux Miſſionnaires & deux Arméniens Catholiques; deux Moines & deux Prêtres Arméniens Schiſmatiques. Tous les mots étoient examinés, on cherchoit le vrai ſens, & les termes les plus propres pour les exprimer. La diverſité

dès ſentimens faiſoit ſouvent naître diverſes explications. L'endroit où Jeſus-Chriſt donne la prééminence à ſaint Pierre, fut, entre autres, vivement diſcuté. Les Schiſmatiques prétendoient que ces paroles : *Tu es Petrus, &c.* ſignifioient que quiconque confeſſeroit que Jeſus eſt fils de Dieu, participeroit aux éminentes prérogatives qu'avoit méritées à ſaint Pierre cette glorieuſe Confeſſion. Le Molla fut ſi étonné de cette explication, qu'il demanda de lui même au Pere Duhan ſi les Francs donnoient le même ſens à ces paroles. Le Pere Duhan lui expliqua le ſens Catholique, qu'il trouva ſi naturel, qu'il impoſa ſilence aux Schiſmatiques. Nous eûmes la conſolation de voir que dans preſque toutes ces conteſta-

tions, ce Mahométan, guidé par la seule raison, décida en faveur des explications Catholiques qui lui paroissoient parfaitement conformes au sens naturel de la lettre.

Ce travail dura six mois. Quand il fut fini, le Roi qui étoit pour lors à soixante lieuës d'Ispaham, ordonna qu'on lui apportât cette Traduction, & que ceux qui y avoient travaillé vinssent le trouver. Monseigneur notre Evêque, & deux Missionnaires, partirent avec le Molla de la part des Catholiques. Les Arméniens députerent quatre Evêques. Le Roi les reçut avec bonté, les logea, & rembourſa les frais de leur voyage. Mais quand on lui présenta la Traduction, il dit qu'il n'avoit pas le temps de l'examiner, que d'ailleurs comme il

n'y avoit qu'un Dieu, il ne pouvoit y avoir qu'un Prophete. Ces paroles attriſterent nos Miſſionnaires qui avoient conçu de cette Traduction des idées avantageuſes à la Religion. Depuis ce temps-là nous n'avons plus entendu parler de l'ouvrage; & quelques mouvemens que nous nous ſoyons donnés pour en avoir du moins un Exemplaire, nous n'avons pû y réuſſir. Ainſi ſe ſont évanouies toutes nos eſpérances.

Pour comble de diſgrace la perſécution ſe ralluma bientôt, & nous replongea dans de nouvelles inquiétudes. Le Patriarche alla lui-même demander une audience, & l'obtint. Il dit au Roi que nous débauchions ſes ſujets, & que nous lui enlevions ſon Peuple.

Cet objet préſenté avec

adreſſe eut d'abord l'effet qu'il s'étoit propoſé. Le Prince expédia un ordre qui portoit que les déſerteurs de la Foi Arménienne euſſent à rentrer ſous l'obéiſſance du Patriarche. On tint quelque temps la choſe ſecrette ; & pour ne point ſe compromettre encore une fois mal-à-propos, on ne vouloit la rendre publique qu'après avoir pris de juſtes meſures pour l'exécution. Elle demandoit de groſſes ſommes, & les Arméniens les plus riches, las de tant de dépenſes inutiles ne vouloient plus rien débourſer. Le nouveau Calanthar étoit parent de pluſieurs Catholiques, & plus affectionné à la Religion, que ſon prédéceſſeur : il recevoit toujours les Miſſionnaires avec diſtinction. Les Vertabiets n'ignoroient pas les diſpoſitions

de ce premier Juge, & ils sentirent que sous son administration leurs intrigues ne réussiroient pas. Ils prirent donc le parti de ne point inquiéter les Catholiques de Julfa. Il n'en fut pas de même de Tefflis, où le Patriarche avoit également envoyé cet ordre.

On y persécuta les Catholiques; & les Peres Capucins qui gouvernoient cette Eglise, essuyerent l'orage les premiers.

Ces Peres furent tirés avec violence de leur maison, mis en prison, condamnés à une grosse somme d'argent, pour laquelle on prit & leurs petits meubles, & leurs Vases sacrés. Enfin on les chassa de la ville. Les Catholiques furent emprisonnés.

Au milieu de tant de violences, le Seigneur prit en main la

cause de ses serviteurs, qui étoient les siens, & les vengea de leurs ennemis & des siens d'une maniere bien éclatante.

Le R. Pere Damien de Lyon, Religieux distingué par son esprit, & par son sçavoir, fut le digne instrument dont Dieu se servit pour delivrer ses freres de l'oppression. Son talent pour la Médecine l'avoit mis en faveur auprès d'Ibrahim-Kan, frere du Roi, qu'il avoit guéri d'une grande maladie; & dans une mauvaise affaire, que le Patriarche lui avoit suscitée à Tauris, cette faveur lui donna une victoire si éclatante, qu'il fit chasser honteusement de la ville le Prélat Schismatique qui avoit entrepris de le faire bannir.

Après la mort d'Ibrahim-Kan, il avoit trouvé dans le

cœur du fils toutes les bontés du pere, & ce jeune Prince s'étoit tellement attaché à lui, qu'il vouloit qu'il l'accompagnât dans tous ſes voyages.

En ſuivant la Cour, le Pere Damien s'étoit fait connoître du Roi; & ce Prince qui l'eſtimoit, l'avoit appellé à Derbent pour prendre ſoin de Monſieur le Réſident de Moſcovie qui y étoit fort malade. C'eſt-là qu'il apprit les violences qu'on exerçoit à Tefflis contre les Capucins ſes freres, & contre les Catholiques ſes enfans. Il entreprit cette affaire; elle étoit en bonnes mains, la circonſtance étoit favorable. Le Roi qui aimoit Monſieur le Réſident, regardoit le Médecin de ce Miniſtre comme un homme plus néceſſaire que jamais. Et Sa Majeſté étoit diſpoſée à ne lui

rien refuſer. Le Pere Damien ſaiſit cette heureuſe conjoncture, & profita de ſes avantages. Il préſenta ſa Requête & la fit appuyer par ſon malade. Le Roi y eut égard & défendit qu'on inquiétât les Catholiques dans toutes les terres de ſa domination : l'ordre fut envoyé, mais les intéreſſés trouverent le moyen de l'éluder.

Pendant ces délais, Dieu permit que le Monarque lui-même fût attaqué d'un mal de foye. Son Neveu lui préſenta le Pere Damien pour le traiter, & ce Pere eut le bonheur de le guérir. Il ne demanda pour toute récompenſe de ce ſervice ſignalé qu'un ordre de Sa Majeſté, pour ſe tranſporter à Tefflis, avec commiſſion de rétablir les Perſécutés dans leurs maiſons & dans leurs biens. Il l'obtint ;

& ſecondé du Prince ſon protecteur, il ſe fit donner par le Calanthar de la ville, un écrit ſigné, par lequel ce premier Juge & tous les Arméniens, s'engageoient, ſous peine de perdre leurs biens & même la vie, à ne plus inquiéter ni les Peres ni les Catholiques.

Le Patriarche furieux de voir que ſon crédit & ſon argent, étoient inutiles, dreſſa une nouvelle batterie. Il obtint ſecrétement un ordre par lequel il étoit enjoint à tous ceux qui s'étoient faits Catholiques depuis quinze ans, de revenir à l'Arméniſme. Il prit mal ſon temps. Le Pere étoit alors à la Cour. Averti par ſes amis des démarches du Patriarche, il ne ſe contenta pas de les traverſer; il fit donner un ordre déciſif en faveur des Catholiques.

Tout autre que le Patriarche auroit quitté la partie; mais toujours acharné à la perte de la Religion, il ne se rebuta point, & voulut faire un dernier effort: il n'avoit point réussi par les prieres, il voulut imposer par l'éclat. Il parut à l'Audience du Roi avec un air de grandeur & de magnificence, peu convenable à un sujet.

Le Prince en fut frappé. Il lui demanda quels revenus il avoit pour trancher ainsi du grand Seigneur, & du petit Souverain. Il répondit qu'il n'avoit que ce qui étoit suffisant pour l'entretien de son Monastere d'*Edchmiadzim*; mais le Roi étoit instruit. Il le condamna à lui céder cinq villages, & à lui payer 2500 tomans; il le renvoya escorté d'un Moisil qui devoit rapporter cette somme,

& la remettre au Tréſor Royal. Ce dernier coup l'accabla, & ſes pourſuites ceſſerent enfin.

Cette punition du Patriarche, la faveur du Pere Damien, & la protection dont nous honorent Meſſieurs les Anglois, qui ſont de retour à Iſpaham; tout nous annonce du moins pendant le reſte de ce règne un calme heureux & une tranquillité conſtante.

Nous avons vû dans ces temps orageux, des prodiges de valeur & de généroſité chrétienne; des Fideles réſiſter en face aux Prêtres Schiſmatiques, & aux Vertabiets qui vouloient les conduire, malgré eux, à l'Egliſe des Arméniens; un pere ſe faire l'Apôtre de ſa maiſon qui s'étoit pervertie pendant ſon abſence, & la rendre Catholique; une Veuve convertir

ſa famille entiere & l'attirer à la vraie Foi, par ſes diſcours, par ſa piété, par ſon exemple; nous avons vû un enfant de dix à douze ans, ſe mettre dans le riſque de mourir, & mourir en effet victime de ſa fermeté. Il étoit fils d'un païſan des environs de Julfa, & il commençoit à fréquenter notre Ecole: ſon pere qui étoit Arménien entreprit de lui faire abjurer ſa Foi; careſſes, ſollicitations, larmes, prieres, tout fut employé. On eut recours aux menaces, le pere employa les rigueurs, l'enfant les ſouffrit ſans ſe plaindre, & ſa réſiſtance fut invincible. Les mauvais traitemens furent portés à une ſi grande violence, qu'il en tomba malade, & perdit la vie ſans avoir rien perdu de ſa conſtance & de ſa Foi.

Je finis cette Lettre par quelques traits qui m'ont échappé jusqu'ici sur la Religion des Arméniens. Ils anathématisent solemnellement le Concile de Calcédoine, saint Leon, & l'Eglise Romaine, quatre fois l'année; c'est-à-dire, le Samedi avant la Quinquagésime, la veille de la Transfiguration, la veille de l'Assomption & la veille de Noël.

Ils ne croyent ni le Jugement particulier, ni le Purgatoire; & ils prétendent que les ames de tous ceux qui meurent vont dans un même lieu, où elles attendent le jugement dernier, les unes dans la joye, les autres dans la tristesse : vous voyez qu'ils enchérissent sur l'Erreur des Millénaires. Quoiqu'ils ne croyent point de Purgatoire, ils font cependant des prieres

pour les Morts. Nous regardons cela comme une inconſéquence, mais l'eſprit d'intérêt les empêche de l'appercevoir.

A la Meſſe, ils ne mettent point d'eau dans le Calice, & ils nous traitent d'hérétiques parce que nous en mettons. Voici ſur quoi ils ſe fondent: c'eſt, diſent-ils, que lorſque Jeſus-Chriſt conſacra il ne ſe ſervit que de vin, & que la Meſſe étant le renouvellement de la Cêne, on doit pratiquer de point en point ce que Jeſus-Chriſt pratiqua.

Quand une perſonne malade n'a pû, par quelque accident, recevoir la Communion, ou quand elle eſt près de mourir ſans avoir pû ſe confeſſer, ils lui mettent le Corps de Jeſus-Chriſt dans la bouche lorſqu'elle rend le dernier ſoupir.

Ils ſont étonnés de voir pluſieurs Autels dans nos Egliſes, & de voir dire pluſieurs Meſſes ſur chaque Autel. Jeſus-Chriſt, diſent-ils, n'a conſacré qu'une fois ſur la même table, & par-conſéquent, on ne doit dire qu'une Meſſe ſur chaque Autel. Dans le temps du jeûne ils mangent à toute heure & ils ne s'en font aucun ſcrupule, pourvû qu'ils ne mangent point de mets défendus. Nos Catholiques ſont les ſeuls qui ne faſſent qu'un repas par jour.

L'abſtinence eſt beaucoup plus reſpectée; en ce genre, ils portent le ſcrupule juſqu'à des excès: ſi pour guérir une maladie il falloit ou manger gras, ou commettre un péché mortel; dans la néceſſité de choiſir, il vaudroit mieux, ſelon eux, pécher mortellement que

de rompre l'abſtinence.

Quand les femmes ſont en deüil, elles ne ſortent qu'au bout de quarante jours; quelques-unes même ne ſortent qu'au bout de l'an; & pendant tout ce temps-là, elles n'entendent point la Meſſe; c'eſt, diſent-elles, la coutume du païs, coutume ou plutôt abus, qu'ont aboli les Miſſionnaires parmi les Catholiques.

Je finis, mon Révérend Pere, & je compte vous marquer dans une autre Lettre, quelles ſont nos occupations, au dedans & au dehors. Vous verrez que nous ne ſommes pas deſœuvrés, & qu'outre les Langues qu'il faut apprendre, on a beſoin ici plus qu'ailleurs, de lumieres, de ſcience, de précautions, de modération, de patience. Qu'on ne nous repro-

che point que dans ce païs les converſions ne ſont pas bien fréquentes, ſongez que c'eſt de Schiſmatiques opiniâtres que nous ſommes environnés; demandez à nos Miſſionnaires de France ſi dans leurs excurſions Apoſtoliques ils ne convertiſſent pas bien moins d'Hérétiques que de pécheurs.

C'eſt à leur expérience que j'en appelle; j'ai l'honneur d'être avec les plus reſpectueux ſentimens,

Mon Révérend Pere, de votre Révérence,

Le très-humble & très-obéiſſant ſerviteur.
DESVIGNES,
de la C. de Jeſus.

A Julfa, ce 26 Mai 1744.

LETTRE DU P. CHABERT,

Miſſionnaire de la C. de Jeſus au P. Procureur des Miſſions du Levant.

Sur l'empriſonnement des Miſſionnaires à Damas.

MON REVEREND PERE,

P. C.

CESSEZ de nous plaindre, & félicitez-nous de ce que nous avons eu quelque part au Calice de notre divin Maître. Qu'il eſt flateur, qu'il eſt glorieux pour des hommes qui ſe ſont dévoués aux travaux du

Miniſtère Apoſtolique, d'eſſuyer les ſouffrances & les tribulations qui en ſont l'appanage; d'avoir des traits de reſſemblance avec leurs premiers modeles; & de trouver, en étendant l'empire de l'Egliſe, les perſécutions qui l'ont établie! Vous demandez une Relation exacte de cet évenement; je ſuis en état de la faire, puiſque j'ai eu le bonheur d'être un des priſonniers.

La ville de Damas, extrêmement grande & peuplée, offre aux Miſſionnaires un champ vaſte & pénible à cultiver. Dès la naiſſance du Chriſtianiſme, ſaint Paul y trouva des perſécuteurs, & ils n'y manquent pas aujourd'hui. En 1721, nos Miſſionnaires eurent recours à Monſieur le Marquis de Bonac, alors Ambaſſadeur de France à

Conſtantinople, & ils le prierent d'obtenir de la Porte, un *Ferman*, ou Commandement qui les mît à couvert des inſultes & des violences auxquelles ils étoient expoſés. Ce Seigneur zélé pour le progrès de la Religion & pour la ſûreté des ſujets du Roi, obtint ce qu'ils deſiroient. Vous ſerez peut-être bien aiſe de ſçavoir en quelle forme s'expédient les ordres du Grand Seigneur.

« Reſpectable Viſir, grand » Conſeiller qui gouverne les » affaires par la pénétration de » ſon eſprit, très-puiſſant & no- » ble Bacha de Damas, Chef de la » caravane de la Mecque, mon » Viſir, le Bacha que Dieu faſſe » proſpérer, le plus juſte des Ju- » ges Mahométans, le vertueux » & preux dépoſitaire de la ſcien- » ce des Apôtres & des Prophe-

« tes, que Dieu ſeconde & aug-
« mente ſes vertus.
»A l'arrivée de ce Commande-
»ment, vous ſçaurez que le Mar-
» quis de Bonac, Ambaſſadeur
»du Roi de France à notre ſubli-
»me Porte, & le modele des Sei-
» gneurs de la Nation Chrétien-
» ne, a envoyé à notre Trône de
» félicité, une requête, afin que
» tous les Evêques & Religieux
» dépendans de France, de quel-
» que Ordre qu'ils ſoient, ſe te-
» nant dans les bornes de leur
» profeſſion, ne ſoient empêchés
» d'exercer leur Religion dans
» toute l'étendue de notre Empi-
» re, où ils ſont juſqu'à préſent
» leur réſidence, conformément
» aux Capitulations; & ayant ap-
» pris que le chef des Janiſſaires
» & autres Officiers, avoient in-
» quiété les Religieux François
» habitans à Damas, & empêché

» de lire l'Evangile, & d'exercer
» les fonctions de leur rit, en leur
» faiſant des avanies contre les
» Capitulations, nous avons don-
» né le préſent Commandement
» pour empêcher que perſonne
» ne contrevienne aux Capitula-
» tions ſuſdites; ainſi à l'arrivée
» de ce noble Commandement,
» vous ne ſouffrirez pas qu'on in-
» ſulte leſdits Religieux. Fait à
» Conſtantinople la bien gardée,
» au commencement du mois
» d'Iemetvel, (Mai), l'an mil
» cent trente-trois »; ce qui, ſelon notre façon de compter, revient à l'année 1721.

Munis d'un pareil Commandement, nous nous croyions en ſûreté; mais le calme dura peu, nous cherchâmes encore des protections auprès du Bacha de Damas. Monſieur le Marquis de Villeneuve, plus reſpecté

eſpecté encore pour ſes qualités que pour ſon caractère l'Ambaſſadeur, nous ménagea les Lettres de recommandation pour les principaux de la ville. L'une étoit écrite au Gouverneur par ſon Capi-Kaïcié, c'eſt-à-dire, ſon Agent à la Porte; l'autre étoit du grand Mufti, elle étoit adreſſée à Ali Effendi, Defterdar, c'eſt à-dire, Intendant ou Receveur des deniers du Grand Seigneur.

La Miſſion eſt partagée entre les Cordeliers de Jéruſalem, les Capucins & les Jéſuites. Les Supérieurs de ces trois Ordres ſe diſpoſoient à rendre ces Lettres, & nous en attendions de grands avantages. Un accident imprévu redoubla nos allarmes, & nous plongea dans l'état que je vais vous décrire.

Le Frere David fut frappé

en pleine ruë par un ſoldat, ſans avoir donné occaſion à cette brutalité : cet Infidele, après pluſieurs ſoufflets, lui déchargea ſur la tête nuë, un coup du plat de ſon coutelas, & le coup fut ſi violent, que le coutelas en demeura recourbé, & que la bleſſure fut conſidérable. Cette action détermina les trois Supérieurs à rendre dès ce jour-là même leurs Lettres au Bacha, & afin de trouver occaſion de faire en même-temps leurs plaintes ; ils conduiſirent avec eux le Frere au Palais du Gouverneur.

Le Defterdar, à qui ils s'adreſſerent d'abord, les reçut avec bonté ; il ouvrit avec reſpect la Lettre que le Chef de la Religion Muſulmane lui écrivoit, il nous témoigna ſon chagrin ſur la maniere indigne

dont le Frere avoit été traité: remettez, ajouta-t'il, au Bacha la Lettre qui lui eſt adreſſée; je vous rends celle du grand Mufti; il eſt à propos que le Bacha la liſe auſſi. Ces deux recommandations jointes enſemble auront plus de force; mais comme vous ignorez le cérémonial, je vais vous donner un conducteur. Il appella un *Toukadar*, c'eſt le nom qu'on donne aux domeſtiques des Grands.

Les Supérieurs Miſſionnaires, pénétrés de reconnoiſſance marcherent quelque temps avec leur Guide; celui-ci les quitta enſuite bruſquement, en leur diſant qu'il ne ſcavoit pas l'Arabe. On ne comprit point ce qu'il vouloit dire, & l'on ne ſçut que long-temps après, qu'il demandoit une récompenſe.

Abandonnés de leur Guide ; les quatre Religieux reſterent dans un grand embarras. Les Lettres adreſſées au Bacha doivent ſe remettre d'abord au *Kaïkié*, c'eſt-à-dire, à ſon Lieutenant qui a ſoin de les lui préſenter. Une foule de peuple rempliſſoit toutes les avenues qui conduiſent à ſon appartement ils prirent le parti d'entrer dans la chambre du *Saraf*, c'eſt le Changeur du Bacha : ſur le ſoir ils ſe préſenterent à la porte du Kaïkié, ils en furent deux fois repouſſés avec violence. Ils réſolurent alors de paſſer par deſſus les regles ordinaires, & d'aller droit au Bacha.

L'Aga qui étoit en fonction à ſa porte, prit les Lettres, & lui en fit la lecture ; les Miſſionnaires furent appellés ; le Bacha leur reprocha qu'ils engageoient

les Chrétiens du pays à ſe faire Francs ; je ſçaurai bien, dit-il, remédier à ce deſordre, & je vous déclare que je ferai pendre le premier Arménien qui ſe fera Franc. Il n'y a pas long-temps que vous êtes ici, & vous n'y ſerez plus long-tems : les Religieux vouloient ſe juſtifier, mais ils furent à peine écoutés, & ſe retirerent.

Le lendemain matin un Toukadar vint les chercher. Le Religieux de la Terre Sainte avoit diſparu, le Supérieur des Capucins, le Pere de Lerne, notre Supérieur, & le Frere David furent ſaiſis : on les conduiſit devant le Kaïkié ; il étoit d'autant plus irrité contre nous, que le Bacha avoit paru l'être davantage contre lui de ce qu'il avoit laiſſé les Chrétiens Francs pénétrer juſques dans ſon Pa-

lais. Quelques-uns de nos amis nous ont aſſuré depuis, qu'un motif d'intérêt, & l'eſpoir de tirer de nous quelque ſomme conſidérable, l'engagerent à la violence dont il uſa.

Quelles que fuſſent ſes vuës il fit mettre en priſon les trois Religieux, je fus ſubſtitué à la place du quatrieme qui manquoit; on nous chargea des chaînes les plus peſantes, & on y joignit un double collier de fer. Nous fûmes vingt jours entiers dans un cachot affreux, qui ne recevoit qu'un faux-jour par une eſpece de lucarne pratiquée dans le toît. Le Pere de Lerne que ſon grand âge & ſes infirmités avoient rendu trop foible pour ſoutenir ces incommodités, y fut pris d'une fievre violente qui le mit pendant pluſieurs

jours dans un grand danger. La cruauté des Gardes ne diminuoit point; & ces cœurs plus durs que les fers dont ils nous avoient chargés ne s'ouvroient à aucun ſentiment de compaſſion & d'humanité.

On apprit à Seyde la nouvelle de notre empriſonnement; Monſieur Martin Conſul de cette Echelle écrivit une Lettre très-forte au Defterdar; il connoiſſoit notre innocence, & de ſon propre mouvement il avoit agi pour notre délivrance auprès du Kaïkié : il porta la Lettre du Conſul au Bacha, & lui parla pour nous avec tant de force qu'il obtint qu'on nous mettroit en liberté, ſi le Kaïkié y conſentoit ; celui-ci exigea une rançon conſidérable, que nous n'étions point en état de payer; & tout ce que notre Protecteur put

lui dire ſur notre pauvreté, ſur les riſques qu'il couroit d'offenſer notre Ambaſſadeur, & le Grand Seigneur lui-même, n'appaiſa point une colere que l'avarice animoit.

Monſieur l'Ambaſſadeur nous avoit recommandés *au Bazerghan Bachi*, c'eſt-à-dire, au Marchand qui fournit au Bacha des étoffes; il vint nous voir dans notre priſon : je vous ferai délivrer, nous dit-il, dès aujourd'hui; une cinquantaine de pieces de drap ſeront le prix de votre liberté. Vous n'êtes pas en état de faire cette dépenſe; on y ſuppléera; ce n'eſt point en votre nom, c'eſt ſous le mien que cette rançon ſera payée. Nous ne ſommes point coupables, répondîmes-nous auſſitôt, & nous ne pouvons accepter un ſervice qui demande une

reconnoiſſance que notre pauvreté ne nous permet pas d'acquitter ; d'ailleurs Monſieur l'Ambaſſadeur n'approuveroit pas cette libéralité déplacée. Nous parlions encore, qu'il étoit déja ſorti, & deux heures après la priſon nous fut ouverte.

Nous croyions être redevables à ſa libéralité ; mais elle n'étoit point gratuite, & nous fûmes obligés dans la ſuite de nous retrancher ce qui nous étoit plus néceſſaire, pour lui payer cent cinquante piaſtres qu'il nous dit avoir diſtribuées pour nous.

Nous ſommes actuellement un peu plus tranquilles ; le calme durera-t-il long - temps ? Nous n'oſons nous en flatter : Dieu eſt le Maître, & ceux qui prêchent la croix de Jeſus-Chriſt doivent être diſpoſés à-

porter celles qu'il leur envoye, ou dont il permet qu'on les charge. Demandez-lui pour nous dans vos Saints Sacrifices le courage qui nous eſt néceſſaire pour être conſtamment les modeles de la Loi Sainte dont nous avons l'honneur d'être les Interprêtes. Je ſuis avec un profond reſpect.

Mon Révérend Pere,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur
GABRIEL CHABERT,
de la C. de Jeſus.

A Seyde, le 25 de Juin 1742.

HISTOIRE

DES DIFFERENTES

PERSECUTIONS

Exercées contre les Catholiques d'Alep & de Damas.

SYLVESTRE auteur de ces perſécutions étoit un de ces hommes remuans & audacieux, que l'intérêt & l'ambition conduiſent, que l'honneur & la probité n'arrêtent point ; qui ne regardent que ce qui leur eſt utile dans ce qui leur eſt propoſé, & le ſaiſiſſent toujours au préjudice de ce qui eſt légitime. Schiſmatique furieux & opiniâtre, mais ſouple & intriguant,

il ſe propoſoit d'éteindre la Foi à Damas & dans la Syrie. Pour y réuſſir il falloit être élu Patriarche d'Antioche. Athanaſe ſon ennemi l'étoit : il plia ſa haine à ſon ambition, ſçut gagner ſes bonnes graces, & ſe fit nommer par lui-même ſon ſucceſſeur.

Les habitans de Damas n'apprirent cette nouvelle qu'avec frayeur ; ils connoiſſoient le caractere violent & emporté de Sylveſtre ; & ils chercherent à le prévenir par un choix plus conforme aux canons, & plus avantageux à la ville. Ils choiſirent pour Patriarche Cyrille : on l'ordonna : il fut introniſé à Damas avant que Sylveſtre le fût à Conſtantinople, où il s'étoit tranſporté. Cette ordination imprévûe l'étonna ; il en fut allarmé ; la crainte qu'elle ne fût

confirmée à la Porte, l'engagea dans toutes les manœuvres qu'il jugea capables de l'empêcher. Il s'attacha le Patriarche de Jérusalem, & celui de Constantinople. Il s'appuya du crédit de quelques Seigneurs Ottomans, & obtint de la Porte un Commandement qui en l'établissant Patriarche, lui permettoit de faire arrêter ou exiler son concurrent, & tous ceux qui suivoient son parti.

Son ambition étoit satisfaite, il croyoit sa puissance assurée, & il ne s'occupa plus que des moyens d'assouvir sa fureur. Les Missionnaires François en furent le premier objet: comme ils étoient le premier obstacle à ses prétentions, il conféra avec les deux Patriarches ses amis du moyen de les éloigner; & ils obtinrent le Ferman ou l'Ordre

qu'ils demandoient de nous exiler & de nous bannir entierement.

L'expédition de cet Ordre n'échappa point à la vigilance de Monſieur le Comte d'Andrezel alors notre Ambaſſadeur à la Porte ; par ce Ferman les Miſſionnaires étoient chaſſés de tous les endroits, *où il n'y auroit pas de Conſul ou de nation Françoiſe.* On voit aſſez que cet Ordre ne regardoit que la Miſſion de Damas. Monſieur l'Ambaſſadeur en porta ſes plaintes au Grand Viſir ; il repréſenta à ce Miniſtre combien cette démarche étoit contraire aux Capitulations, on en ſuſpendit l'exécution ; on travailloit à l'annuller, lorſque la mort nous enleva cet Ambaſſadeur ſi digne de la confiance du Roi, & des regrets de la Miſſion.

A la premiere nouvelle de ces ordres dont Sylveſtre étoit porteur, ſon compétiteur Cyrille ſe retira dans les montagnes. L'uſurpateur partit de Conſtantinople avec cet air de triomphe par lequel la paſſion ſatisfaite croit ſe donner du luſtre, & couvrir la honte de ſes démarches ; il ſe diſoit chargé de Lettres qui l'autoriſoient à mettre dans les fers quiconque ſe refuſeroit à ſes Loix. Il étoit accompagné d'un Religieux ſon Procureur ou ſon Agent, auſſi furieux & plus fourbe que lui ; & d'un Chavich qui devoit être l'exécuteur de ſes ordres, & le Miniſtre de ſes cruautés.

Il entra dans Alep ; ſon Commandement fut ſignifié, on ſomma tous les Chrétiens de le reconnoître pour Patriarche ; l'Evêque Géraſimos fut arrêté, &

envoyé en exil. Delivré de ce concurrent vertueux il propoſa deux formules ou profeſſions de foi qu'il avoit lui-même dreſſées ; l'une étoit pour les Prêtres Catholiques, & contenoit une malédiction contre la Religion des Francs, & contre tous les dogmes qu'ils croyent ; contre le Pape, & contre le huitieme concile, c'eſt-à-dire, ſelon les Grecs, contre le Saint Concile de Florence ; cette profeſſion devoit être lûe publiquement ; l'autre étoit pour les Laïques, qui conſiſtoit dans la maniere de ſouſcrire à la premiere, & dans une proteſtation de n'avoir jamais de commerce avec les Prêtres Francs, ni de croyance dans ce qui eſt enſeigné par le Pape.

Ces formules révolterent beaucoup de Catholiques ; ils

regarderent cette ſouſcription comme une eſpece d'Apoſtaſie. Le grand nombre des Prêtres la reçut ; ceux qui refuſerent, allerent dans les montagnes ſe joindre au Patriarche Cyrille : l'Egliſe des Peres Francs n'en fut pas moins frequentée ; Sylveſtre envoya le jour de la Fête du Saint Sacrement ſon Chavich avec des hommes armés pour ſe ſaiſir des Grecs qui s'y rendroient.

M. le Conſul y étoit, il fut témoin de cette violence ; & il envoya faire des plaintes au Gouverneur. On arrêta le Chavich, ſon eſcorte, & quelques Hérétiques qui favoriſoient la manœuvre. Sylveſtre fut cité, il lui en couta douze bourſes pour éviter la priſon. L'épreuve qu'il venoit de faire du crédit des Catholiques & des diſ-

poſitions du Bacha, fit impreſſion ſur lui, & ſuſpendit au moins ſes fureurs. On crut même quelque temps ſon caractère changé; il paſſa de la plus impérieuſe arrogance à la plus lâche timidité; il craignit que l'affaire ne fût portée à Conſtantinople, & que le Grand Seigneur dont il avoit paſſé les ordres, ne le regardât comme un eſprit brouillon & digne des punitions qu'il avoit ſollicitées contre les autres.

La frayeur qu'il laiſſa entrevoir, inſpira de la hardieſſe à ceux qu'il perſécutoit : on le menaça, il diſparut, & s'embarqua pour la capitale de l'Empire, chargé de plus de malédictions qu'il n'en donnoit à la Religion. Les Catholiques préſenterent au Cady, une longue Requête, où étoient expoſés

leurs griefs contre ce faux Patriarche ; il permit qu'on les envoyât à la Porte. Trois Députés furent chargés de la commiſſion : l'objet & la concluſion de la Requête étoit la dépoſition de Sylveſtre ; elle fut obtenuë. La victoire étoit entiere : deux Députés vinrent l'annoncer ; par malheur le troiſieme reſta à Conſtantinople, il ſe nommoit *Cherveri Bitar*. Sylveſtre entreprit de le gagner, & il y réuſſit. Ce député flatté de ſe voir recherché, voulut bien ſe prêter à un accommodement ; on convint que Sylveſtre reſteroit Patriarche d'Antioche, mais qu'Alep ſeroit ſous la juriſdiction de Conſtantinople, & qu'on enverroit aux habitans de cette ville tel Evêque qu'ils demanderoient eux-mêmes. Celui qu'on leur don-

na d'abord ſe nommoit Grégoire : peu attaché à la Religion par principe, il le fut quelque temps par intérêt, ou plutôt il affecta de le paroître. Mais il ſe démentit bientôt ; les Catholiques ſe ſéparèrent de lui ; ils demandèrent au Cady la permiſſion de ſe choiſir un Evêque qui fût de leur pays, & indépendant de tout Patriarche ; il y conſentit : ils nommerent Maxime, un de leurs compatriotes, homme irréprochable dans ſes mœurs & dans ſa Foi ; d'un caractère liant & propre à réunir les eſprits. Ce choix fut confirmé à Conſtantinople. Géraſimos étoit exilé, mais non pas dépoſé : ſa démiſſion étoit néceſſaire pour que l'élection de l'autre fût légitime. Il la donna ſans peine, & ce vertueux Prélat conſacra lui-même

celui qui étoit élu à sa place.

Plus sûr dans la Foi que Grégoire, plus ferme que Gérasimos, Maxime se fit un plan de Gouvernement qui accrédita la Religion, & charma tous ses Diocésains. Les Prêtres qui s'étoient laissé tromper par Sylvestre, vinrent se jetter entre les bras de ce Pasteur charitable qui les reçut avec bonté; & après une réparation proportionnée au scandale, les rétablit dans l'exercice de leurs fonctions.

Les Eglises & les Ecoles des Missionnaires furent plus fréquentées que jamais. Ce calme qui dura quelques années rappella dans la Syrie les beaux jours du Christianisme naissant.

Sylvestre resta quelque temps obscur & presque inconnu dans Constantinople. Mais l'inaction & l'obscurité sont un

état bien violent pour un eſprit inquiet & ambitieux. Il alla en Valachie, où il trouva ſon ancien protecteur, le Prince Scaltatogli, fils de Mauro Cordato, premier Interprête du Grand Seigneur. Il lui fit une peinture vive & touchante de ſes malheurs, ſurprit la compaſſion de ce Prince, & parvint juſqu'à s'en aſſurer la protection. Il le renvoya à Conſtantinople muni des recommandations les plus preſſantes : là il recommença ſes manéges ; il demanda la réviſion de ſon procès : la protection du Prince fit admettre ſa Requête ; le Grand Seigneur lui donna même un Commandement par lequel anéantiſſant tout ce qui s'étoit fait contre lui, il le rétabliſſoit dans tous les droits de ſon Patriarchat, ſoumettoit de nouveau

Alep à ſa Juriſdiction, l'autoriſoit à y nommer un Evêque, & à ſe faire rembourſer de toutes les ſommes qu'il n'avoit pas touchées pendant les ſept années de ſon exil.

Le Patriarche rétabli ſe hâta de notifier cet Ordre du Grand Seigneur. Il vint à Tripoli & à Damas; & cette derniere ville fut choiſie de préférence pour être le théatre de la perſécution nouvelle qu'il méditoit. Il craignoit les habitans d'Alep; & ſe contenta de leur envoyer ſon Commandement par ſon Chavich & par un Religieux ſon Procureur. Cette démarche même quoique modérée, ne fut pas heureuſe. On dreſſa un acte ſigné de plus de ſix cens perſonnes, où l'on repréſentoit au Grand Seigneur ce même Sylveſtre qui l'avoit trom-

pé, comme un méchant homme, dont la puiſſance ne s'établiſſoit que ſur les vexations les plus tyranniques, & les perſécutions les plus odieuſes; l'on y peignoit au contraire Maxime comme un homme ſans paſſions, & dont le zele conduit par la douceur, n'avoit pour objet que la paix, & avoit le talent de la maintenir. Ce contraſte produiſit enfin l'effet déſiré.

Les Religieux François ſurtout, étoient les victimes de choix ſur leſquelles Sylveſtre aimoit à exercer ſa fureur. Il fit défendre aux Catholiques ſous peine de la vie, d'aller ou d'envoyer leurs enfans à l'Egliſe ou à l'Ecole des Miſſionnaires. Il fit préſenter par ſon Procureur, une Requête contre eux, au grand Juge; mais on n'y

n'y eut point d'égard. Il menaça de l'envoyer à Conſtantinople ; on le craignit. Le Pere Seguiran Miſſionnaire Jéſuite fut chargé d'écrire à M. le Marquis de Villeneuve, Ambaſſadeur à la Porte, au nom de tous les autres Miſſionnaires ; il le fit ; la Lettre fut accompagnée d'un Mémoire des habitans de Damas, qui contenoit cinq articles principaux ; ils l'accuſoient :

1°. D'avoir dit au Bacha que les Catholiques ne refuſoient de communiquer avec lui, que parce que c'etoit le Grand Seigneur qui l'avoit fait Patriarche. C'eſt une impoſture.

2°. D'avoir défendu aux peres & meres, ſous peine de la vie, d'envoyer leurs enfans à l'Ecole des Miſſionnaires, contre la coutume établie depuis

quatre-vingt-dix ans.

3°. D'avoir ſuſcité aux Miſſionnaires François des procès injuſtes, & de leur avoir cauſé des inſultes ſans nombre.

4°. D'avoir parlé en public contre le nom François, & contre les Miniſtres du Roi.

5°. D'avoir mis le trouble & le déſordre dans Alep, par les Lettres qu'il avoit écrites au Bacha contre les Chrétiens & les Religieux François.

Ces griefs envoyés à Conſtantinople, y firent une grande impreſſion, ſur-tout le quatrieme parut d'une conſéquence digne de toute l'attention. On ſçait combien le Roi de France eſt reſpecté à la Cour Ottomane; & la préférence éclatante que l'on y donne à nos Ambaſſadeurs ſur tous les autres. M. le Marquis de Ville-

neuve eut toute la ſatisfaction qu'il demanda ; & l'on expédia en faveur des Miſſionnaires, un Commandement qui aſſura leur repos, du moins je n'ai lû dans aucun des Mémoires de nos Miſſions que celle de Damas ait été inquiétée juſqu'en 1744.

La perſécution qu'elle eſſuya ſur la fin de cette année, ſe trouve décrite dans une Lettre que M. de Lane, Conſul de Seyde, écrivit le deux Janvier 1745, à M. le Comte de Caſtellane, Ambaſſadeur du Roi à la Porte.

MONSEIGNEUR,

« JE dois rendre compte à vo-
» tre Excellence, d'une perſé-
» cution que viennent d'eſſuyer
» les Miſſionnaires de la Compa-

» gnie de Jeſus à Damas, ſans y
» avoir donné occaſion. Le
» Meut-Sallem de Damas, qui
» gouverne en l'abſence du Bai
» cha, étant chargé d'un bille-
» par lequel le ſieur Caire négo-
» ciant à Seyde promettoit de
» payer 900. piaſtres pour le loyer
» du Kan, ou bâtiment qu'il oc-
» cupe en cette ville, m'écrivit
» le terme échu, de porter ce
» François à le ſatisfaire. Celui-ci
» me fit entendre qu'il alloit à
» Damas, lever l'argent de ſes
» débiteurs, & ſatisfaire le Meut-
» Sallem, à qui je mandai cet-
» te réponſe. Il partit en effet;
» mais au lieu d'aller à Damas, il
» s'arrêta dans un village qui eſt à
» moitié chemin. Le Meut-Sal-
» lem s'ennuya de ce délai, & il
» voulut rendre les Jéſuites reſ-
» ponſables de la dette. Il en-
» voya chercher leur Supérieur,

» lui préſenta le billet, & lui de-
» manda la ſomme énoncée. Le
» Miſſionnaire lui repréſenta
» l'injuſtice du procedé; le Meut-
» Sallem l'éxigea, & ne lui accor-
» da que cinq jours de délai. Il
» ſe repentit enſuite de l'avoir ac-
» cordé, & il ordonna qu'on le
» mît aux fers. On le conduiſoit en
» priſon, lorſqu'un nommé Ron-
» zouma, Procureur des Grecs
» Schiſmatiques de Damas, &
» dont la haine contre les Catho-
» liques eſt connue, pria qu'on
» le remît en liberté, & s'offrit
» pour être ſa caution. On le re-
» lâcha. Mais le lendemain le
» Meut-Sallem exigea des Jéſui-
» tes cent vingt-ſix piaſtres. Ces
» Peres me le mandérent : je
» chargeai le Sieur Fornetti, ſe-
» cond Drogman de cette Echel-
» le d'aller à Damas pour avoir
» ſatisfaction de cette affaire ; je

» lui commandai de paſſer par le » village où je ſçavois que le » Sieur Caire s'étoit arrêté, & de » lui ordonner de ma part d'ac- » quitter ſa dette. J'écrivis en » même temps au Meut-Sallem, » une Lettre polie, mais ferme. » Il y eut égard, & pour me le » témoigner, il fit revêtir les Jé- » ſuites d'une *Abe* en public: c'eſt » la réparation la plus grande » qu'un homme de ce rang puiſ- » ſe faire. Le ſieur Caire fut obli- » gé de lui payer ce qu'il avoit » demandé à ces Peres en pure » avanie.

» Cinq jours après que le » Drogman fut parti de Damas, » la perſécution recommença. » Une troupe d'enfans ſe raſſem- » bla ſur le ſoir devant la porte » des Jéſuites, dirent contre-eux » toute eſpece d'injures, & y » jetterent une grêle de pierres.

» Le Supérieur qui revenoit des
» fonctions de ſa Miſſion, fut
» maltraité. Le lendemain dans
» le temps que l'un des deux Pe-
» res qui ſont à Damas venoit de
» finir ſa Meſſe, ils furent ſaiſis
» tous les deux par les gens du
» Meut-Sallem, & conduits dans
» la maiſon de Ronzouma. On les
» accabla d'injures, on inventa
» les calomnies les plus atroces,
» & les plus ridicules : de-là on
» les conduiſit au Palais du Meut-
» Sallem, où pluſieurs faux té-
» moins dépoſérent contre-eux,
» tout ce qu'on leur avoit ſug-
» géré.

» On rappella toutes les accu-
» ſations intentées anciennement
» & récemment contre tous les
» Miſſionnaires, on en imagina
» de nouvelles. Ils furent renfer-
» més dans un cachot affreux, où
» on les chargea de chaînes. L'af-

» faire devint ſi ſérieuſe, que les
» Chrétiens de leurs amis leur
» conſeilloient de s'accommo-
» der. Le Meut-Sallem leur de-
» daman dix bourſes(15000.liv.)
» enſuite on leur promit qu'il ſe
» contenteroit de deux, à condi-
» tion qu'ils ne porteroient pas
» leurs plaintes au Conſul de
» Seyde. Les Peres répondirent
» que j'étois peut-être déja inſ-
» truit, ou que quand même ils ſe
» tairoient, je le ſerois bien-tôt.
» On les retint deux jours en pri-
» ſon: ils n'en ſortirent que pour
» être traînés au Palais du Meut-
» Sallem, qui commanda qu'on
» leur donnât la baſtonade. Ils
» avoient déja les entraves aux
» pieds, & le bras étoit levé pour
» les frapper, lorſque des gens ap-
» poſtés ſans doute, demanderent
» grace pour eux. Le premier des
» interceſſeurs fut Ronzouma,

» qui paſſe bien encore pour avoir
» été le premier Auteur de la per-
» ſécution. Ils étoient occupés à
» chercher auprès de leurs amis
» l'argent qu'on leur avoit deman-
» dé, lorſqu'on les avertit que
» les gens du Gouverneur étoient
» à leur pourſuite; ils ſe cache-
» rent: on ſaiſit le Frere qui gar-
» doit leur maiſon. Le Cady s'é-
» toit plaint de ce qu'on les avoit
» élargis ſans ſa participation.
» Enfin les Jéſuites furent obligés
» de payer près de trois bourſes,
» & à ce prix le Frere leur fut ren-
» du. Ces violences ſe ſont faites
» dans l'abſence du Bacha qui a
» été chargé de conduire la Cara-
» vane de la Mecque. J'attends
» ſon retour pour en avoir ſatis-
» faction; s'il me la refuſe, j'au-
» rai recours à votre Excellence:
» ſon crédit répond du ſuccès. »

Monſieur le Comte de Mau-

repas fut inſtruit de cette affaire avant les Jéſuites de France : il prit l'ordre du Roi, & demanda en ſon nom, à la Porte, une juſtice éclatante contre l'Officier Turc qui avoit maltraité les Miſſionnaires. Le Sieur Caire fut rappellé en France, & perdit ſon établiſſement. Les Miſſionnaires avoient cependant écrit ; leurs lettres n'arriverent que bien après le temps où l'on auroit dû les recevoir. Mais ſur l'avis qu'il en avoit eu du Bureau de la Marine, le Pere Roger, Procureur des Miſſions du Levant, avoit chargé d'un placet le Pere Peruſſault qui étoit à l'Armée de Flandres à la ſuite de Sa Majeſté, & qui le préſenta au Miniſtre des affaires étrangères. M. le Marquis d'Argenſon, écrivit à Monſieur le Comte de

Caſtellane deux Lettres très-preſſantes, l'une par la voye de Marſeille, l'autre par celle de Veniſe. Elles eurent leur effet. On fit rendre les ſix bourſes extorquées aux Jéſuites de Damas avec la derniere violence; on leur donna un Diplome, ou Sauvegarde pour les mettre déſormais à couvert de pareilles avanies.

Pendant cette négociation, le Patriarche Sylveſtre recommença ſes brigandages. Il ordonna des Evêques, il les diſtribua dans toutes les villes du Patriarchat. Ces hommes ſans Foi & pleins de rage contre les Catholiques, exercerent contre-eux, toutes les fureurs de leur Chef.

M. de Lane, témoin de ces deſordres, manda à Monſieur le Comte de Caſtellane, que le

moyen le plus ſûr pour couper juſqu'à la racine du mal, étoit de ſolliciter vivement auprès du Grand Seigneur la dépoſition de Sylveſtre. Elle fut demandée, & accordée ſur le champ. Monſieur de Lane fut chargé de l'exécution des ordres qui portoient en même temps la dépoſition de Sylveſtre, & le rétabliſſement de Cyrille ſur le Siége Patriarchal d'Antioche. Ce double évenement a porté un coup mortel au Schiſme. Nos Egliſes ſont fréquentées, & les Catholiques à qui nous ne laiſſons pas ignorer qu'ils ne ſont redevables de ces changemens heureux qu'au zele du Roi, font ſans ceſſe des vœux au Ciel pour la conſervation de ſa Perſonne ſacrée, pour la gloire de ſon règne, & pour la proſpérité de la Famille royale.

La joye de ces ſuccès a été troublée par la perte que la Miſſion a faite du Pere Yves de Lerne Jeſuite de la Province de France, mort à Tripoly au mois de Juillet 1746, après avoir travaillé au progrès de la Religion dans ces Païs éloignés pendant quarante-cinq ans. Il porta dans les Miſſions toutes les qualités qui annoncent les hommes Apoſtoliques, & il mit tous ſes ſoins à les perfectionner. Rien ne fut capable d'effrayer ſon zele, ou d'ébranler ſon courage. On ne l'entendit jamais ſe plaindre ni des travaux dont il étoit accablé, ni des perſécutions qu'il avoit à ſoutenir. Il fut jetté pluſieurs fois dans d'horribles priſons; plus d'une fois il a été frappé de la peſte en ſecourant ceux qui en étoient atteints. Aux fatigues

inſéparables des Miſſions, il joignit des jeûnes fréquens, des veilles extraordinaires, des auſtérités exceſſives. Il étoit révéré comme un Saint, & ſa vie entiere s'eſt paſſée dans les exercices de la ſainteté. La grandeur de ſon ame ſe développa toute entiere aux approches de la mort; il l'avoit trop ſouvent affrontée pour la craindre, & il l'enviſageoit avec joye comme l'entrée dans une éternité glorieuſe où il poſſéderoit ſon Dieu : c'eſt dans ces ſentimens que muni des Sacremens de l'Égliſe, il expira en prononçant ces paroles : *In manus tuas, Domine, commendo ſpiritum meum.*

M. le Conſul, & toute la Nation Françoiſe l'ont honoré de leurs regrets; le Curé & les Paroiſſiens de Sgorta, bourga-

de à deux lieuës de Tripoly, ont demandé qu'il fût inhumé dans leur Egliſe; nous avons accordé à leurs inſtances ce précieux dépôt. A ſes obſeques, tous verſoient des larmes: les regrets ſe ſont changés en vénération. Ils l'ont pleuré comme leur pere, & ils le réverent preſque comme leur Apôtre.

DESCRIPTION
DE LA VILLE
DE
SALONIQUE,

Par le P. Jean-Baptiſte SOUCIET, *de la Compagnie de Jeſus, Miſſionnaire au Levant.*

THESSALONIQUE, ou Salonique, étoit regardée dans les premiers ſiécles de la Religion Chrétienne, comme la ville capitale de la Macédoine. Elle eſt ſituée à quarante degrés trente-ſix minutes de latitude, preſque à l'extrémité d'un grand golphe auquel elle donne ſon nom, & où ſe décharge à trois ou quatre

lieuës de la ville le Vardarf, autrefois *Axius*. Elle a un port ou plutôt une rade très-bonne & très-ſûre qui s'étend du Sud-Eſt au Nord-Oueſt, environ deux ou trois lieuës.

Les Grecs, & les Italiens appellent aujourd'hui cette ville, Salonichi. Les Turcs la nomment Selanik, ſon premier nom fut *Halis*. Celui de Theſſalonique lui fut donné par Philippe pere d'Alexandre le grand, en mémoire d'une victoire qu'il avoit remportée aſſez près de-là ſur les Théſſaliens. D'autres prétendent qu'elle ne fut ainſi nommée que pour honorer la ſœur d'Alexandre qui portoit ce nom. Le premier ſentiment me paroît le plus raiſonnable. Saint Paul y prêcha l'Evangile; beaucoup d'infideles furent convertis par ſes diſ-

cours. Il y envoya ſon diſciple Timothée, pour les confirmer dans la Foi: deux Epîtres magnifiques de ce grand Apôtre nous atteſtent combien ce troupeau lui étoit cher. L'Egliſe de Theſſalonique fut très-floriſſante dès la naiſſance du Chriſtianiſme ; elle compte dans ſes faſtes un grand nombre de héros Chrétiens, qui ont verſé leur ſang pour la Religion. Le plus illuſtre eſt Saint Démétrius, qu'elle a choiſi pour Patron. Il étoit Proconſul : à peine fut-il converti à la foi, qu'il en devint l'Apôtre, & mérita d'en être le Martyr ſous l'Empereur Maximien. Les Archevêques de cette ville ont toujours eû un rang diſtingué parmi les Métropolitains de la Grece ; ils y ſont regardés comme de petits Patriarches ; leur autorité s'eſt éten-

due dans toutes les Provinces compriſes autrefois ſous le nom d'Illyrie ; ils y avoient la qualité de Vicaires ou de Légats du Saint Siége. Le Pape Saint Damaſe honora de ce titre Aſcholius Archevêque de Theſſalonique ; il le chargea de faire ordonner un Evêque de Conſtantinople à la place de Maxime, Philoſophe Cynique, & uſurpateur de ce Siége. Syrice ſucceſſeur de Damaſe veut qu'aucun Evêque ne ſoit ordonné dans le diſtrict de Theſſalonique ſans l'aveu & le conſentement d'Aniſius ſucceſſeur d'Aſcholius. Innocent premier lui écrivit : Rufus ſuccéda à Aniſius, & le même Pontife en le felicitant s'exprime ainſi : *Je confie à votre prudence & à votre ſageſſe le ſoin & la diſcuſſion des cauſes qui peuvent naître dans les*

Egliſes d'Achaïe, de Theſſalie, de l'ancien & du nouvel Epire, des deux Dacies, de la Mœſie, de la Dardanie, &c. Je ne fais qu'imiter en cela les Souverains Pontifes mes prédeceſſeurs, qui donnerent la même charge aux bienheureux Aſcholius, & Anyſius, &c. Boniface premier marque au même Rufus, qu'il eſt prouvé par les Mémoires & les Monumens des Pontifes Romains, que la ſollicitude de toutes les Egliſes de Macédoine & d'Achaïe, doit être confiée aux Archevêques de Theſſalonique. Ils conſerverent pendant quelques ſiecles cette qualité de Légats du Saint Siége dans l'Illyrie. Cette correſpondance avec l'Egliſe de Rome les préſerva long-temps des Schiſmes divers qui s'éleverent dans l'Egliſe de Conſtantinople. Ils n'eurent aucune part à celui

de Photius : l'exemple des autres Prélats Grecs les entraîna dans la ſuite. Quelques-uns ſe ſignalerent dans les Schiſmes qui ſuivirent ; Simeon dans le douzieme ſiécle ; & dans le XIV. ſielce Nicolas Cabaſilas, & fameux Grégoire Palamas, ſe diſtinguerent entre les autres. Pour Euſtathius dont nous avons les commentaires ſur Homere, il ſe mêla plus de belles-lettres & d'hiſtoire profane, que de théologie & de ſcience eccléſiaſtique. Ce Simeon dont je viens de parler compoſa un gros ouvrage contre les Latins ; il ſoutient qu'ils ne ſont pas Chrétiens, & prétend le prouver par cet argument qu'il croit invincible : *Nous ſommes*, dit-il, *appellés Chrétiens du Saint Chrême qui eſt la matiere du Sacrement de Confirmation ; or les Latins ne reçoivent pas la Confir-*

mation incontinent après le Baptême; donc ils ne ſont pas Chrétiens. Son Livre eſt plein de pareils raiſonnemens.

Au reſte ſi Theſſalonique donna au Schiſme de zélés défenſeurs, la Religion trouva dans un Prélat originaire de cette ville, un héros dont on ne ſçauroit aſſez louer l'attachement à la Foi. Il ſe nommoit Iſidore; il étoit Archevêque Grec à Kiovie, & Primat de Ruſſie. Au Concile de Florence, il travailla avec ardeur à la réunion de l'Egliſe Grecque, & de l'Egliſe Latine. Le Pape Eugene, l'honora de la qualité de Cardinal avec Beſſarion, ce ſçavant & vertueux Archevêque de Nicée. Iſidore rendit encore d'autres ſervices importans: on ſçait que les Grecs renoncerent bien-tôt à l'union dans Conſtantinople: le Pape

l'envoya auſſi-tôt dans cette Capitale de leur Empire. Il la purgea du Schiſme une ſeconde fois. Après cette victoire il ſe rendit à ſa Métropole de Kiovie, & comme il y prêchoit publiquement la ſoumiſſion à l'Egliſe Romaine, les Schiſmatiques lui firent ſouffrir les plus indignes traitemens. Il trouva moyen de ſortir de priſon & ſe réfugia à Conſtantinople, où il fut fait eſclave, lorſque cette ville fut priſe par les Infideles; il ſe racheta & ſe retira à Rome, où il termina ſa carriere: il y mourut ſaintement l'an 1463. Tel fut à peuprès l'état de la Religion à Theſſalonique juſqu'au temps où les Turcs en firent la conquête.

Theſſalonique n'a pas été moins floriſſante dans le civil & le politique. Dès que les Romains eurent réduit la Macé-

doine en Province, cette ville en devint la Capitale; le Proconſul y fit ſa réſidence; elle fut honorée plus d'une fois du ſejour & de la préſence des Empereurs. Après la défaite des Goths, des Huns, & des Alains, le grand Theodoſe y vint paſſer l'hyver; il y tomba malade: c'eſt là qu'il fit appeller le ſaint Evêque Antiochus, & que s'étant aſſuré de la pureté de ſa Foi, il reçut le Baptême de ſa main; guéri preſque ſubitement & par une eſpece de miracle, ce Prince reconnoiſſant, par un Edit datté de cette ville, proſcrivit l'Arianiſme de tout ſon Empire: Theodoſe revint à Theſſalonique en 387. pour s'aboucher avec le jeune Valentinien, qui ſuivant aveuglément les conſeils de Juſtine ſa mere, favoriſoit l'héréſie, il le perſuada

ſuada & l'attacha pour toujours à la Foi Catholique. Ce ſecond voyage fut encore marqué par de nouveaux Edits contre la Secte Arienne. Il falloit que du temps de Theodoſe, Theſſalonique fût une ville diſtinguée, puiſque dans la révolte qui coûta la vie à 7000. hommes de ſes habitans, on parle de Cirque, & de courſes de chariots; d'ailleurs une populace, quelque inſolente que pût être celle-là, n'auroit jamais porté l'audace juſqu'à inſulter un ſi grand Empereur, & à répandre le ſang du Général des Armées de l'Empire, ſi elle n'avoit cru pouvoir ſe défendre par ſa multitude.

Après la mort de Théodoſe, cette ville fut pillée & ſaccagée par les Barbares : ils la prirent plus d'une fois, tantôt par

la force, tantôt par la trahiſon de ſes Commandans ; ſoumiſe enſuite aux Empereurs de Conſtantinople, elle demeura ſous leur puiſſance juſqu'à l'an 1180. que Guillaume Roi de Sicile la conquit ; mais elle rentra bien-tôt ſous la domination de ſes anciens Maîtres. En 1413 Andronic Paleologue la vendit, ou du moins l'engagea aux Vénitiens pour une groſſe ſomme d'argent ; mais huit ou neuf ans après, Amurat II. la leur enleva ſans retour. On juge aiſément qu'après tant de révolutions & de déſaſtres elle n'eſt plus ce qu'elle étoit dans les beaux ſiécles de l'Empire Romain ; elle eſt même fort différente de ce qu'on lit de ſon dernier état, dans le Dictionnaire de Moréry : cet Auteur a été trompé par de fauſſes relations ; mais

quoiqu'elle gémiſſe comme le reſte de la Grece ſous le joug de la tyrannie Ottomane, elle eſt encore aujourd'hui une ville conſidérable. Sept ans de ſéjour que nous y avons fait, nous ont donné tout le temps de la bien reconnoître, & nous ont mis en état d'en faire une deſcription exacte.

Salonique, ainſi qu'on la nomme à préſent, a environ deux lieuës de tour. Il ne paroît pas que ſon enceinte ait jamais été beaucoup plus grande; on voit ſeulement du côté le plus élevé de la ville les reſtes d'un ancien mur dont la longueur eſt d'environ un mille, il n'y a que quelques pas de diſtance entre ce mur, & celui qui la renferme aujourd'hui. Il ne reſte aucun veſtige qui puiſſe faire conjecturer qu'elle ait eu des faux-

bourgs, & des maiſons de plaiſance. Elle eſt fermée d'un ſimple mur flanqué d'eſpace en eſpace par de méchantes tours quarrées; elle s'étend du Sud-Eſt au Nord-Oueſt environ deux milles en ligne droite; & de ce côté-là la mer baigne preſque par-tout ſes murs. Du Couchant au Septentrion, ſon enceinte qui s'éleve ſur des coliines eſt fort irréguliere.

Au plus haut de cette enceinte on voit un château qu'on appelle les Sept Tours; ce château a toujours été peu de choſe, & maintenant il tombe en ruine: il eſt cependant garni de bonnes piéces de canon. A côté & au pied de ce château on trouve une eſpèce de fauxbourg ou de petite ville, ſéparée du reſte de Salonique par une enceinte de murailles. Cet endroit

n'eſt habité que par des Turcs. L'air y eſt pur, & la vüe fort étendue, puiſque de-là on découvre aiſément les montagnes d'Epire & celles de Theſſalie. Outre ce château, Salonique a encore trois Forts : le premier eſt à la pointe d'un angle que font les murs entre l'Orient & le Midi ; il ne conſiſte qu'en deux groſſes tours, l'une ancienne & quarrée, l'autre récente & ronde, qui n'eſt ſéparée de la mer que par une petite enceinte avec trois ou quatre tourelles ou vedettes. Les Turcs firent conſtruire cette tour il y a environ cent ans. Le Pacha de la ville pour donner l'exemple y travailla lui-même, & il obligea tous les habitans a y travailler, ſans en excepter l'Archevêque. Quelques années après que l'ouvrage eut été achevé, une

Eſcadre Vénitienne parut devant Salonique ; celui qui la commandoit fit ſommer le Pacha de lui donner quarante mille ſequins,* & le menaça, en cas de refus, de bombarder la ville. Les Turcs n'aiment pas à donner ; le Gouverneur fit répondre qu'il n'avoit point de ſequins à ſon ordre ; mais qu'il y avoit quarante mille boulets de canons à ſon ſervice. Les Vénitiens jetterent des bombes ; on leur répondit de ce Fort avec de groſſes piéces d'Artillerie qui endommagerent quelques-uns de leurs Vaiſſeaux, & les obligerent à ſe retirer.

Le ſecond Fort eſt à plus d'un mille du premier, hors de l'enceinte des murs, & à l'endroit du port où l'on débarque. Ce n'eſt qu'une groſſe & an-

* Le Sequin Vénitien vaut une piſtole.

cienne tour exagone ; ce Fort eſt ſitué peu loin de la porte de la Marine en dehors, dans l'endroit où les murs de la ville commencent à s'éloigner du Rivage.

Le troiſieme eſt placé à un demi-mille du premier, à l'angle des murs qui tournent de l'Occident vers le Septentrion ; il paroît n'avoir gueres que deux cens ans : il conſiſte en quatre petits Donjons qui renferment un aſſez grand eſpace ; chacun de ces Forts ou Châteaux eſt muni de groſſes pieces de Canon de bronze, braquées contre la Mer : chacun a ſon Aga ou Commandant particulier, avec quelques Canoniers. Une groſſe Tour ronde & ſolidement bâtie à l'endroit où les murs commencent à deſcendre des ſept Tours, ſert d'Arcenal &

de Magaſin à poudre. Ce ſont-là toutes les fortifications de Salonique. Avec tout cela, & quoique les Turcs l'appellent *Khalé*, c'eſt-à-dire, Fortereſſe, nom qu'ils donnent à toutes les villes un peu fortifiées, elle n'eſt rien moins qu'une ville forte : elle n'a ni ouvrage extérieur ni foſſés ; ſes murailles foibles en beaucoup d'endroits ne ſont terraſſées nulle part : d'ailleurs elle eſt dominée du côté du Nord-Eſt par des hauteurs voiſines ; elle a au reſte une eſpece de garniſon de ſept à huit cens Janiſſaires, la plûpart mariés & peu aguerris : leurs exploits ſe bornent à quelques inſultes qu'ils font aux pauvres ſujets du Grand Seigneur, & quelquefois aux Francs : ils entendent bien cette eſpece de petite guerre, &

c'eſt la ſeule qu'ils entendent.

Il y a encore deux à trois cens Turcs marchands, qui ont le titre de Janiſſaires, mais ſans en recevoir la paye; ceux-ci ſont aſſez tranquilles & ne font de mal à perſonne.

Du côté des ſept Tours & du fauxbourg qui tient à cette Fortereſſe, la deſcente eſt roide, ſcabreuſe, & ſemée de petits Rochers qui s'élevent à fleur de terre. En d'autres endroits de la ville de grands jardins occupent preſque un tiers du terrein; les deux autres ſont occupés par des maiſons. Les hauts quartiers qu'habitent les principaux d'entre les Turcs ſont bâtis pour l'agrément: ils n'ont point de ſolidité; les murs ne ſont que de terre graſſe détrempée & couverte d'un enduit de mortier. On les ſou-

tient par deux longues pieces de bois ou ſolives minces jointes enſemble par des traverſes, engagées horiſontalement dans la maçonnerie, & diſtantes de trois, quatre ou cinq pieds l'une de l'autre; cette eſpece de charpente dirige les maçons pour élever à plomb leurs murailles; mais ces pieces de bois qui ſouvent paroiſſent à l'extérieur, venant à pourir, ces murailles s'écroulent.

La partie haute de la ville a des Serrails ou Hôtels aſſez beaux pour le pays: leurs principales pieces ſont la Cour, des galeries fort larges qui ont vûe ſur la Mer, & de belles Salles bien plafonnées, avec des eſtrades ou ſophas ſur leſquels les Turcs reçoivent les viſites, donnent audience, & rendent la juſtice.

La plûpart des Grecs habitent au pied des collines qu'enferme la ville, & dans des rues où il n'y a gueres qu'eux. Les plus riches & les plus qualifiés qui ſont en petit nombre, ont d'aſſez belles maiſons bâties & diſpoſées à la Turque.

Les Juifs occupent bien un tiers de la ville habitée, ils ſont répandus dans les bas quartiers, dans les marchés, & le long des murs du côté de la Mer. Quelques riches Marchands de cette nation ſont bien logés, d'autres le ſont paſſablement, mais le plus grand nombre eſt ſi pauvre, qu'ils habitent des maiſons ouvertes de tous côtés, & ſans cheminées, parce qu'ils ne brulent qu'un peu de charbon. Cette nation eſt naturellement mal-propre, ce défaut dans cette populace ainſi

entaſſée, joint à la mauvaiſe nourriture, fait naître parmi eux beaucoup de maladies épidémiques & même la peſte dont ils ſont ſouvent preſque les ſeuls frappés.

Les ruës de Salonique ſont étroites & couvertes en partie de ſophas qui de chaque maiſon ſortent en dehors; elles ſont mal pavées & fort mal-propres dans la baſſe-ville. Vers le milieu où ſont les marchés, les ruës ſont couvertes de planches, ce qui les rend obſcures, mais fraîches en Eté.

On voit là un édifice aſſez ſolide & aſſez beau; il conſiſte en ſix petits Domes à deux rangs ſoutenus & ſéparés par des pilaſtres joints les uns aux autres par des arcades; c'eſt ce qu'on appelle le Bezeſtan, & c'eſt le lieu où les Marchands d'Etof-

fes, de ſoye, de Mouſſelines, d'Indiennes, ont leurs boutiques, moyennant ſept ou huit piaſtres qu'ils payent par an. Vers le quartier de la Marine, il y a beaucoup de magaſins dont quelques-uns nouvellement bâtis ſont aſſez propres. On voit dans la ville quatre ou cinq *Kans* principaux ; ce ſont des bâtimens à pluſieurs aîles, ou corps de logis partagés en petites chambres ; chacun peut y loger pour ſon argent.

De tous les ouvrages publics dont l'ancienne Theſſaloni que étoit embellie, il n'y en a plus que deux, dont il reſte des veſtiges. Le premier eſt un vaſte portail ou arc-de-triomphe de cinquante pieds de haut, ſur trente ou trente-cinq de large ; il eſt placé au milieu d'une ruë, aſſez près de la porte nommée

Calamaria; il eſt ſoutenu par deux gros pilaſtres ou maſſifs de marbre blanc, chargés de figures en demi-relief, de chevaux & d'hommes armés, plus petits de la moitié que le naturel, & qui ſemblent repréſenter une bataille. Ces figures qui ſont bien conſervées ne paroiſſent pas fort délicates, elles ſont ſurmontées d'une architrave & d'une corniche ſimple d'où naît l'arcade faite de briques, & fort gâtée; elle ſert de retraite aux Cigognes qui y font leurs nids. On ne voit que le haut d'un des deux pilaſtres, le bas eſt couvert par des boutiques, l'autre eſt environné de maiſons qu'on y a adoſſées, ainſi je n'ai pu ſçavoir s'ils contenoient des inſcriptions: ce grand arc ou portail a été accompagné de deux autres

moins considérables, de l'un desquels on voit encore le bas du ceintre. On croit que ce monument a été élevé par Marc-Aurele, après une grande victoire qu'il remporta sur des peuples barbares.

L'autre reste d'antiquité est à peu-près au milieu de la ville à l'entrée d'une maison des Juifs : ce sont six grosses colonnes de marbre blanc, d'un Ordre simple dont le pied est enterré ; elles sont posées de suite en ligne droite, & elles ont leur architrave, leur frise & leur corniche ; au-dessous sont des pilastres de marbre séparés les uns des autres par un espace vuide. A ces pilastres qui ont sept à huit pieds de hauteur, sont adossés des deux côtés des figures humaines en demi-relief. Ces figures sont au moins de

taille naturelle ; d'un des côtés une de ces figures a des aîles ; les trois autres ont été endommagées par les injures de l'air. De l'autre côté l'une de ces figures tient un Cigne ſur ſa poitrine, & les autres ont à la main quelques inſtrumens de Muſique. Ce monument qui paroît être d'un ſiecle où floriſſoient les beaux Arts, n'eſt apparemment qu'une petite partie d'un grand édifice, comme d'un théâtre, d'un temple, ou de quelque portique.

Au Sud-Eſt de la ville, le long des murs en-dedans il y a une place longue d'environ deux cens pas, & large peut-être de cinquante, mais qui paroît évidemment avoir été beaucoup plus longue & plus large, puiſqu'elle eſt environnée de méchantes maiſons aſſez recen-

tes : on croit que c'étoit autrefois l'Hippodrome & le lieu des Spectacles. Dans les murs, ſurtout de ce côté-là, on a pratiqué des voutes ou arcades que quelques-uns diſent avoir été des Chapelles bâties par l'ordre de Théodoſe, afin qu'on y priât Dieu pour les ames de ceux qu'il avoit fait maſſacrer. D'autres aſſurent qu'elles n'ont été faites que pour garder les choſes néceſſaires à la défenſe de la ville, & pour mettre à couvert les ſoldats de la Garniſon. Malgré ces traditions du pays, il y a de l'apparence que ces prétenduës Chapelles étoient ce que les Romains appelloient *Caveæ*, & que ces voutes n'ont été pratiquées que pour renfermer les chevaux & les animaux qui ſervoient aux ſpectacles ; & ce ſentiment

eſt d'autant plus vraiſemblable qu'on voit de pareils monumens à Beſiers, & à Niſmes, dans ce qui reſte d'anciens Cirques. On trouve en beaucoup d'endroits dans la ville & hors de la ville, ſur les tombeaux des Turcs, des colomnes de marbre, de granit & de jaſpe, des buſtes, des ſtatues, des bas-reliefs, des chapiteaux & d'autres pierres bien travaillées; mais dégradées maintenant & fort défigurées; je n'ai point vû à ces ouvrages d'inſcriptions que j'aye pu lire, ou qui méritent d'être rapportées; & pour faire voir la négligence des Turcs, il ſuffira de dire que j'ai remarqué parmi des pierres communes, un bloc de porphire maſſonné au bas d'un minaret de Moſquée; il faut cependant rendre une juſtice à

ces Peuples ; ils ont grand ſoin de conduire l'eau par divers canaux dans les villes & dans les bourgades. Ils bâtiſſent des fontaines près les Moſquées & aux environs même des villes, & des repos de promenades, qu'ils appellent Kioſques.

Ces Kioſques ne conſiſtent qu'en une eſpèce de grand cabinet, ou belveder ouvert de trois ou même de quatre côtés, & couvert d'un ſimple toît, & auprès on y pratique un petit endroit fermé de murailles pour ſervir de cuiſine à ceux qui vont s'y réjouir. Le Kioſque eſt ordinairement ombragé de quelques arbres qui donnent du frais. Tout le monde peut aller s'y promener, & même y manger, lorſque les maîtres du lieu n'y viennent point. Il ſe trouve de pieux

Muſulmans qui, pour le ſalut de leur ame, & la commodité du public, font faire des Kioſques & des fontaines juſques ſur les grands chemins : cette dévotion eſt fort à la mode chez les Turcs.

Il y a environ vingt-cinq ans qu'on trouva les oſſemens d'un géant d'une grandeur extraordinaire ; on dit que le crâne contenoit un boiſſeau de bled : la choſe eſt probable, à en juger par quelques-unes de ſes vertébres qu'on voit attachées à la porte de la Marine. Cette eſpece de prodige n'embarraſſe point ceux qui prétendent que les oſſemens végetent dans la terre.

On trouva auſſi vers le même temps dans la muraille d'une maiſon pluſieurs petites figures de plâtre ou d'une autre matiere, couvertes d'un vernis

verdâtre ; elles avoient la forme d'enfans emmaillotés ou de termes, les viſages paroiſſoient être d'hommes ou de femmes, & avoir un air triſte ; elles étoient de la groſſeur du petit doigt, les unes plus petites, les autres moins.

Voilà tout ce que j'ai pu découvrir d'antiquités à Salonique. Les médailles d'or, d'argent, & de cuivre, y étoient autrefois aſſez communes, & un marchand François m'a dit qu'il en avoit une fois acheté quarante-neuf quintaux, toutes médailles de bronze. Sans faire tort à ſa ſincérité, on pourroit, je crois, en ſûreté de conſcience en rabbattre quelque choſe ; il m'ajouta qu'il les avoit revendues à un Chaudronnier ; c'étoit dommage ; il pouvoit, il devoit même y en avoir de

Celle de Saint Démétrius, est un grand vaisseau qui a une nef & deux aîles de chaque côté, séparées les unes des autres par quatre rangs de colonnes de marbre de différens ordres, mais qui se répondent bien l'un à l'autre ; il y a outre cela six belles colonnes de jaspe d'une grande hauteur, qui soutiennent la tribune : cette Eglise étoit fort nouvelle quand les Turcs prirent Salonique ; elle n'a point de voute. Il y a six ou sept ans qu'elle se trouva en mauvais état, le plafond étoit crevé, & l'édifice menaçoit ruine. Pour le réparer on vendit le plomb de la couverture, & on en fit une de tuiles. Il y avoit un vaste soûterrain qui subsiste encore, & dans ce soûterrain un puits que les Grecs disent être miraculeux. L'Eglise des

Apôtres

Apôtres dont on a auſſi fait une Moſquée, a quatre petits dômes autour du principal; elle eſt d'une bonne architecture.

Dans la cour d'une de ces Moſquées qui eſt tout proche des murs vers l'Orient, on montre un grand ſiége de marbre aſſez bien travaillé, où les gens du pays prétendent que S. Paul à prêché; & dans un enfoncement de la Moſquée on conſerve une grande quantité de biſcuit que les Vénitiens y avoient ramaſſé lorſqu'Amurat ſecond aſſiégea la ville, il y a près de trois cens ans. Il paroît certain que l'attaque ſe fit de ce côté-là; & l'on voit encore à la diſtance d'une demi-lieüe une hauteur conſidérable qui paroît manifeſtement avoir été faite en partie de mains d'hommes, ſur laquelle étoit dreſſée la ten-

te du Sultan ; c'eſt la coûtume de ces Princes de camper ſur de pareilles élévationsque leur fait l'armée ; on dit auſſi qu'après qu'ils ont levé le camp, on accumule de nouvelles terres ſur l'endroit où a été le pavillon Impérial, afin qu'une terre qu'il a honorée de ſon ſéjour & de ſa préſence ne ſoit pas foulée par d'autres pieds. L'un & l'autre peut être véritable.

Au reſte les Moſquées ſont toutes nuës ; & à cela près que le pavé eſt couvert, du moins en partie, de tapis & de nattes, pluſieurs ſont mal-propres : elles n'ont en dedans pour ornemens qu'une tribune d'où les Imans liſent au Peuple l'Alcoran, & en dehors une tourelle ou minaret très élevé & d'une conſtruction hardie, du haut duquel

on annonce cinq fois par jour les heures de la priere.

Salonique n'a que deux maiſons de Religieux Turcs, l'une dans la ville, l'autre ſur une colline hors des murs ; celle-ci a un grand enclos : il y a dans chacune de ces maiſons, 8. ou 10. Freres, (c'eſt le nom qu'ils ſe donnent) gouvernés par un Supérieur perpétuel. A certains jours ils tournent avec une rapidité extraordinaire dans leurs Moſquées : ils peuvent ſe marier, mais jamais leurs femmes n'entrent dans le Monaſtère.

Les Egliſes Grecques ſont au nombre non pas de trente, (comme dit Moréry) mais de douze ou treize ſeulement ; elles ſont placées non pas ſur les ruës, les Turcs ne le ſouffriroient pas, mais dans des enfoncemens derriere des mai-

ſons. La Cathédrale dédiée ſous le nom de S. Démétrius eſt aſſez proprement bâtie ; c'eſt un grand vaiſſeau partagé en une nef, deux aîles, & le ſanctuaire, ſans parler du veſtibule: elle n'eſt que plafonnée: deux ou trois rangs de ſiéges regnent tout autour; ſur une des aîles eſt une gallerie pour les femmes qui, ſelon la louable coûtume de l'Egliſe d'Orient, ſont toujours ſeparées des hommes. Le ſanctuaire eſt fermé par une haute cloiſon de bois ſculpté, & ornée de peintures qui repréſentent N. S. & la Sainte Vierge, des Saints de l'ancienne & de la nouvelle Loi, & quelques Peres Grecs. Ces peintures n'ont rien de bien délicat ni de bien naturel. On ne voit dans l'Egliſe aucunes ſtatuës; les Grecs ſe

ſont mal-à-propos un ſcrupule d'en avoir. On n'y voit qu'un ſeul Autel, & ſur cet Autel ſans ornemens, eſt un petit tabernacle où eſt le Saint Sacrement. Au fond du ſanctuaire ſont des ſiéges en demi-cercle pour les Prêtres & pour l'Evêque qui ſe place au milieu de ſon Clergé. Tel eſt dans la Grece l'uſage de toutes les Cathédrales.

On garde dans celle de Salonique le corps de Grégoire Palamas; on y honore ce Prélat comme un Saint, ſur-tout un des Dimanches de Carême, où l'on ne célebre la Liturgie que dans cette Egliſe: à la vérité l'Office ne fait point mention de ce prétendu Saint, mais chacun vient ſe proſterner devant la Relique qu'on expoſe à la vénération publique; ce corps eſt tout deſſéché, com-

me les Grecs croient que deviennent tous les corps de ceux qui ſont morts excommuniés ; & quelques-uns n'ont pas de foi à la ſainteté de Palamas ; il y en a même qui s'abſentent de cette cérémonie : un des derniers Archevêques prêchant ce jour-là, ne dit pas un mot de l'objet du culte ; ſon exemple a été ſuivi.

Les autres principales Egliſes de Salonique ſont les Paroiſſes de Saint Athanaſe, de Saint Nicolas, de Saint Mennas, de Saint Conſtantin & de la bienheureuſe Vierge : cette derniere Paroiſſe fut brûlée il y a quarante ans ; il en coûta quinze cens piaſtres pour obtenir la permiſſion de la rebâtir ; on s'y porta avec un zele admirable ; les uns fournirent de l'argent, les autres des matériaux,

ceux-ci leur travail, ceux-là leurs ſoins, & en peu de tems l'ouvrage fut achevé; elle eſt ſolidement bâtie, très-propre en dedans & très-réguliere.

Il n'y a qu'un Monaſtère qu'on appelle en Turc *Chiaoux Monaſtir*, Monaſtère de l'Huiſſier: j'ignore l'origine de cette dénomination; je ſçais ſeulement qu'il avoit autrefois pluſieurs priviléges auſſi utiles que peu glorieux; les Mahométans les avoient accordés aux Moines parce qu'ils avoient contribué à les rendre maîtres de la ville; mais comme la reconnoiſſance s'affoiblit, ſur-tout quand elle eſt onéreuſe, ces priviléges ont été reſtraints; ces Religieux qui ne ſont plus aujourd'hui que dix ou douze, paroiſſent doux & d'un fort bon commerce entre eux.

que ayant femme & enfans, non-ſeulement avoit ſoin du revenu de l'Archevêché, mais étoit même une eſpèce de grand Vicaire ; il donnoit aux Papas les permiſſions de célébrer & de confeſſer ; il les interdiſoit comme bon lui ſembloit : je ne ſçais même s'il ne prétendoit pas pouvoir excommunier. On a remédié à ce deſordre. Les Evêques ſuffragans de la Métropole de Salonique s'y rendent tous les ans pour la Fête de S. Démétrius, qui ſe célebre avec grande ſolemnité le 6 de Novembre. On ne ſera peut-être pas fâché de voir la deſcription de cette cérémonie à laquelle j'ai aſſiſté.

Une grande partie de la nuit fut employée au chant de l'Office : ſur les ſix heures & demie du matin on revêtit de ſes habits pontificaux l'Archevêque qui

étoit ſur un ſiége élevé tout au bas de l'Egliſe ; il avoit une eſpèce d'aube d'une étoffe de ſoye à fleurs d'or ; & par-deſſus une robbe à manches courtes, mais large : elle étoit d'un damas rouge à grandes fleurs d'or & de ſoye ; cette robbe répond à notre chaſuble ; il lui pendoit ſous le bras droit une piéce quarrée comme une bourſe de Calice où étoit repréſentée en broderie très-fine la Transfiguration de Notre-Seigneur. Son Pallium étoit fort large, & d'une moire d'argent, avec une riche broderie entremêlée de ſemence de perles. Une autre piece brodée en argent, & à peu-près quarrée lui couvroit la poitrine ; enfin il portoit ſur la tête un bonnet fait en couronne impériale, d'une moire d'argent garnie de perles & de diamans

de peu de prix, & ce bonnet étoit terminé par une petite croix d'émail, avec quelques pierreries.

Sept Evêques s'habilloient dans le Sanctuaire : au lieu d'aubes ils prirent des tuniques d'étoffe de ſoye rouge à fleurs d'or, & une eſpèce de chappes qui n'avoient d'ouverture que pour paſſer la tête ; ces chappes étoient de différentes couleurs : leurs étoles étoient larges de ſix ou ſept pouces & bien brodées, & au lieu de mitre, ils n'avoient que leurs bonnets ordinaires de laine noire, faits comme la forme d'un chapeau. Les Dignités de la Cathédrale & les Curés de la ville étoient auſſi vêtus d'ornemens magnifiques, & les Evêques n'étoient diſtingués d'eux que par leur large étole. Les Diacres n'avoient qu'une

Tunique & l'étole en travers. Evêques, Prêtres, Diacres, tous portoient ſur les extrémités des manches de petites pieces d'étoffe qui leur ſervoient de manipules : au bas des manches & des vêtemens de l'Archevêque étoient attachés des clochettes telles qu'en portoit le Pontife des Juifs.

L'Autel étoit couvert d'une étoffe de ſoye rouge à fleurs d'or qui deſcendoit juſqu'à terre de tous côtés. L'Archevêque y vint précédé des Diacres, des Prêtres, & des Evêques. On portoit ſa croſſe qui eſt comme un bâton de ſaint Antoine croiſé par le haut d'un morceau d'yvoire. Il portoit lui-même un petit chandelier d'argent à trois branches, dont les cierges allumés s'uniſſoient par le haut, & avec ce chandelier il donnoit des bénédictions en

formant le ſigne de la croix. Il en donnoit auſſi quelques-unes avec les trois doigts, comme font nos Evêques ; enſuite il fit pluſieurs encenſemens.

On commença la Liturgie par une Hymne en l'honneur de ſaint Démétrius ; enſuite le Prélat récita quelques prieres, fit ſur ſoi quelques ſignes de croix, & s'aſſit ſur ſon trône derriere l'Autel, ayant à ſes côtés les Evêques & les Prêtres ſur des bancs. On chanta l'Evangile du haut d'une tribune ; on pria pour le Patriarche de Conſtantinople, & pour l'Officiant. L'Archevêque & ſes aſſiſtans allerent à un des côtés du ſanctuaire prendre les oblations de pain & de vin, devant leſquelles le peuple fit de profondes inclinations. Le pain fut mis ſur une patene, & le vin dans un Calice : ſuivirent diverſes bé-

nédictions & oraiſons, pendant leſquelles les Prélats eurent preſque toujours la tête couverte ; ils ſe découvrirent un peu avant la conſécration, dont l'Officiant prononça les paroles aſſez haut. Pendant la conſécration les Evêques & les Prêtres rangés autour de l'Autel, ne firent aucunes génuflexions, mais ſeulement des inclinations de corps, ſuivant leur uſage. Après la conſécration un Diacre remuoit ſans ceſſe une palle autour du Calice qui demeura découvert. Après quelques prieres un Prêtre chanta de la tribune l'Oraiſon Dominicale.

Les Evêques réciterent l'un après l'autre une formule de ſoumiſſion à leur Archevêque ; le célébrant commença le premier. Il prit d'abord l'eſpece du pain, puis le ſang précieux où

l'on avoit mêlé une goute d'eau chaude depuis la conſécration, outre celle qu'on avoit miſe auparavant. Ils prétendent marquer par cette cérémonie, ou l'eau qui ſortit avec le ſang du côté ouvert de Notre Seigneur, ou, ſelon d'autres, le deſir ardent qu'il avoit de ſa paſſion. Enſuite l'Officiant donna à chacun des Evêques & des Prêtres, un petit morceau de pain conſacré qu'ils reçurent dans leurs mains, & qu'ils conſumerent autour de l'Autel, puis ils vinrent prendre un peu du ſang de Notre Seigneur à trois repriſes. L'Archevêque préſentoit le Calice aux Evêques, & un des Evêques aux Prêtres. Avant la Communion les Prêtres & les Evêques approcherent du Calice quelques morceaux de pain qu'ils rendirent aux Laïques qui

les avoient offerts; c'eſt une eſpece de pain beni qu'ils appellent *Eulogie.*

La Liturgie étant achevée, l'Archevêque aſſis ſur un ſiége élevé au milieu de la nef, & tenant ſa croſſe de la main gauche, fit pendant une demi-heure le panégyrique du Saint. Son diſcours me parut fort raiſonnable : après le Sermon, il diſtribua du pain beni aux plus diſtingués de l'aſſemblée, & en le recevant, on mettoit quelques pieces d'argent dans un baſſin qui étoit tout proche. Toute la cérémonie dura plus de deux heures. Les Evêques & les Prêtres me firent politeſſe juſqu'à ſe retirer quelquefois pour me laiſſer voir plus commodément. L'Archevêque même, avant que de commencer ſon diſcours, me fit placer honorablement,

& après le Sermon, il me fit inviter à monter chez lui pour y prendre le Caffé : comme je n'avois point encore dit la Meſſe, je le remerciai. J'allai le lendemain lui faire viſite avec le Pere Supérieur ; il nous reçut avec beaucoup d'honnêteté, & parla fort obligeamment des Latins, & en particulier des Jéſuites ; il en avoit parlé de même le jour de la Fête à ſes Evêques & à ſes Papas. Nous le vîmes une ſeconde fois, mais comme il avoit des ménagemens à garder, il ſe contenta de nous envoyer ſon Proto-ſyncelle, un Prêtre & ſon Diacre, pour nous rendre la viſite.

Les Grecs de Salonique, à parler en général, paroiſſent peu aliénés des François & du rit Latin, quelques-uns même des plus honnêtes gens & des plus

capables, ſont de nos amis; nous n'en connoiſſons qu'un qui dogmatiſe contre nous. Un des plus grands maux de l'Egliſe Grecque eſt l'ignorance craſſe des peuples, & d'un grand nombre de Paſteurs. Jugez-en par ce trait qu'on m'a raconté. Un Papas de la campagne étant venu à Salonique, fit à un Papas de la ville la queſtion ſuivante : *Eſt-il vrai que Jeſus-Chriſt eſt Dieu?* » Il me ſemble l'avoir ſou» vent entendu dire ainſi; d'un » autre côté, on dit qu'il eſt hom» me: comment accorder ces » deux choſes enſemble: s'il eſt » Dieu, comment peut-il être » homme, & s'il eſt homme, » comment peut-il être Dieu ? » Le Papas de la ville mieux inſtruit, fit le catéchiſme au Papas de village qui acquieſça à tout; il ne falloit pas être grand

Théologien pour réſoudre la queſtion. Quelle inſtruction un peuple groſſier, peut-il attendre de pareils Docteurs !

Les Juifs ſont preſque la moitié des habitans de Salonique, ce qui ne ſe trouve apparemment en nulle autre ville du monde, auſſi y ont-ils plus de liberté & de priviléges que partout ailleurs. Ils y vinrent en grand nombre lorſqu'ils furent chaſſés d'Eſpagne ; & avant que de s'y établir, ils envoyerent des députés à Conſtantinople pour obtenir des conditions avantageuſes. Ils ne ſont pas exempts du tribut général, mais on leur fait quelque grace parce qu'ils ſe ſont chargés de fournir de groſſes étoffes pour habiller les Janiſſaires : ils ont le droit d'acheter une certaine quantité de laine avant qu'on

puiſſe en vendre à aucun autre. Ce privilége leur rapporte un profit conſidérable ; ils forment une eſpèce de petite République ; ils ont entre-eux une ſorte de gouvernement & de juriſdiction dont le Chef eſt celui de leur Religion. Ils l'appellent le grand Kakan : ce Juge a ſes Aſſeſſeurs ou Conſeillers choiſis entre les principaux de la Nation ; ils recueillent eux-mêmes certains droits qu'exigent les Turcs, & ils taxent chacun ſelon ſes facultés : pour ſe mettre en état de payer ces tributs & de ſatisfaire à d'autres beſoins, ils mettent volontairement quelques impôts ſur la viande & le vin qu'ils achetent, enſorte que ces denrées leur coutent plus cher qu'aux Chrétiens ; enfin ils ont une caiſſe commune pour parer aux avan-

nies qu'on leur fait & pour fournir aux autres dépenſes de la Nation. Ils tirent de ce fonds de quoi habiller leurs pauvres orphelins qui ſont en grand nombre : & de quoi payer le Karage ou la Capitation de ceux qui ſont inſolvables; en un mot, ils ſe gouvernent aſſez bien, & ſe font rarement des affaires avec les Turcs : ils n'en ſont pas pour cela plus unis entre eux, le moindre intérêt les diviſe.

Leur langage eſt un Eſpagnol corrompu, & mal prononcé; la plûpart des hommes entendent l'Italien, & quelques-uns le Provençal, ils portent tous la barbe longue & un toupet ou deux de cheveux autour des oreilles; les femmes renferment leurs cheveux dans une eſpèce de longue queuë plate

qui leur pend derrière la tête, & attachent au bout un bouton de cuivre. Ils ſont fort laborieux, & ils ſe mêlent de toutes ſortes de métiers. Les uns ſont commerçans, les autres artiſans, ceux-ci ſont courriers des marchands, ceux-là vendent en détail; pluſieurs ſont pêcheurs, bateliers, maçons, manœuvres, porte-faix; ces derniers ſont fort miſérables, ils ne vivent preſque que de chataignes pendant l'hyver, & pendant l'été, que d'herbages, de concombres, de melons d'eau qu'on nomme *Carpouz*: cette mauvaiſe nourriture leur cauſe pluſieurs maladies.

Ils ſont communément trompeurs, mépriſés également des Chrétiens & des Turcs; mais ils n'en ſont pas moins attachés à leur religion & à beaucoup de ſuperſtitions dans leſquelles

leurs Kakans les entretiennent ; ils obſervent religieuſement le ſabat ; & ſi ce jour-là ils ont beſoin de feu, ils prient quelques Chrétiens de leur en allumer : cependant il arrive de temps en temps que quelques-uns ſe font Turcs par la crainte de la mort, ou de la baſtonnade : les nouveaux Muſulmans originairement Juifs, ſont peu eſtimés des anciens Mahométans ; ils conſervent toujours de pere en fils une inclination ſecrette pour le Judaiſme juſqu'à réciter leurs anciennes prieres au lieu de celles de l'Alcoran.

Il y a environ ſoixante ans qu'ils ſe perſuaderent que le Meſſie alloit enfin paroître. Pour ſe préparer à ſon arrivée, & le recevoir plus dignement, ils cabalerent enſemble, & voulurent

ſe

ſe rendre maîtres de la ville ; les Commandans Turcs en furent avertis ; on fit arrêter les Chefs de la révolte, & à force de menaces on les obligea d'embraſſer la Religion Mahométane, après leur avoir fait avouer que Jeſus-Chriſt eſt le Meſſie ; c'eſt un aveu que les Mahométans exigent toujours d'eux avant leur prétenduë converſion.

Outre pluſieurs petites Ecoles, les Juifs ont à Salonique un Collége ſeulement, où ils enſeignent leur Philoſophie, leur Droit, & je penſe auſſi leur Théologie ; les dix mille écoliers que quelques voyageurs leur ont libéralement donnés, ſe réduiſent à quelques centaines, tous, ou preſque tous de la ville même, & non pas de tout l'Empire Ottoman. Il

n'y a nulle apparence que ce Collége ait jamais été plus floriſſant : les étudians y ſoutiennent des Thèſes imprimées comme leurs autres Livres, en caractères hébraïques ; mais dans leur langage vulgaire. Il ne paroît pas qu'il y ait à Salonique de Juifs ſçavans en Hébreu, & l'on n'y parle d'aucun Rabin de réputation ; ils y ont cependant une grande liberté pour l'exercice de leur Religion. Leurs Synagogues ſont ſituées & ouvertes ſur les rues, privilége que n'ont pas les Chrétiens. Quand ils portent leurs morts en terre ils chantent de toutes leurs forces, & leur chant eſt très-deſagréable : le convoi eſt ſouvent nombreux, mais les femmes n'en ſont point ; elles ſe contentent de pleurer à la maiſon, & elles ont une cer-

taine formule de lamentations & de gémiſſemens. Les cimetieres de cette Nation occupent un fort grand terrein, hors d'une des portes de la ville; parce qu'ils n'enterrent jamais, non plus que les Turcs, deux corps dans la même place. Quand ils ont mis le corps en terre, quelques-uns tournent à l'entour, & le Kakan paroît parler au mort; on remplit enſuite la foſſe ſur laquelle on accumule de petites pierres, de ſorte que leur ſépulture s'éleve toujours de terre; on met ſur la plûpart une tombe communément de marbre, ſur laquelle on grave l'épitaphe en lettres hébraïques avec des ornemens de fleurs & de diverſes figures. Il n'y a que les pauvres qui n'ayent point de tombe, ou qui n'ayent qu'une pierre plate ſans épitaphe.

Outre les Juifs anciens habitans de Salonique, il y en eſt arrivé depuis vingt-cinq ou trente ans d'Italie, d'Eſpagne, & de Portugal; ces nouveaux venus ſont vêtus comme les Francs, ils ne portent point la barbe, mais ſeulement une mouſtache; ils ne ſe font pas même ſcrupule de manger avec les Chrétiens: auſſi les autres ne les regardent que comme des demi-Juifs, & preſque comme des déſerteurs de la Loi. Il y a parmi eux de gros marchands, qui, à la Religion près, ſont honnêtes gens: ils ont des Médecins aſſez habiles, qui ſont pour la plûpart ſous la protection de la France.

C'eſt le commerce qui attire tant de monde à Salonique. Il n'y a guéres que cent ans que les négocians des divers pays de l'Europe y trafiquent: les

François ont commencé les premiers, & il y a plus de quatre-vingt-dix ans qu'ils y ont un Conſul ; cependant leur commerce & celui des autres étoit fort peu de choſe. Mais il y a environ vingt-cinq ans qu'il fut conſidérablement augmenté par la traite des bleds que le Grand Seigneur permit, moyennant un droit qu'on lui payoit comme pour toutes les autres marchandiſes. Chacune des huit années que dura cette permiſſion, on vit à Salonique cent quarante, cent cinquante, & juſqu'à cent quatre-vingts bâtimens François ; mais depuis qu'elle a été révoquée, le commerce eſt fort diminué, & jamais il ne ſera floriſſant, tandis qu'on ne tirera pas librement des grains du pays, parce qu'il fournit aſſez peu d'autres choſes

dont les étrangers veuillent ſe charger. La laine, le coton, le tabac, les cuirs, la cire, l'alun, le fer, c'eſt-là à-peu près tout ce qui peut entrer dans le commerce avec les nations d'Occident. Le tranſport du fer eſt défendu; les Juifs ſe ſaiſiſſent de preſque toutes les laines; le coton n'eſt pas beau, la cire & l'alun manquent, & l'on trouve ailleurs du tabac, & des cuirs à meilleur compte: ce n'eſt proprement que ſur les bleds qu'on peut faire de gros-profits, & c'eſt pendant cette traite des grains que les Anglois, les Hollandois, les Vénitiens & les ſujets de l'Empereur voulurent avoir leur Conſul à Salonique. L'indigo, le papier, la quinquaillerie, & ſur-tout les draps, ſont les principales marchandiſes qu'y

apportent nos François; mais depuis que les Turcs ont perdu Belgrade, il ſe débite à Salonique bien moins d'étoffes qu'auparavant: enfin ce commerce y eſt ſi fort tombé qu'une partie de nos bâtimens & de ceux des autres nations ſont réduits à faire la caravanne, c'eſt-à-dire, à ſe louer à des gens du pays pour des voyages à Smirne, à Conſtantinople, en Egypte, en Syrie, en Candie.

Si les Turcs étoient & plus induſtrieux & plus laborieux, s'ils faiſoient valoir leurs terres ce qu'elles peuvent valoir, le commerce ſeroit plus avantageux, & pour eux & pour les étrangers; mais l'agriculture eſt preſqu'abandonnée, & les Payſans découragés, parce que les gens en place leur enlevent de force les bleds à vil prix, &

les revendent bien cher. Dans un renouvellement de capitulation avec la Porte, il ſeroit à propos d'inſérer quelques articles contre les monopoles, ſur-tout par rapport aux François, & à leur commerce, & de demander des Reglemens qui miſſent nos Marchands & nos Marins à l'abri des vexations, & des avanies qu'ils ont à eſſuyer dans les conteſtations qui s'élevent entre eux & les Turcs.

Tel eſt le pays & la ville où l'on a cru qu'il étoit de la gloire de Dieu & du ſalut des ames, d'établir une Miſſion de notre Compagnie.

RELATION

DE L'ETABLISSEMENT, ET DES PROGRÈS *DE LA MISSION* DE THESSALONIQUE,

Extraite des Mémoires du Pere BRACONNIER, *par le Pere* SOUCIET.

LE Pere François Braconnier, Auteur de ces Mémoires, & Fondateur de la Mission de Salonique, étoit un homme d'un mérite bien au-dessus du com-

mun. Il avoit l'ame grande & généreuſe, l'inclination bienfaiſante & un courage à toute épreuve. Comme il ſçavoit l'Allemand, quand il vint dans ces Miſſions, il fut d'abord d'un grand ſecours aux Eſclaves de cette nation qui ſe trouvoient alors à Conſtantinople, ce furent-là ſes premieres occupations & les eſſais de ſon zele: devenu Supérieur Général des Miſſions de Grece, il s'attira l'eſtime & la confiance de tous ceux avec qui cet emploi lui donnoit des rapports. Il ſçut ſi bien gagner le fameux Comte Tékély, qu'il l'engagea à faire entre ſes mains abjuration du Luthéraniſme. Cependant il ne pouvoit oublier ſes chers Eſclaves, & quand il s'agiſſoit du ſervice des pauvres, ou du ſalut des ames, le riſque de

la contagion, celui des mauvais traitemens ne pouvoient l'arrêter. Il y penſa perdre la vie ; ſa ſanté en fut beaucoup altérée ; cependant il ſoutint ſes travaux & ſes maladies avec une patience infatigable.

C'eſt de ce ſaint Homme que Dieu s'eſt ſervi pour fonder la Miſſion de Salonique : voici comme il en raconte lui-même l'établiſſement. (Le Pere Braconnier ignoroit qu'en 1690 on avoit fait une Miſſion en Macédoine, elle fut courte, & ne ſe fit qu'en paſſant. C'eſt ce que nous apprenons par nos Mémoires de ce temps-là.) Il eſt aſſez ſurprenant, dit-il, que les Miſſionnaires de notre Compagnie, & des autres Ordres Religieux n'euſſent point encore pénétré en Macédoine, au commencement de ce ſiécle

pour y faire Miſſion, tandis que depuis long-temps ils étoient répandus dans les Echelles du Levant, & que toute l'Aſie ſembloit ne pas ſuffire à leurs travaux Apoſtoliques. Je ne penſois pas moi-même à venir dans ces pays, je n'avois en vûe que de parcourir la Galatie, la Cappadoce & les Provinces voiſines, pour travailler auprès des Arméniens Catholiques ou Schiſmatiques, lorſqu'un Marchand François qui étoit venu de Salonique à Conſtantinople, ayant appris mon deſſein, me conſeilla de tourner plûtôt mes vûes ſur la Macédoine.

Il me fit entendre que la Capitale de cette Province & les Iſles voiſines offriroient un plus vaſte théâtre à mon zele, & que j'y ferois plus de fruit dans les ames. Le même jour qu'il me

fit cette confidence, en ouvrant les Actes des Apôtres, j'etois tombé sur le sixieme Chapitre où il est rapporté que Saint Paul étant dans l'Asie mineure vit pendant la nuit dans un songe miraculeux un Macédonien qui lui faisoit cette priere : *Passez en Macédoine & secourez-nous.* Ce rapport de la lecture que j'avois faite le matin, & de l'entretien que j'eus l'après-dînée avec le Marchand, me parut comme un Avertissement du Ciel, & je ne pensai plus qu'à suivre, s'il étoit possible, la route que l'Apôtre m'avoit tracée.

Monsieur notre Ambassadeur à la Porte, aussi zélé pour l'avancement de la Religion, que pour l'honneur du Roi & du nom François, favorisa mon entreprise, & me gratifia même d'une somme d'argent pour

fournir aux premieres dépenſes néceſſaires, je m'embarquai à Conſtantinople, & j'arrivai à Salonique. Monſieur le Conſul de France me reçut avec bonté, & je réglai avec lui que je prêcherois dans ſa Chapelle les Dimanches, les Mercredis, & les Vendredis aux Chrétiens du Rit Latin, de quelque nation qu'ils fuſſent; la foule fut grande, & les Arméniens qui n'ont à Salonique, ni Egliſe ni Prêtre, l'augmenterent. Préparés pendant le Carême, tous au temps de Pâques firent à l'envi de dignes fruits de pénitence. J'eus même des conférences ſur la Religion avec quelques Grecs Schiſmatiques qui ne me parurent pas éloignés du Royaume de Dieu.

On me ſollicitoit de toutes parts de m'arrêter dans cette

ville, du moins pendant une année, & en particulier le Deſſervant de la Chapelle Conſulaire qui s'ennuyoit un peu de cet emploi, m'en preſſoit fort. On m'apportoit pour raiſon que bien des gens, ſur-tout les Arméniens & les Grecs n'entendoient pas la Langue Françoiſe; & qu'il falloit un Miſſionnaire qui en parlât pluſieurs. Ces juſtes repréſentations m'ébranlerent; je jugeai cependant plus à propos de ſuivre mon premier projet, & de faire miſſion en pluſieurs endroits. J'employai le reſte de l'année à parcourir les Régions que je ſçavois être encore plus deſtituées de ſecours que cette Capitale. Je me mis donc en Mer après Pâques pour aller dans quelques Iſles voiſines du continent de Theſſalie à l'Orient du

Mont-Pelion, & le troiſieme jour j'abordai à Scopoli qui eſt la principale de ces Iſles, que les anciens & même les nouveaux Géographes n'ont pas encore bien connues.

Scopoli eſt à la vérité une petite iſle qui n'a pas plus de trente-ſix milles de tour, mais elle eſt fort bien cultivée, & l'on y compte huit à dix-mille habitans dont la plûpart ſont raſſemblés dans une ville aſſez jolie qui n'a point de nom particulier. On dit que cette iſle ſe trouvant déſerte, il y a deux cens ans, le chef de cuiſine du Grand Seigneur, ou, ſelon d'autres, le chef des boulangers de Conſtantinople l'obtint du Prince, & la repeupla en y faiſant venir des Grecs des environs.

Les Scopolites ont des priviléges qui ne ſont pas même

connus ailleurs ſous la domination des Ottomans ; aucun de ces Infideles ne demeure parmi eux ; ils ont la liberté de ſonner des cloches, & de planter des croix ſur les chemins & ſur les colines. Si pour terminer leurs procès ils ſont obligés d'appellerquelquesJugesTurcs, ou s'il en vient quelqu'un de lui-même, ils ne ſont tenus de lui fournir la ſubſiſtance que durant trois jours. Ils ont un Evêque Grec, qui l'eſt auſſi de l'Egliſe de Schiatto. Scopoli a peu de bled, mais en récompenſe on y fait beaucoup de vin ; c'eſt preſque par-tout un gros vin rouge, foncé & fort coulant, mais qui flatte peu le goût, parceque pour le conſerver on enduit de poix-réſine bien lavée une des douves des grands tonneaux dans leſquels

on le met, ce qui donne à ce vin un goût de réſine qui n'eſt point agréable. Lorſque les Vénitiens étoient maîtres de la Morée, on y débitoit beaucoup de ce vin, & nos François ont conſidérablement gagné à ce commerce. On en porte encore à Corfou, & ſurtout à Salonique; on fait auſſi à Scopoli, un peu de vin blanc qui eſt fort bon, auſſi bien que l'eau-de-vie qu'on tire du vin rouge ou de ſon marc. On voit dans cette iſle de fort belles eaux; elle eſt abondante en cédres, en orangers, en citronniers & en autres arbres dont les fruits ſont excellens.

Elle me parut propre par ſa ſituation à en faire le centre de mes excurſions; mais comme j'étois alors preſſé, après y avoir employé huit jours à inſtruire

& à exhorter ce qui s'y trouva de François, je fis voile vers Négrepont, c'eſt ainſi qu'on appelle la principale ville de l'iſle du même nom, qui eſt l'Eubée des Anciens : cette iſle eſt fameuſe par l'Euripe qui la ſépare de la terre ferme, & par le flux & reflux qui ſe fait aſſez réguliérement chaque jour, & dont on a juſqu'ici ignoré la cauſe. Il eſt probable cependant, que ce flux & reflux vient de la variété alternative & réglée des vents, qui en ſoulevant plus ou moins la mer, tantôt d'un côté de ce détroit, tantôt de l'autre, forcent les eaux à couler ſur la même ligne ſous le petit pont de bois, qui joint une tour avancée ſur le canal, bâtie ſur la la pointe de l'iſle. Je crois pour moi que c'eſt-là tout le myſtère.

Le Conſul me vit avec joye, & me reçut d'autant plus volontiers, que quoique nommé par la Cour, il n'avoit point de Chapelain; je ſéjournai quinze jours tant dans la ville que dans quelques villages voiſins où je fus appellé.

L'Iſle de Négrepont s'etend le long de la côte orientale de la Grece, a environ 150 milles de longueur ſur une largeur beaucoup moindre. Le canal qui la ſépare du Continent eſt fort étroit en quelques endroits. On y compte trois fortereſſes, près de deux cens villages, quarante mille Chrétiens, & à peu-près autant de Turcs; elle abonde en bled, en huile, & en troupeaux; mais l'air y eſt mal ſain, ſur-tout dans la principale ville. Nous y avions autrefois établi une Miſſion, que le maſſacre de quel-

ques-uns de nos Miſſionnaires, & plus encore l'intempérie de l'air, & les maladies contagieuſes, nous ont obligés d'abandonner. Dans le peu de ſéjour que je fis à Négrepont, je voyois chaque jour la moiſſon croître entre mes mains; mais j'avois donné parole aux habitans de Scopoli, & je revins à eux un peu avant la fête de l'Aſſomption: je paſſai les mois de Mai & de Juin dans les fonctions & les exercices de mon zele. Je voulois me tranſporter dans le Continent voiſin, mais comme la peſte faiſoit bien du ravage en Theſſalie, mes amis me déterminerent à entreprendre le voyage du Mont Athos: j'en parcourus tous les Monaſtères; & à parler en général, ces Moines me parurent de bonnes gens, ſimples & fort

ignorans. Je leur demandai pourquoi ils étoient aliénés des Latins : « Avons-nous si grand » tort, me répondirent quelques-» uns d'entre eux ; il n'y a que » quelques siécles qu'un Pape » passa exprès de Rome à Conſ-» tantinople pour obtenir de » l'Empereur Grec, la permiſ-» ſion de ruiner nos Monaſtères; » de quel œil devons-nous regar-» der des gens qui ont ainſi conſ-» piré notre perte ? » Je leur fis voir le ridicule de ce conte inventé exprès pour les aigrir & entretenir le Schiſme ; je leur montrai qu'il y avoit plus de mille ans qu'aucun Pape n'étoit venu au Levant, & qu'on n'avoit jamais penſé à les détruire.

Je m'étois propoſé de ne point parler de Religion dans ce premier voyage pour ne les point effaroucher; mais il ne me

fut pas poſſible de garder cette réſolution. Le premier Monaſtère où j'abordai fut celui des quarante Martyrs : on me demanda dans une aſſemblée nombreuſe ce que je penſois de Grégoire Palamas, autrefois un de leurs Confreres, & enſuite Archevêque de Theſſalonique ; au lieu de répondre à cette queſtion, je les priai eux-mêmes de me dire ce que racontoient leurs propres Hiſtoriens de ce Grégoire. Le Moine qui s'étoit chargé de diſputer avec moi ſentit bien la force de mon interrogation ; il me répondit auſſi-tôt que quoique Palamas eût été un ſaint homme, il avoit eu même dans l'Egliſe d'Orient des Contradicteurs & des Adverſaires. Eh quoi donc, repliquai-je, appellez-vous Saint un homme

qui au jugement non-ſeulement de l'Empereur Andronic, mais même du Patriarche de Conſtantinople & de ſon Concile, a eu des opinions erronées & extravagantes ſur des points de Foi, & qui a été publiquement excommunié ! La droiture de mon adverſaire l'empêcha de nier le fait, c'étoit me donner un grand avantage; il ſe contenta d'excuſer Grégoire; mais il n'y réuſſit pas, & tous convinrent qu'on ne devoit pas blâmer les Latins de ce qu'ils ne le reconnoiſſoient pas pour Saint. On s'en tint-là, & la diſpute n'alla pas plus loin.

On renoüa la partie à *Carguès*, petite ville où réſide l'Evêque de ces Moines; ce Prélat avoüoit que le Souverain Pontife eſt le légitime ſucceſſeur de Saint Pierre, mais il refuſoit

à ce Chef des Apôtres la primauté, il me donnoit beau jeu, & il me fut aisé d'assurer cette prérogative par les paroles mêmes de Jesus-Christ au Chapitre XVI. de Saint Matthieu & au XXe. de Saint Jean, par l'autorité des Conciles, par les témoignages & les exemples de Saint Athanase, de Saint Basile, de Saint Chrysostome, & des autres Saints de l'Eglise Orientale qui ont reconnu les Papes Juges dans les causes majeures. Battu par ses propres armes, il ne rendit point de combat, & la contestation finit non par des querelles & des criailleries, comme il arrive assez ordinairement, mais par des marques de charité mutuelle. On me pressa même de faire un plus long séjour: je me contentai de promettre que je tâche-

rois de revenir. Je retournai à Scopoli ; j'y reçus le brevet du Roi, par lequel Sa Majeſté rétabliſſoit les Jéſuites Chapelains de ſon Conſul à Salonique: c'étoit pour moi une raiſon preſſante de me rendre dans cette Capitale. Dès le lendemain de mon arrivée le brevet du Roi fut lû dans l'aſſemblée des Négocians chez Monſieur le Conſul, & il fut reçu avec un applaudiſſement général.

Le Pere Matthieu Piperi m'étant venu trouver au commencement d'Avril, nous nous abouchâmes enſemble, & il fut réglé qu'il y auroit toujours un Miſſionnaire à Salonique, & que l'autre continueroit les excurſions commencées dans les pays circonvoiſins. Pour me conformer à cet arrange-

ment, je partis incontinent après Pâques, & je parcourus une bonne partie de la Macédoine : on ſera peut-être bien aiſe de ſçavoir ce que je remarquai dans ce voyage.

Je trouvai preſque par-tout le terrein aſſez ſemblable à celui de nos meilleures Provinces de France ; il produit un vin délicat, & toutes ſortes de grains, du froment, du ſeigle, de l'orge, du millet, & même du ris en quelques endroits. Près de Salonique le terroir eſt moins fertile, on y voit beaucoup de rochers, & des pierres ſemblables à l'ardoiſe, ce qui fait croire qu'il y en a des carrieres ; mais les gens du pays ne ſe ſont pas encore aviſés d'y fouiller : on y voit auſſi le long du chemin un banc de rocher élevé & aſſez égal, qui a bien une

lieuë de long, & qu'on dit être de la pierre de chaux.

Ce pays eſt fort agréable par la variété des objets qu'il préſente : on y voit des plaines, des montagnes, des collines, des forêts, des prairies, des lacs, des rivieres & deux grands étangs dont l'un a bien trois lieuës de tour, & l'autre ſix lieuës de longueur ſur une demi-lieuë de largeur. Ils ne ſont ſéparés que par des plaines très-fertiles : la pêche de ces étangs eſt affermée au nom du Grand Seigneur : on y prend des carpes, des anguilles, des brochets, des perches, des tanches d'une groſſeur monſtrueuſe, & d'autres poiſſons que nous ne connoiſſons point Sur ces lacs & ſur ces étangs, on trouve diverſes ſortes d'oiſeaux aquatiques, des hérons,

des cygnes, des canards, des oyes ſauvages, & une eſpèce de pélican; c'eſt le nom que je crois devoir donner à un oiſeau plus gros que le cygne, & d'une couleur blanchâtre, qui a le bec long d'un pied, & plus gros à proportion qu'il n'eſt long. Il eſt large de trois ou quatre doigts à la racine, & diminuant proportionellement, il ſe termine en pointe.

Auprès du plus grand de ces étangs on voit un groupe de rochers fort approchés les uns des autres, ils ne ſont pas fort gros pour leur hauteur, qui eſt de dix à douze pieds. Comme je les conſidérois attentivement pour voir ſi ce n'étoit pas les ruines de quelque Château, le Janiſſaire qui me conduiſoit, m'apoſtropha ainſi: cet amas de pierres vous étonne, me dit-il,

vous en ignorez ſans doute l'hiſtoire ; je vais vous l'apprendre. C'eſt une nôce : comment une nôce ? m'écriai-je : oui une nôce. Vous ſçaurez, ajouta-t-il, qu'une fille s'étant mariée malgré ſes parens, ſa mere lui donna ſa malédiction ; & au moment même, non-ſeulement l'épouſe & l'époux, mais tous les conviés furent changés en pierres. Il lut mon étonnement dans mes yeux, & dans ma contenance. Eſt-il poſſible, s'écria-t'il, que vos Livres ne parlent pas d'une ſi grande merveille ? Mais les vôtres en diſent-ils quelque choſe, répondis-je ? Et qu'eſt-il beſoin de Livres, me dit-il, quand on voit les choſes de ſes yeux, & que les pierres, pour ainſi parler, nous inſtruiſent ? Ni lui ni aucun de la troupe ne put rien dire d'a-

vantage. Je n'entrepris pas de les détromper, mais je profitai de cette crédulité pour leur parler de la ſoumiſſion & du reſpect dûs aux peres & aux meres, & des rigoureux châtimens qu'exerce la juſtice divine ſur ceux qui ſont infideles à ces devoirs : comme je m'apperçus qu'ils m'écoutoient avec une attention reſpectueuſe, je paſſai à nos obligations envers Dieu ; je leur fis remarquer qu'à bien plus forte raiſon, nous étions obligés de ſervir le Pere Céleſte à qui nous devons tout ce que nous avons, & tout ce que nous ſommes. Ma petite exhortation fut bien reçuë.

Sur le chemin de Salonique à la Cavalle, on voit les ruines de Conteſſa, & celles de l'ancienne Rhédine que les Provençaux nomment Rhondine.

Ces deux fortereſſes donnoient leur nom au Golfe qui eſt entre celui de la Cavalle & de Monte-ſancto. Nos Cartes géographiques l'appellent Golfe de Conteſſa. Les Cartes Marines de Provence l'appellent Golfe de Rhondine, & les gens du pays ne le connoiſſent que ſous le nom d'Orfano.

Le pas de Rhondine eſt fameux dans le canton par les vols & les meurtres qui s'y ſont commis autrefois, & il en a retenu le nom de Val des Voleurs. On raconte à ce ſujet une avanture fort plaiſante, & qui ne fait pas beaucoup d'honneur à la bravoure des Juifs; la haine & le mépris qu'on a pour cette nation perfide, a perpétué la tradition du conte ou de l'hiſtoire. Amurat, dit la Chronique, étant occupé au ſiége de Bagdad, & ayant be-

ſoin de troupes, envoya ordre à tous les Juifs de Salonique, en état de porter les armes, de venir l'y joindre. Il fallut obéir: ils ſortirent de la ville au nombre de ſept à huit mille, armés de toutes pieces pour ſe rendre à Conſtantinople, & de-là en Aſie. Ils marcherent fierement en ordre de bataille; mais ſur le bruit qu'il y avoit des voleurs au pas de Rhondine, ce prétendu corps d'armée fait halte; on aſſemble le Conſeil de guerre, on délibere, & l'on conclut, à la pluralité des voix, qu'il faut envoyer à Salonique demander une eſcorte de Janiſſaires pour ſe défendre contre les voleurs. Le Pacha homme d'eſprit & qui ſçavoit qu'on ne guérit point de la peur, voyant bien par cette démarche le peu de fond qu'il y avoit à faire ſur de pareilles

troupes, licentia cette brave Milice, & leur ordonna de retourner chacun chez ſoi. Il leur fit grand plaiſir; ils préférerent le repos à la gloire, & ils acheterent volontiers leur liberté au prix de ce petit affront: le Sultan informé de l'avanture, en rit de bon cœur, & depuis plus de deux ſiecles elle eſt encore célebre dans le pays.

Previſta, qui n'eſt qu'à quatre lieuës de la Cavalle, eſt encore un aſſez gros Bourg, où il paroît qu'il y a des Forges de fer, il eſt ſitué dans une gorge de montagnes peu élevées, entre deux belles plaines entourées de jolies collines, & ſemées de villages. La campagne eſt ſi bien cultivée, que dans une étenduë immenſe, elle préſente des moiſſons de toutes parts. Elle eſt arroſée par une pe-

tite riviere, qui ſerpente & roule doucement ſes eaux. On les ménage pour arroſer les terres où l'on ſeme le ris. Le fleuve Strymon coupe auſſi cette plaine, & il eſt encore d'un plus grand ſecours pour cette ſorte de grain.

On voit dans cette campagne les ruines d'une fort grande ville. Sa figure étoit à peu-près ronde, & il y avoit preſqu'une lieüe d'une porte à l'autre : on croit communément que c'étoit l'ancienne Philippes, qui a été long-tems la Capitale de la Macédoine ; cependant les Turcs lui donnent le nom de petite Philippes, & nomment Philippes ſans reſtriction, *Philippopolis* de Thrace, bâtie par l'Empereur Philippe. On tient encore tous les ans une foire ſur les ruines de celle dont je

parle. Un reſte de Château paroît ſur une colline au Septentrion : mais je crois cet ouvrage plus moderne, la ſtructure en étoit mauvaiſe, & bien différente de celle d'une eſpece de Temple ou de Palais dont on voit encore de beaux reſtes, preſque au milieu de l'enceinte de cette ville : ces ruines conſiſtent en quatre colonnes d'une belle pierre de taille, hauts de vingt à vingt-cinq pieds, ſur leſquels regne un entablement riche en ornemens, & de bon goût. Environ huit ou neuf pieds plus bas, on voit un petit Corridor, où cinq pieds au-deſſous, une petite friſe d'environ huit pouces de haut regnoit ſur des pilaſtres qui ont tous été enlévés, & dont il n'eſt reſté que les chapiteaux; chaque pilier a deux de ces cha-

piteaux au-deſſus deſquels on voit des naiſſances d'une voute qui devoit être de briques, ou d'une pierre fort légere. De ſorte qu'il ſemble que cet édifice étoit à deux étages: il renfermoit encore d'autres colonnes, puiſque les quatre qui ſubſiſtent ont des pierres de communication en largeur & en longueur.

On trouve auſſi du côté de l'Occident un reſte de veſtibule & une porte d'une maçonnerie de briques épaiſſe de quatre à cinq pieds. On ne voit parmi tout cela aucune Inſcription, & dans ce qui y paroît d'ornemens, on ne voit aucunes figures. On remarque ſeulement dans les chapiteaux quelques feuillages qui reſſemblent à celui d'un plane. Comme on a creuſé en cet endroit, on a déterré une eſpece de tombeau d'un marbre

blanc fort tendre, avec une Inſcription Grecque en neuf lignes, dont aucune n'eſt entiere, & dont le caractere eſt mauvais: je la crois cependant du temps des Payens. Comme on ne peut en tirer aucun ſens, je ne me donnai pas la peine de la tranſcrire: pour ce qui eſt des colonnes, & du portique il n'y paroît aucuns Caractères gravés.

On trouve une grande quantité d'Inſcriptions au pied de la colline dont j'ai parlé. Comme le roc y eſt fort maſſif, on l'a taillé en forme de plaque, & on y a tracé diverſes figures en bas-relief; mais ces figures ſont mal conſervées, & ne paroiſſent pas de bonne main. On y voit auſſi une Inſcription Grecque, d'un aſſez mauvais caractere, & déja tout effacé; les Latines au contraire ſont d'un beau caracte-

re, & bien conſervées. On reconnoîtra ſans doute en les liſant, que toutes ces Inſcriptions ne ſont que des liſtes des Noms de ceux qui s'aſſocioient pour le culte de l'Idole, que les Romains nommoient *Sylvanus* ou *Sylbanus*. Ce qui fait conjecturer qu'elles ſont du temps des Conſuls. Outre les noms des Aſſociés, on voit par l'Inſcription la part qu'ils ont eue à l'ouvrage, les préſens qu'ils ont faits à la divinité, en quoi ils ont contribué à la bâtiſſe ou à l'ornement du Temple. Comme cette écriture moulée eſt longue à former, je ne mets que les deux premieres lignes de chaque colonne en gros caracteres, & le reſte ſera d'une écriture ordinaire. Les Curieux qui voudront lire l'Inſcription toute entiere, la trouve-

ront à la fin de cette Relation.

Je crois qu'on doit auſſi rapporter au temps de la République Romaine ou des Conſuls, une fameuſe pierre qu'on voit à l'Orient de la ville environ à cinq cens pas de diſtance. Elle eſt creuſée en forme de gobelet, elle a cinq pieds de haut, & huit de large. Elle eſt de couleur griſâtre comme le roc dont j'ai parlé ; elle eſt unie & ſans autre ornement qu'un cordon ou eſpece de couronne de feuilles de laurier qui regne ſur les bords. On voit une Inſcription gravée ſur les deux côtés de cette pierre; cette inſcription qui eſt la même ſur l'un & l'autre côté, contient 9. lignes en caracteres Latins. Les cinq dernieres ne peuvent plus ſe lire, on ne lit même la 4e. qu'en devinant un peu. Les lettres de la premiere

ligne ſont au nombre de neuf; elles ſont ſi groſſes & tellement ſéparées l'une de l'autre, qu'elles occupent un eſpace de près de huit pieds en longueur. Celles de la deuxieme, de la troiſieme & de la quatrieme vont toujours en diminuant proportionnellement. Ce qui fait qu'elles contiennent plus de Lettres. Voici l'Inſcription qui s'y lit en Lettres initiales.

C. VIBIUS. C. F.
COR QUARTUS.
MILLEGUN MACEDONIE
DECUR. ALAES CUI VIOR.

Ce grand vaſe eſt poſé ſur une eſpece de baſe de deux pierres mal aſſemblées l'une avec l'autre, je crois que c'eſt une urne qui a ſervi à renfermer les cendres de deux Ro-

mains, dont le nom y eſt marqué, & peut-être celles de quelques autres de leur famille: on croit dans le pays qu'elle eſt du temps des Rois de Macédoine, mais cette opinion me paroît mal fondée. Cependant on pourroit conjecturer que cette urne a ſervi pour le même uſage aux Macédoniens; que les Romains conquérans & maîtres de ce pays, ſe la ſont appropriée, & qu'ils y ont fait graver les noms que l'on y lit encore. Le haut de ce vaſe eſt bien conſervé, mais le bas eſt beaucoup endommagé, il étoit apparemment couvert, mais le couvercle n'y eſt plus.

A quelques lieuës au Nord eſt la Cavalle, petite ville qui n'a point de fortifications à la moderne, mais une ſimple enceinte de murailles flanquées

de Tours ; elle eſt ſituée ſur un rocher qui s'avance & fait Cap à l'Iſle de Thaſſe, qui n'en eſt éloignée que de cinq ou ſix lieuës. Ce rocher a quelque reſſemblance avec un cheval qui tourne la croupe à la Mer, & préſente la tête élevée vers la terre de Macédoine, à laquelle il eſt attaché par un Iſthme aſſez bas, qu'il ne ſeroit pas difficile de couper. C'eſt par cet Iſthme que viennent dans la ville la plûpart des eaux qui deſcendent des montagnes voiſines ; elles y ſont conduites par un aquéduc qui a deux canaux, l'un au-deſſus de l'autre, élevés l'un de 20 piés, l'autre de 35. Sur la pointe du rocher eſt un Château eſcarpé ; mais malgré ce Château la Place n'eſt pas forte, & l'armée navale des Vénitiens s'étant préſentée dans la pénultiéme guer-

re, à la premiere volée de canon, le Commandant envoya offrir le tribut au Capitaine Général de la flotte.

Quelques Géographes diſent que cette ville étoit autrefois appellée *Calyba* & *Bucephala*, ce qui fait croire qu'elle eſt une de celles qu'Alexandre fit bâtir en l'honneur de ſon cheval Bucéphale ; & ſon nouveau nom de Cavalle reviendroit aſſez à ce dernier. Quoi qu'il en ſoit, elle n'eſt ſûrement l'ouvrage ni des Genois, ni des Vénitiens qui l'ont poſſédée, les uns après les autres ; mais elle ſubſiſtoit du temps de l'Empire Romain, du moins à en juger par trois ſépulchres qu'on a trouvés près la porte de la ville. En voici les Inſcriptions ; les caracteres en ſont encore fort bien marqués & très-liſibles.

Premiere Tombe au-deſſous de l'acquéduc.

CORNELIA P FIL ASPRILLA SAC DIVÆ AUG

A la ſeconde ligne.

ANNO XXXV H S E

Seconde Tombe proche la porte de la Marine.

CORNELIA LONGA ASPRILLÆ MATER ANNO LX H S E

Troiſieme Tombe auprès d'une Moſquée.

P. CORNELIUS ASPER. ATIARIUS. MONTANUS
EQUO PUBLICO HONORATUS
ITEM ORNAMENTIS DECURIONATUS
III VIRATUS PONTIFEX FLAMEN DIVI CLAUDI
PHILIPPIS ANNO XXIII H S E

Ce mot *Philippis* fait naître une autre difficulté; & ſur cette Inſcription Latine, quelques

gens ont pensé que cette ville s'étoit appellée Philippes, & que les Romains lui avoient donné ce nom pour éterniser la mémoire de l'ancienne Philippes qui étoit ruinée. Je crois qu'elle ne l'a jamais porté, mais que ces sépulchres ont été bâtis dans la Capitale de la Macédoine, & dans la suite des temps transportés à la Cavalle qui n'en est qu'à trois ou quatre lieuës.

De la Cavalle je passai dans l'Isle de Thasse: elle a environ quatre-vingt milles de tour; la pêche y est quelquefois fort abondante. Le même jour que j'arrivai, on prit pour le moins vingt mille poissons en deux ou trois coups de filets. Cela vous étonne. Les pêcheurs eux-mêmes en furent surpris, & ils attribuoient ce bonheur à l'arrivée des Missionnaires: environ

douze mille de ces poiſſons n'étoient gueres différens du hareng pour la groſſeur & la figure; les autres étoient beaucoup plus petits. Cette Iſle a des mines d'argent qu'on a fouillées, comme il paroît par des routes ſouterraines qu'on voit encore dans les montagnes.

Les vins de Thaſſe étoient autrefois eſtimés à Conſtantinople; on les trouvoit délicats & bien-faiſans. Les uns, dit-on, inſpirent la joye, les autres concilient le ſommeil: Saint Chryſoſtôme a prêché contre cette ſorte de luxe. Les anciens connoiſſoient un raiſin ſous le nom de *Thaſſia Uva*, parce qu'il ſe trouvoit principalement en cette Iſle; aujourd'hui ces vins ſont en diſcrédit, & quoiqu'elle ſoit fertile en bois, en troupeaux & en une certaine graine

qui ſert à teindre en rouge, on parle beaucoup plus de ſes huiles, de ſon miel, & de ſa cire ; c'eſt en cela que conſiſte ſon principal trafic, & elle produit de ces ſortes de denrées en ſi grande quantité, que le Capitan Pacha à qui elle appartient en retire plus de revenu que d'aucune des Cyclades & des Sporades.

Les Thaſſiens croyent que l'hérétique Neſtorius eſt mort dans leur Iſle, où il fut relegué, diſent-ils, par l'Empereur Théodoſe le jeune, pour n'avoir pas voulu ſe ſoumettre au Concile d'Epheſe. Ils montrent trois tombeaux dont ils prétendent qu'un eſt celui de Neſtorius, & les deux autres de deux de ſes Diſciples ; mais il n'y a aucune Inſcription qui en faſſe foi ; ainſi cette opinion eſt, ſelon toutes

toutes les apparences une fable des Grecs modernes, & voici ce qui pourroit bien y avoir donné lieu: en liſant dans les Hiſtoriens Eccléſiaſtiques que Neſtorius fut exilé dans l'Oaſis, une affreuſe ſolitude d'Egypte, où il mourut miſérablement, ils ont ſans doute pris l'Ο d'Οάσος pour un Θ; d'où ils ont fait Θάσος qui eſt le nom de leur Iſle. Voilà ſur quoi peut être fondée la prétendue tradition.

Au reſte cette fauſſe perſuaſion des Thaſſiens fait qu'ils craignent qu'on ne les ſoupçonne de Neſtorianiſme: pour éloigner ce ſoupçon ils ſont les premiers à en accuſer les autres, & à invectiver contre cet Héréſiarque, & ſes Sectateurs.

Ils ne paroiſſent gueres connoître d'autre héréſie que celle-là, & l'on eſt ſûr de les gagner en

invectivant contre elle.

Je fus ſurpris d'en voir un demander comment nous appellons la Sainte Vierge, ſi c'eſt θεοτόκος avec l'accent ſur la pénultiéme ſyllabe, ce qui ſignifie Mere de Dieu ; ou θεότοκος avec l'accent ſur l'antépenultiéme, ce qui veut dire enfant de Dieu. Je n'aurois jamais cru que le ſouvenir de cette ſubtilité grammaticale ſe fût conſervé ſi long-temps au milieu de l'ignorance craſſe où ſont preſque tous les Grecs en matiere de Religion : comme je lui eus répondu que l'Egliſe Catholique reconnoiſſoit Marie non-ſeulement pour fille de Dieu ſelon l'eſprit, mais auſſi pour Mere de Dieu, tous applaudirent à cette réponſe, & me donnerent de nouvelles marques d'amitié.

L'Iſle de Thaſſe conſerve encore aujourd'hui des monumens de l'Antiquité, & les ouvrages mêmes des Genois nous apprennent à remonter plus haut, puiſqu'ils n'ont été conſtruits que de pierres ramaſſées d'autres édifices plus anciens, & que l'on y voit de grandes pieces du plus beau marbre, mêlées ſans ordre avec le moilon le plus groſſier. Il y reſte d'ailleurs de précieux veſtiges d'une domination plus puiſſante, entre autres le port avec une fort belle darſe, autour de laquelle regnoit un beau quai pavé de marbre blanc qui ſubſiſte encore en partie; la plaine voiſine qui a plus d'une lieuë de diametre, eſt toute couverte de ruines d'anciens édifices.

Ce qui m'a le plus frappé, c'eſt un ſépulcre qui s'éleve de

terre à la hauteur de douze à quinze pieds, & qui n'eſt compoſé que de cinq pieces toutes d'une belle pierre griſe. Ces cinq pieces ſont, premierement le couvercle taillé en pointe de diamant, avec les quatre angles relevés comme pour ſoutenir quelques figures; ce couvercle a neuf pieds & demi de long, quatre de large, & deux dans ſa plus grande hauteur: ſecondement, un coffre quarré & uni de neuf pieds de long, quatre & demi de large, autant de haut: troiſiemement, une eſpece de tombe épaiſſe de deux pieds, ornée d'un bourrelet & d'une moulure autour, qui ſépare ce premier coffre du ſecond: quatriemement le ſecond coffre taillé par le dehors en forme de pié d'eſtal, haut d'environ quatre pieds: cin-

quiemement, une baſe haute de deux pieds depuis le coffre quarré juſqu'au bas. Toutes ces pieces ont plus d'étendue en longueur qu'en largeur, de ſorte que la baſe a bien onze pieds de long & ſix de large. Je ne trouvai aucune inſcription ſur ce monument.

On voit auſſi preſqu'au centre de l'iſle, les ruines d'un château avec deux inſcriptions & des bas-reliefs; mais ces inſcriptions l'une grecque, l'autre gothique, ſont pleines de fautes, & ne diſent rien autre choſe, ſinon que ce château a été rebâti l'an du monde 6910, c'eſt-à-dire, l'an de l'Ere Chrétienne 1402. puiſque, ſelon le calcul des Grecs, la premiere année de l'Ere Chrétienne eſt la 5508. depuis la création du monde.

L'inſcription grecque eſt ac-

compagnée d'un écuſſon blaſonné d'une croix cantonnée de quatre lettres grecques que les Empereurs de Conſtantinople ſubſtituerent par dévotion à celles du *Labarum*, je veux dire, I. X. N. K. qui ſignifient que c'eſt Jeſus-Chriſt qui remporte les victoires.

L'inſcription gothique parle d'une autre réparation du même château faite en 1434. on voit ſur cette même plaque de marbre trois écuſſons, celui du milieu a le champ ſemé d'écailles de poiſſons, & en chef une croix cantonnée de quatre B, ainſi renverſés. L'écuſſon de la droite eſt fuſelé en pal. L'écuſſon de la gauche porte écaillé comme celui du milieu, mais ſans la croix; les métaux ſont diſtingués des couleurs dans ces armoiries, ils ne

le ſont point-entre eux, non-plus que les couleurs entre-elles.

A l'extrémité de l'iſle, vers le Sud-Eſt, il y avoit une petite ville défendue par un château: je n'ai trouvé là ni inſcriptions ni figures, excepté deux grands tigres en relief, placés au-deſſus d'une porte. On me raconta que cette ville avoit été ruinée depuis environ 50 ans, par des corſaires de Malthe. Ils voulurent enlever une fille, & furent d'abord repouſſés; mais ils revinrent quelque temps après en grand nombre, ſe rendirent maîtres de la ville, s'emparerent du château, & le détruiſirent. Ce fait m'a été confirmé par des Provençaux, qui me nommerent même le Capitaine de ces Corſaires; & ils m'ajouterent qu'il étoit mort

dans l'indigence & la miſere, quoique ſes courſes fréquentes & heureuſes euſſent dû beaucoup l'enrichir. Cette violence avoit rendu odieux les Francs dans toute l'iſle. Le nom François y eſt pourtant plus reſpecté que dans aucun autre endroit de l'Empire Ottoman.

Les Anglois & les Hollandois y ſont peu connus ; les Allemands & les Vénitiens y ſont regardés comme ennemis : les François y ſont bien venus parce qu'ils ont facilité le commerce des habitans du païs, & ſe ſont intéreſſés en leur faveur auprès de la Seigneurie de Veniſe, & du Grand Maître de Malthe.

Revenu de cette excurſion, j'envoyai le Pere Piperi à la côte voiſine de Theſſalie, & ce ne fut qu'après bien des dangers

qu'il arriva à la plage de Lagoura. On donne ce nom aux environs des Monts Pélion, & Oſſa, ſi fameux par les fables des Poëtes: ce ſont des gorges de montagnes, des plaines, des vallées, des collines agréables, que la nature elle-même ſemble avoir pris ſoin d'embellir. Ces cantons enchantés ne doivent à l'art aucuns de leurs ornemens. Le célebre vallon de Tempé avec ſon fleuve Pénée, en fait une partie conſidérable: preſque tout ce canton charmant eſt coupé par de beaux ruiſſeaux qui ſerpentent en cent petits canaux naturels, & arroſent divers arbres d'une hauteur extraordinaire, & donnent aux bergers & aux troupeaux un abri délicieux contre les ardeurs du Soleil. L'air ne peut manquer d'être fort ſain dans

un ſi beau pays ; cependant les habitans preſque tous Grecs, n'en vivent pas plus contens, faute de ſçavoir ſe gouverner & ſe modérer : ils n'uſent preſque que de mets ſalés, & de fruits. Quoique leur vin ne ſoit pas des meilleurs, ils en prennent avec excès ; ils le boivent toujours pur, comme tous les peuples du Levant, qui ſe mocquent de nous, quand ils nous voyent mettre de l'eau dans notre vin ; mais auſſi en échange, ils boivent l'eau toute ſeule, quelquefois pendant pluſieurs mois : ils paſſent ſouvent de l'un à l'autre par caprice & ſans règle ; auſſi ſont-ils ſujets à des maladies fort dangereuſes, ſur-tout pendant l'été, & pendant l'automne. On trouve dans ce pays de bons chevaux qui ſoutiennent encore la réputa-

tion de l'ancienne Cavalerie Theſſalienne: on y nourrit toutes ſortes de troupeaux, & on y trouve quantité de bleds, de miel, de cire, & même de ſoye.

Le Pere Piperi parcourut toutes ces contrées, & ne revint me joindre à Salonique qu'après trois mois écoulés.

Il reſta avec moi tout l'hyver, & nous ignorions quels ſecours nous pouvions eſpérer, pour donner à la nouvelle Miſſion la forme qui convenoit.

La maiſon conſulaire où nous avions demeuré juſqu'alors, n'étant gueres propre pour les fonctions de notre ſainte Religion, nous avions loué vers la fin de l'année précédente, un petit appartement dans la paroiſſe de Saint Athanaſe; je m'y retirai, & je laiſſai le Pere Piperi chez Monſieur le

Conſul. Là je dreſſai un Autel. j'y diſois la Meſſe les jours ouvriers, & je commençai à travailler au ſalut des Grecs, par l'inſtruction de leurs enfans qui y accouroient en grand nombre : les parens de ces jeunes Grecs, & pluſieurs autres perſonnes y venoient en foule ; chacun me propoſoit ſes difficultés ſur les choſes de la Foi, & ſur la différence des deux Rits : ils ſaiſiſſoient avidement les réponſes ; & d'un jour à l'autre revenoient en plus grand nombre.

Le voyage que j'avois fait au Mont Athos nous faiſoit honneur auprès des Grecs qui ont en ſingulière vénération ces Monaſtères, les Religieux qui les habitent, & ceux qui les ont viſités. Quoique tout le monde ne nous fût pas égale-

ment bien affectionné, perſonne cependant n'oſa ſe déclarer contre nous, excepté un Orfévre Grec, dont je vais vous raconter la ridicule calomnie.

Un jour il ſe trouva dans une nombreuſe aſſemblée, où la plûpart de ceux qui la compoſoient parloient fort honorablement de nous; il n'oſa pas contredire ouvertement. Ces Papas, dit-il, ont du zele; mais je ne puis m'empêcher de leur vouloir du mal depuis que j'ai ſçû de très-bonne part que le Roi de France a envoyé quatre de leurs Confreres en Moſcovie pour faire périr le Czar; & ils ſe ſont volontiers chargés de cette commiſſion. Tous furent ſurpris de ce diſcours: l'accuſation étoit grave par elle-même, elle pouvoit faire plus d'impreſſion en ce pays que

par-tout ailleurs. Les Grecs ſont perſuadés, on ne ſçait ſur quel fondement, que le Czar les délivrera un jour de la domination des Turcs; comme la Grece & la Moſcovie ſuivent le même rit, peut-être cette perſuaſion eſt-elle fondée ſur la conformité de Religion. Quoi qu'il en ſoit, cette calomnie ſuffiſoit pour renverſer notre Miſſion naiſſante. Heureuſement un de ceux qui écoutoient ce diſcours, étoit revenu depuis peu de Moſcovie; il aſſura qu'il y avoit vû quelques-uns de nos Peres; qu'ils y vivoient dans la pratique des vertus propres de leur état, & qu'ils y étoient honorés de la bienveillance & de la protection du Prince.

Malgré cette eſpèce de juſtification que ſembloit nous

avoir ménagé la Providence, je crus devoir porter les choſes plus loin ; je priai d'autres Grecs que je ſçavois avoir demeuré long-temps à Moſcou, d'aller trouver l'Orfévre, & de le détromper ; je fis encore plus, je portai mes plaintes au Conſul de France, & je lui déférai cette atroce calomnie faite contre le Roi Très-Chrétien ; je le conjurai cependant de ne pas faire punir le calomniateur ſelon la rigueur des loix; mais de lui faire des reproches que méritoit une imputation ſi odieuſe, & de l'avertir qu'il ſe tînt déſormais dans les bornes du reſpect qu'il devoit à la vérité, à l'honneur du Roi, & à celui de la Religion. La démarche réuſſit comme je le ſouhaitois : quand il s'agit de l'honneur du Roi, ou de la Nation, Meſ-

ſieurs nos Conſuls ne ſçavent ce que c'eſt que de plier, ils prennent le haut ton, & ſe font reſpecter. Monſieur Arnaud, fit une ſévere réprimande au calomniateur, & l'aſſura que ſi nous n'avions intercédé pour lui il n'auroit pas manqué lui-même de le faire punir ou de le traduire au Tribunal du Juge Turc, pour le faire châtier comme criminel de lèze-majeſté à l'égard du plus grand des Rois qui vivent en paix avec la Porte Ottomane. Cette affaire fit grand bruit, les Grecs en furent inſtruits ; notre modération nous fit honneur, & nous les attacha encore davantage : nous reſſentîmes bien-tôt les effets de cette affection. Le Seigneur, Jean Paléologue, le plus diſtingué des Primats de la ville, voyant avec peine que

la maiſon que nous avions louée étoit petite, obſcure, & fort incommode, réſolut de nous en faire bâtir une autre dans une place voiſine de ſon palais, & il exécuta ſon projet l'année ſuivante.

Tout ſembloit concourir à nous accréditer : les Arméniens qui trafiquent à Salonique, n'y ont point d'Egliſe, & les Grecs qui les mépriſent, ne les reçoivent pas volontiers dans les leurs. Dès qu'ils apprirent qu'il y avoit un Miſſionnaire qui parloit Turc, & même Arménien, ils accoururent en foule chez nous pour entendre la Meſſe, & recevoir les Sacremens : parmi eux, un pauvre homme tomba malade, nous l'aſſiſtâmes pendant ſa maladie, & nous lui procurâmes tous les ſecours ſpirituels & corporels

que l'humanité & la Religion demandent. Il mourut entre nos bras : ſes compatriotes ne ſçavoient comment le faire enterrer, les Grecs leur demandoient une groſſe ſomme d'argent. Comme il n'étoit pas de notre rit, & qu'il étoit ſujet du Grand Seigneur, nous ne pouvions faire cette fonction ſans une permiſſion expreſſe. Ses Confreres prirent le parti d'aller trouver le Molla, ou Juge ſouverain de la ville, & de lui expoſer leur peine.

Seigneur, lui dirent-ils, il eſt mort un de nos freres ; il étoit pauvre, nous ne ſçavons comment le faire inhumer ; ſi nous nous adreſſons aux Grecs, ils nous demanderont une trentaine de piaſtres, & le défunt n'a peut-être point laiſſé trente aſpres, (c'eſt une petite piece

d'argent qui vaut dix-huit deniers de notre monnoye ;) mais les Peres François l'ont ſecouru dans ſa maladie, ils s'offrent à l'enterrer pour rien, ſi vous avez la bonté de le permettre : cela eſt merveilleux, repliqua le Juge Turc, que ces Peres après avoir aſſiſté votre homme pendant ſa maladie, veuillent bien encore lui rendre gratuitement les derniers devoirs. J'ai toujours oüi dire, que les François ſont généreux, & cette occaſion en eſt une nouvelle preuve. Allez, ajouta-t-il, il n'y a pas à délibérer, adreſſez-vous à eux, puiſqu'ils veulent bien vous rendre ce ſervice, & ſi quelqu'un oſe vous inquiéter, plaignez-vous, j'y mettrai bon ordre.

Les Arméniens tranſportés de joye, vinrent me trouver avec

cette permiſſion; je fis à leur Confrere des obſeques honorables; je fournis le luminaire, & j'engageai pluſieurs François à y aſſiſter; cette charité étoit placée, elle charma les Arméniens, qui depuis ce temps-là furent plus aſſidus que jamais à notre Chapelle, & s'ils ne ſont pas la plus nombreuſe partie de notre troupeau, ils en ſont la plus édifiante par leur piété.

Nous exercions tranquillement notre miniſtere, & nous voyions proſpérer nos travaux, lorſque la peſte ſe fit ſentir. La contagion qui ſe repandoit de jour en jour obligea le Conſul, & preſque toute la nation Françoiſe à quitter Salonique & à ſe retirer à Galaſſe gros bourg diſtant de ſept lieües vers l'Orient, & agréablement ſitué dans un air pur & fort ſain; (c'eſt

l'ancienne ville d'Adrameria, qui eſt encore aujourd'hui un ſiége Epiſcopal.) M. le Conſul pria le P. Piperi de le ſuivre & de ſervir d'Aumônier à la caravanne : nous crûmes ne devoir pas refuſer à notre protecteur cette marque d'amitié : ce ne fut cependant qu'avec peine que ce Pere ſe rendit à ſes empreſſemens ; il fallut nous ſéparer, & en partant il m'avoua qu'il m'enviоit le précieux avantage de reſter au ſervice des peſtiférés. Ces jalouſies ſaintes n'alterent point la charité Chrétienne ; elles ne ſervent qu'à la cimenter.

On partit de compagnie le 20 Juin au matin, & on arriva le ſoir au Terme ; on marchoit comme en ordre de bataille : dès que les Habitans de Galaſſe virent paroître l'étendart

blanc que M. le Conſul faiſoit porter à la tête de la troupe, ils le ſaluerent d'une décharge de mouſqueterie, & l'on y répondit avec un plus grand nombre d'armes à feu. Les Galaſſiens avoient placé dans la campagne des fuſiliers de diſtance en diſtance, pour recevoir leurs nouveaux hôtes, & leur ſervir d'eſcorte; ces fuſiliers ſe joignoient à meſure qu'on avançoit, & ils marchoient à la tête de la caravanne. A l'entrée du bourg les Primats ſe préſentérent, & après avoir ſalué Monſieur le Conſul, ils lui montroient les logis qu'on avoit deſtinés pour lui & pour ſa ſuite. On avoit été prévenu, & le Pacha de Salonique avoit envoyé à Galaſſe un Commandement qui portoit que pour leur argent les François fuſſent logés

commodément, & qu'on leur fournît tout ce qui leur étoit néceſſaire, pendant tout le temps qu'ils y ſéjourneroient. L'ordre fut ponctuellement exécuté; dès qu'on eût pris poſſeſſion des maiſons marquées, on arbora le pavillon au haut de celle du Conſul, on régala pluſieurs fois l'Evêque, l'Aga, les Papas & les Primats: & tout ſe fit avec cet air de politeſſe & de magnificence qui eſt le caractere de notre Nation, & qui lui fait tant d'honneur auprès de l'étranger.

Le Pere Piperi chargé du ſpirituel, n'oublia rien pour engager tout le monde à ſanctifier ce ſéjour par les plus ſaints exercices de la Religion. Il dreſſa un Autel dans la maiſon du Conſul. Tous les jours il y célébroit la ſainte Meſſe que nos François entendoient ré-

gulierement; quelquefois il les menoit à de petits pélerinages de dévotion; le terme le plus ordinaire étoit une Egliſe de ſainte Anaſtaſie. Il ſçut ſi bien gagner les bonnes graces de l'Evêque, que ce Prélat lui permit d'inſtruire & les peres & les enfans: tout ſe paſſa avec une ſatisfaction mutuelle. Les Grecs mêmes, ſe déclarerent en bien des occaſions pour le Rit Romain; la peſte ne dura que deux mois; nos François revinrent à Salonique, dans le même ordre qu'ils en étoient partis. L'Evêque à la tête de ſes Papas vint en cérémonie leur ſouhaiter un bon voyage, & s'arrêta pour voir paſſer la cavalcade. Les Primats & une bonne partie du peuple la ſuivirent juſques hors du bourg. On ſçait que les François aiment à

faire

faire de la dépenſe, ſur-tout dans le pays étranger. Comme leur ſéjour avoit répandu quelqu'argent, le peuple & ſur-tout les pauvres gens furent touchés de leur départ. En rentrant dans Theſſalonique, ils traverſerent une partie de la ville l'étendart levé, pour conduire M. le Conſul chez lui.

Le 7 de Novembre, le Pere Piperi s'embarqua ſur une Pinque pour viſiter les Chrétiens des Iſles circonvoiſines. Il avoüe dans la Relation qu'il a faite de ce voyage que jamais de ſa vie il n'a été en ſi grand danger : Nous mîmes à la voile, dit-il, avec un vent favorable, & tout l'équipage étoit dans la joye : ſur le ſoir, le Ciel ſe couvrit de nuages épais, la mer s'enfla extraordinairement, & le vent changeant d'un mo-

ment à l'autre, nous fûmes obligés de courir tantôt vers *Caſſandria* tantôt vers *Zagoura*. L'alternative de ces vents qui firent le tour de la bouſſole depuis minuit juſqu'au jour augmenta la tempête, & nous mit à deux doigts de notre perte; le Capitaine vint me dire la larme à l'œil d'implorer la miſéricorde de Dieu, & la protection de la ſainte Vierge, que le vent ſeul pouvoit nous ſauver, & que le vent commençoit à manquer; j'étois, Dieu merci, aſſez tranquille ſur mon ſort: je le priai de m'avertir des progrès du danger, & du temps où il ſeroit néceſſaire de donner une abſolution générale. Le jour parut & augmenta notre frayeur, à la vûe des vagues qui venoient tout à la fois de trois ou quatre endroits différens ſe

briſer contre notre barque avec un bruit horrible, & les plus violens balancemens que j'aie jamais ſenti ſur la mer : enfin le vent manqua tout-à-fait ; c'eſt alors que nous nous crûmes perdus, & qu'on ne ſongea plus qu'à ſe préparer à la mort. On ſonna la cloche, on ſe mit à genoux ; je me plaçai au milieu, tenant en main un tableau de la ſainte Vierge, dont je récitai les Litanies : je fis faire à tous les Aſſiſtans des actes réitérés de contrition, de réſignation à la volonté du Seigneur, de foi, d'eſpérance & de charité.

Le Capitaine fit enſuite en ſon nom & au nom de tout l'équipage, un vœu à Notre-Dame de *Vatopedi*, qui eſt en grande vénération à Napoli de Romanie : chacun promit de faire une offrande ſelon ſes fa-

cultés. Je jettai de l'eau benite dans la mer; je leur fis promettre de ſe confeſſer en arrivant à terre; j'en confeſſai quelques-uns, & je les avertis tous de ſe tenir prêts à recevoir l'abſolution, ſi bientôt Dieu ne nous envoyoit un peu de vent pour ſurmonter les flots. Après ces devoirs de piété je tâchai de les conſoler en leur faiſant eſpérer que Dieu auroit pitié de nous; qu'il n'avoit apparemment permis cette horrible tempête que pour faire rentrer les pécheurs en eux-mêmes, & les rappeller à lui. A ce diſcours tous m'interrompirent & s'écrierent en pleurant: Jeſus Sauveur de nos ames, ayez pitié de nous; Vierge Sainte, ſecourez-nous; oui, mon Dieu, ajouterent-ils, vous nous traitez comme nous le méritons; mais nous promettons de nous con-

vertir & de changer de vie. Alors nous chantâmes trois fois: *Patrona Navigantium, ora pro nobis.* Mes enfans, leur dis-je enſuite, je ſens dans mon cœur que cette Reine toute-puiſſante, l'aſyle & le refuge des pécheurs exaucera nos vœux. Peu de temps après nos voiles s'enflerent; on crie miracle, on redouble les prieres; la reconnoiſſance entretient les ſentimens que la crainte avoit fait naître, le vent ſe fortifie, & devient en poupe; notre courſe s'acheva ſans allarmes; nous fûmes aſſez heureux pour gagner le port de Palerme, avant le coucher du Soleil. D'abord que nous eûmes pris terre, notre premier ſoin fut de nous mettre à genoux, Latins & Grecs, pour rendre de très-humbles actions de graces à Dieu, à ſa

Sainte Mere, & aux Saints que nous avions invoqués.

Le Pere Piperi finit ainsi sa Relation: Cette tempête, dit-il, me parut singuliere; mais quelque chose de plus singulier encore, c'est qu'après le péril passé aucun des Passagers delivrés de la crainte du naufrage ne fut infidele aux promesses qu'il avoit faites, & tous se confesserent à Scopoli avec des sentimens d'une parfaite pénitence.

La maison que nous avoit fait bâtir le Seigneur Paléologue, se trouva logeable au mois de Février. J'allai m'y établir; alors les Grecs accoururent à nous en plus grand nombre, attirés par l'étendue & la commodité de cette nouvelle demeure: le fruit répondit au travail, & j'eus la consolation de voir le nombre des Ca-

tholiques s'augmenter de jour en jour. Ces ſuccès naiſſans m'enhardirent, je ſouhaitois établir huit ou dix Miſſionnaires à Theſſalonique & aux environs; mais les beſoins des autres Miſſions, la coûtume des Turcs qui ne ſouffrent les Miſſionnaires que dans quelques Iſles & dans les Echelles du Levant où il y a des Conſuls François, firent échoüer ce deſſein, & il fallut ſe borner à ce qu'on avoit fait juſqu'alors.

La guerre qui s'alluma entre le Czar & le Grand Seigneur, nous procura un ſurcroît de travail. Les Grecs par averſion pour les Turcs qui leur reprochoient ſans ceſſe qu'ils étoient Moſcovites d'inclination, & par l'eſpérance qu'ils avoient conçue de leur prochaine délivrance de la domination Otto-

mane, commencerent à nous découvrir avec plus de confiance leurs ſentimens ſur la Religion; ce qui nous donna de nouvelles occupations. Les plus raiſonnables & les mieux inſtruits d'entr'eux paroiſſoient ſouhaiter une réunion générale & ſolide de l'Egliſe d'Orient avec celle d'Occident. Chaque jour ils nous propoſoient de nouveaux doutes qu'il falloit éclaircir. Un d'eux entr'autres, nous ouvrit un vaſte champ de diſpute, en nous préſentant un ouvrage poſthume d'un fameux Doſithée Patriarche Schiſmatique de Jeruſalem; cet ouvrage avoit été imprimé en Valachie l'an 1705, & eſt intitulé ΤΟΜΟΣ ΧΑΡΑΣ Livre de joye.

En effet dès la Préface ce téméraire Diſcoureur ſe félicite d'avoir convaincu les Latins

d'hérésie & d'impiété manifeste, & il invite arrogamment tous ceux de son parti à prendre part à sa joye. Le corps de l'ouvrage comprend, 1°. deux Lettres de Photius au Pape Nicolas I. une troisieme au Clergé d'Antioche, une au Patriarche d'Alexandrie, & enfin une cinquiéme à l'Archevêque d'Aquilée. 2°. Les actes du faux Synode où il présida, & qui le confirma dans le siége de Constantinople, en chassant S. Ignace. 3°. Des notes sur ce Synode. 4°. Des ouvrages d'un certain Nicolas *Iatro-philosophe* ou Médecin-Philosophe, & d'un Mélece contre la primauté du Pape. 5°. Un mauvais dialogue contre le Concile de Florence. Voilà ce que contenoit le Livre.

Après quelques conférences

particulieres ſur ce bel ouvrage dont nous découvrîmes les fauſſetés, les fraudes, les calomnies, tous les Aſſiſtans convinrent qu'il devoit être rejetté, & on me l'abandonna afin que dorénavant il n'infectât perſonne de ſon venin. A peine ce travail fut-il fini, que je fus chargé d'un autre qui demandoit beaucoup plus de diſcuſſion & plus d'application. Il y avoit à Veniſe un jeune homme de Salonique, que ſon oncle, l'un des principaux de la ville, avoit prié de lui ramaſſer tout ce qu'il pourroit trouver d'ouvrages des PP. Grecs, & de les lui envoyer; il s'acquitta parfaitement bien de ſa commiſſion, & il lui fit tenir les Œuvres de Saint Athanaſe, de Saint Denis l'Aréopagite, de Saint Cyrille d'Alexandrie, des

Saints Grégoire de Nazianze & de Nyſſe ; mais à la fin de chaque Livre, on y avoit inſeré quelques pages de papiers, où l'on avoit écrit quantité de notes qui tendoient à prouver que ces Saints avoient été du ſentiment des Grecs modernes, ſur la Proceſſion & la Miſſion du Saint-Eſprit ; ſur le Purgatoire, ſur la primauté du Pape, ſur la Béatitude des Saints & ſur la lumiere Thaborique, idée chimérique de Grégoire Palamas. Pour réfuter tant de calomnies, il fallut lire attentivement tous ces gros Volumes, expliquer ces textes qu'on nous objectoit, en produire d'autres & de plus clairs en faveur des Dogmes Catholiques, afin que la vérité parût dans tout ſon jour : ce fut un travail immenſe ; mais avec le ſecours Divin nous y réuſſî-

mes de telle ſorte, que nos Adverſaires parurent pleinement ſatisfaits. Tandis que pour gagner les Schiſmatiques nous employions la perſuaſion, nous avions en même même-temps recours à l'autorité pour les empêcher de nous troubler dans nos miniſteres; & nous obtînmes un Ferman ou Commandement du Grand Seigneur qui défendoit à quiconque de faire aucune peine aux François lorſqu'ils viendroient chez nous pour entendre la lecture du Saint Evangile. C'eſt ainſi que les Turcs appellent les principaux exercices de notre ſainte Religion. Le Chancelier de l'Ambaſſadeur nous ſervit beaucoup dans cette affaire. Le Ferman fût reçu avec reſpect par le Molla à qui il étoit adreſſé; & ce Juge après l'avoir lû, nous le

remit entre les mains. Pour en tirer plus d'avantage nous crûmes devoir attendre l'arrivée du nouveau Conſul. A ſon arrivée il conſentit que la Chapelle Conſulaire fût transférée chez nous, & il reconnut la nôtre en cette qualité. Le jour de la Pentecôte 15 de Mai elle fut ouverte, & publiquement fréquentée, ſans que perſonne s'y oppoſât. Nous avions déja diſpoſé notre maiſon de maniere qu'on y pût célébrer des Meſſes ſolemnelles, & y faire le ſervice Divin plus décemment que dans la maiſon du Conſul: mais le lieu étoit encore trop petit pour la foule.

Notre principale occupation pendant l'année ſuivante, fut de bâtir une nouvelle Chapelle: l'édifice fut achevé en huit mois. Ni les Turcs ni les Grecs Schiſ-

matiques ne nous ſuſciterent point d'affaire pour cela ; au contraire la plûpart ſe réjouiſſoient de ce que les P. Noirs, c'eſt ainſi qu'ils nous appellent, formoient un établiſſement ſolide dans cette Capitale de Macédoine : en entreprenant cet ouvrage nous n'avions pas la moitié des fonds néceſſaires ; il s'acheva cependant ſans contracter de dettes, les Fideles nous offrirent d'eux-mêmes ce qui nous manquoit. Quelques Grecs même voulurent avoir part à la bonne œuvre, & *un* de leurs Primats ou Archontes, nous légua en mourant cinquante écus Romains.

La Chapelle eſt longue de ſoixante-dix palmes, large d'environ vingt-cinq & haute de trente ; elle eſt conſacrée ſous le nom de Saint Louis que

le Tableau de l'Autel repréſente adorant Jeſus-Chriſt entre les bras de la ſainte Vierge. La premiere Meſſe y fut célébrée le jour de l'Immaculée Conception, & la cérémonie ſe fit avec tout l'appareil poſſible : cet appareil ranima la piété de nos François. Les Catéchiſmes & les Sermons y furent plus fréquens & plus fréquentés ; l'Office Divin ſe fit avec plus de dignité & de ſolemnité. Cette Chapelle ſe voit d'aſſez près du haut des murailles où il paſſe ſouvent des Janiſſaires ; le chant s'entend des environs, & jamais nous n'y avons vû faire d'inſulte. On fit même, dans la cour où elle eſt placée, la Proceſſion du Saint Sacrement le jour de la Fête de Dieu dans la plus grande décence, & avec les marques d'un reſpect général.

Ici finissent les Mémoires du P. Braconnier ; ce Fondateur de la Mission de Salonique fut nommé Supérieur des Missions de Perse. Il partit pour se rendre à Constantinople & de-là à Ispahan. Il s'arrêta à Scopoli pour y regler plusieurs affaires avec le nouveau Vice-Consul M. Gautier ; pendant ce séjour il fut attaqué de la goutte & de la dissenterie. Son courage le mit au-dessus de la nature défaillante ; il s'embarqua pour la Capitale de l'Empire Ottoman, dans l'espérance, disoit-il, de mourir entre les bras de ses freres. Dieu, pour achever de le purifier & de le détacher de tout, ne le permit pas. Il arriva à demi-mort au Château des Dardanelles, il y reçut les derniers Sacremens de l'Eglise de la main d'un P. Récolet Aumô-

nier d'un Conſul François, & après avoir lui-même donné ordre à ſes propres funérailles avec une préſence d'eſprit & une tranquillité d'ame admirable, il expira dans la paix, le calme, & la joye ſainte que la Religion ſeule peut donner. Il fut enterré dans le cimetiere des Arméniens.

Après la mort de ce grand Miſſionnaire, on voulut rendre l'établiſſement plus ſtable encore, & l'on demanda à la Cour de Rome que la Chapelle fût érigée en Cure: elle répondit qu'elle n'y trouvoit aucune difficulté; mais que c'étoit à la France de demander ce titre. La France en ce temps-là ne vouloit rien demander à la Cour de Rome: enfin après bien des négociations l'affaire a été heureuſement conſommée, & le

titre Curial accordé par le concours & le conſentement des deux Puiſſances. Nous ſommes en partie redevables de cette érection à Monſeigneur l'Archevêque de Carthage, Vicaire-Patriarchal de Conſtantinople. La Sacrée Congrégation de la Propagande le chargea de faire les informations néceſſaires. Il les fit & rendit le témoignage le plus honorable pour les Miſſionnaires. Sa Lettre que nous avons en main eſt un éloge continuel de leurs vertus & de leurs travaux. Si nous la rendions publique, on nous accuſeroit peut-être de manquer à ce que la modeſtie preſcrit, mais nous manquerions à ce que la reconnoiſſance exige, ſi nous ne lui faiſions pas du moins l'honneur du zele qu'il a témoigné, & des peines qu'il a priſes en notre faveur.

Le Pere Jean-Baptiſte Souciet, à qui nous devons cette Relation exacte & intéreſſante étoit le cinquieme de ſix freres qui ſe ſont ſucceſſivement conſacrés à Dieu dans notre Compagnie ; la facilité de ſon eſprit le rendoit propre à plus d'un genre de littérature ; ſon goût le fixa aux ouvrages d'érudition. Attentif & profond dans ſes recherches, exact & fidele dans ſes récits, toujours en garde contre les erreurs & incapable de les enſeigner, il n'adoptoit que ce qu'il avoit mûrement examiné, & ne décidoit que ſur ce qu'il avoit bien approfondi. On ne craint point d'en impoſer au Public quand on a de tels Auteurs ou de tels garants des Mémoires qu'on lui préſente. Aux talens qui rendent l'homme de lettres pré-

cieux à l'Etat, il joignoit les qualités qui rendent l'homme de zele véritablement utile à la Religion. La gloire de Dieu & le ſalut des ames, furent les deux objets qui le conduiſirent aux Miſſions du Levant. Sage, mais intrépide, il ſembloit ne connoître les obſtacles que pour les mépriſer ou les vaincre, & tous les dangers de l'action ne ſe préſentoient à ſes yeux que comme des attraits pour l'entrepriſe. En voici un trait bien marqué.

Deux Eſclaves dont l'un étoit Lithuanien, & l'autre né en Italie, avoient abjuré la foi. Le repentir ſuivit de près l'apoſtaſie. Confus de leur foibleſſe ils en firent une pénitence publique: cette démarche éclatante arma l'infidélité contr'eux. Ils furent arrêtés;

on les conduiſit au Juge. La baſtonnade, les fers, la menace des derniers ſupplices, tout fut employé pour les intimider; les Miſſionnaires furent alarmés, ils craignirent une chûte nouvelle, on réſolut de tout riſquer pour les ſecourir dans ce danger preſſant.

Le Pere Souciet s'offrit pour cette entrepriſe, c'étoit expoſer ſa vie. L'eſpoir de mourir pour la foi flata ſon courage. Il pénétra dans la priſon, il parla aux deux Confeſſeurs de J. C. leur adminiſtra le Sacrement de Pénitence, & les anima ſi vivement par ſes diſcours qu'ils répandirent généreuſement leur ſang pour la Religion qu'ils avoient auparavant abjurée, & réparerent l'apoſtaſie par le martyre. L'inſtruction des Matelots l'occupa tout en-

tier. Il la continua ſans intervalle : il les aſſembloit les Dimanches & les Fêtes dans notre Maiſon ; les autres jours il alloit les trouver ſur les vaiſſeaux, il préparoit les uns à des confeſſions générales, il diſpoſoit les autres à la ſainte Communion ; il les inſtruiſoit tous des principes & des loix de notre ſainte Religion ; c'eſt dans ces ſaints & pénibles exercices, que les chaleurs exceſſives & des fatigues extrêmes n'interrompirent jamais, qu'il contracta une fievre violente qui nous l'enleva le 23 de Juillet 1738 ; la force de la maladie ne lui laiſſa que des momens de connoiſſance : il profita de ces intervalles pour recevoir les derniers Sacremens de l'Egliſe, & il mourut victime de ſon zele au milieu des regrets, arroſé des larmes de

ceux qu'il avoit ſecourus. Outre cette Relation nous avons de lui une Lettre dattée du 20 d'Août 1734, qui contient deux événemens glorieux pour la foi. Dans l'ancienne ville de Berée que les Grecs appellent aujourd'hui *Veria*, un jeune François âgé de dix-huit ans avoit eu le malheur de renoncer à la Religion. Honteux de ſa foibleſſe, il la déteſta publiquement. Et comme il n'y avoit point de Prêtres Latins à *Veria*, il confeſſa ſon crime à un Prêtre Grec, & en reçut la communion. Le ſcandale ne lui parut point aſſez réparé: ſa ferveur le porta à un genre de pénitence bien ſinguliere.

Il s'appliqua aux jambes des pointes très-picquantes, il ſe mit ſur la tête une couronne d'épines, il s'attacha au col une

petite croix; dans cet état il parut au milieu de la ville, & dépouillé juſqu'à la ceinture, il ſe frappoit avec une corde nouée, en criant: *J'ai été Apoſtat; mais je ſuis Chrétien.* Le Juge le fit arrêter, menaces, promeſſes, tourmens, tout fut employé pour l'engager dans une ſeconde apoſtaſie; il ſoutint toutes ces épreuves avec une conſtance invincible, & il mourut dans les ſupplices. Les Chrétiens enleverent ſon corps, & l'enterrerent avec honneur dans une Egliſe. Pluſieurs ont gardé des gouttes de ſon ſang & des morceaux de ſes habits. Le ſecond évenement qui a quelque choſe de plus ſingulier, arriva dans la ville de Salonique. Un Turc avoit conçu la plus violente paſſion pour une fille Bulgare d'environ quinze

quinze ans. Il n'épargna rien pour la ſéduire ; mais tout fut inutile : ſon amour ſe changea en déſeſpoir & en rage. Il ſuborna des témoins : ceux-ci atteſterent qu'elle avoit donné parole de l'épouſer, & d'embraſſer la Religion Mahométane. Elle nia l'un & l'autre conſtamment. Le Juge l'envoya en priſon ; ſa mere l'y ſuivit. Là elle répétoit ſans ceſſe ces paroles : *Mon Sauveur, vous ſçavez que je ſuis à vous, délivrez-moi de ce péril, & appellez-moi à vous.* Sa priere fut exaucée, elle mourut le matin du ſecond jour de ſa priſon. Les Gardes apperçurent une grande lumiere ſur la chambre où elle étoit ; ils y entrerent, la trouverent morte : & frappés de ce prodige, ils en répandirent le bruit dans toute la ville. Beaucoup d'autres vou-

lurent en être témoins ; les Grecs frappés de cet évenement mirent en pieces une partie de ſes habits, & les conſervent encore comme des Reliques.

INSCRIPTIONS

Trouvées près de Philippes, dont il eſt parlé Page 350.

Premiere Colonne.

P.HOSTILIUS P. S. L. PHILADELPHUS
PETRAM INFERIOREM EXCIDIT
TITULUM FECIT UBI
NOMINA CULTOR. SCRIPSIT ET
SCULPSIT SAC. URBANO S. P. *
L. VOLATTIUS URBANUS SAC.
I. NUTRIUS VALENS IUG
HERMEROS METRODORI
C. PACCIUS MERCURIALIS
P. VEITIUS VICTOR
C. ABELLIUS ANTIROS
ORINUS COLONIÆ
M. PUBLICIUS VALENS
CRESCENS ABELLI
CHAVIUS PUDENS
M. VARINUS CHRESIMUS
M. MINUTIUS JANUARIUS
P. HOSTILIUS PHILADELPHUS
L. HEPENNIUS VENUSTUS.

Et neuf autres lignes.

* Gruter t. I. p. cxxix. écrit ainſi les cinq premieres lignes; il en reſte-là. Le P. Braconnier en a vû davantage; mais nous n'aſſûrons pas que les Inſcriptions ſoient priſes exactement.

Seconde Colonne.

M. HERENNIUS HILENUS
CATILIUS FUSCUS
CATILIUS NIGER
THARSA COLONIÆ
PHŒBUS COLONIÆ
CL. ÆLIUS FELIX
M. PLOTIUS GELOS
P. TROSIUS GEMINUS.
M. PLOTIUS VALENS.
M. PLOTIUS PLOTIANUS F.
M. PLOTIUS VALENS F.
J. ATRAPIUS SUCCESSUS
C. LICINIUS VALENS
C. VELLEIUS RIVA.

Et neuf autres lignes.

Les dernieres lignes de chaque Colonne paroiſſent avoir été omiſes, ou parce qu'il étoit plus difficile de les lire, ou parce qu'elles répétoient des noms qui ſont dans les autres. Cette Remarque eſt du P. Souciet, dans la la Relation que nous donnons.

Troiſieme Colonne.

HOSTILIUS NATALES
C. PACCIUS MERCURIALES
M. ALPINUS SACERDOS
C. VALERIUS FIRMUS
VELLEIUS PAIBES
VELLEIUS ONESIMUS
PHOIBUS COLON
C. FLAVIUS PUDENS
L. VOLUTIUS FIRMUS
M. PUBICIUS CASSIUS
C. ABELLIUS SECUNDUS
ATILIUS FUSCUS
L. DOMITIUS VENERIANUS
L. VOLATIUS URBANUS
C. JULIUS PHILIPPUS
L. DOMITIUS ICARIOS
CAMELLIUS CRESCENS
L. ATIARIUS MOSCHAS

Et quatre autres lignes.

Inſcription la plus élevée à droite.

CULTORES.... J. SILBANI S. D.
Q. SACERDOTEM AC.. IOBICTORE
Q. SEDIUS PROCLUS PA ER VAR DIONYSI
SEDIUS VALENS II. PROCULUS
C. NAGAPETU HERACLI FI.
P. SALIS QUINTUS
S. MARTIALES FR.
V. RTIUS SILBANUS.

Inſcription dont la place n'eſt pas marquée.

P. HOSTILIUS PHILADELPHUS
OB HONOREM EDIDIT TITULUM
POLIVIT DE SUO
ET NOMIMA SODAL. INSCRIPSIT
EORUM QUI MUNERA POSUERUNT
DOMITIUS PRIMIGENIUS STATUAM
ÆREAM SILVANI CUM ÆDE
C. OVATIUS SABINUS AT. TEMPLUM
TEGENDO TEGULAS CCCC TECTAS
NUTRIUS VALENS SIGILLA MARMORIA
DUA HERCULEM ET MERCURIUM
PACCIUS MERCURIALES OPUS CEMENTIC....
CCL ET TABULA PUTA OLYMPUM, &c.

Cinq autres lignes omiſes.

Approbation du Censeur Royal.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, le *Tome IX. des Nouveaux Mémoires des Missions de la Compagnie de Jesus dans le Levant*, & je n'y ai rien trouvé qui en doive empêcher l'impression. A Paris, ce 12 Décembre 1754.

GIBERT.

Approbation du R. P. Provincial.

JE soussigné Provincial de la Compagnie de Jesus en la Province de France, suivant le pouvoir que j'ai reçu de notre R. P. Général, permets au P. Roger de la même Compagnie de faire imprimer un Livre intitulé : *Nouveaux Mémoires des Missions de la Compagnie de Jesus dans le Levant*, qui a été vû & approuvé par trois Théologiens de notre Compagnie, en foi de quoi nous avons signé la présente. A Paris, le 26 Novembre 1754.

MATHURIN-GERMAIN LE FORESTIER, *de la Compagnie de Jesus.*

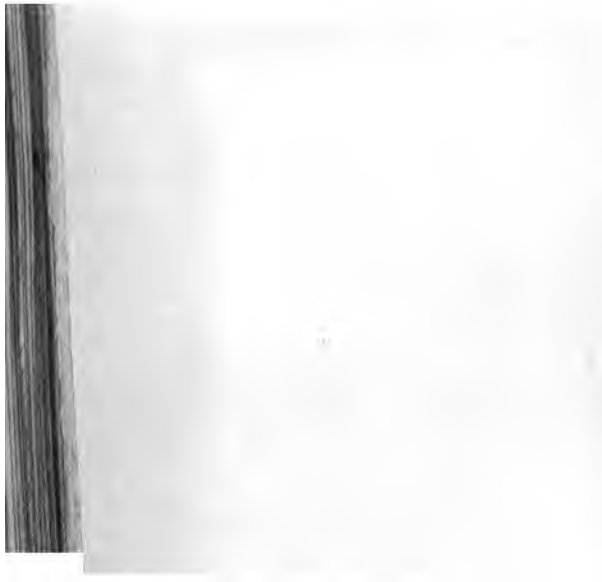
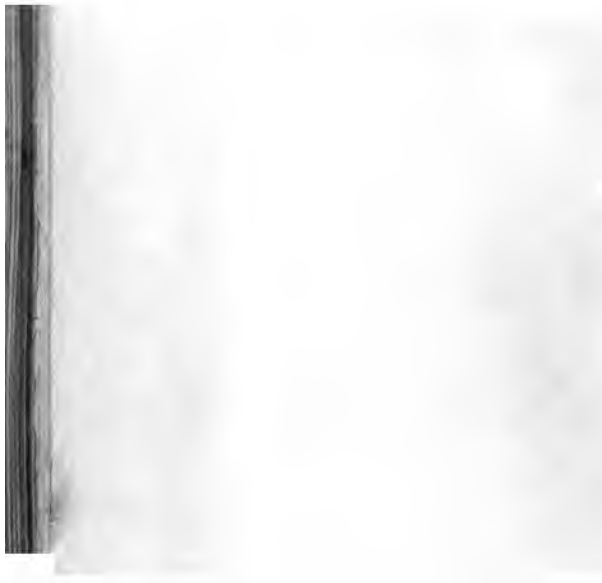
PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maître des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT. Notre amé *le Pere* ROGER, *de la Compagnie de Jéſus*, Nous a fait expoſer qu'il deſireroit faire imprimer & donner au public un Livre qui a pour titre: *Nouveaux Mémoires des Miſſions de la Compagnie de Jeſus dans le Levant*, s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilege pour ce néceſſaires; A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire imprimer ledit Livre en un ou pluſieurs Volumes, & autant de fois que bon lui ſemblera, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de ſix années conſécutives, à compter du jour de la date des préſentes; Faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires & autres perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance; comme auſſi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Livre, ni d'en faire aucuns Extraits, ſous quelque prétexte que ce ſoit, d'augmentation, correction, changement ou autres, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des Contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Expoſant ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & interêts; à la charge que ces préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris dans trois mois de la date d'icelles, que l'impreſſion dudit Livre ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs,

en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée attachée pour modele ſous le contre-ſcel des Préſentes; que l'impétrant ſe conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10. Avril 1725; qu'avant de l'expoſer en Vente, l'Imprimé qui aura ſervi de Copie à l'impreſſion dudit Livre, ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le Sieur Delamoignon; & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le Sieur Delamoignon; & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le Sieur de Machault, Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des préſentes; Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir ledit Expoſant ou ſes ayans cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il lui ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie des Préſentes qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, ſoit tenue pour duement ſignifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers-Secretaires, foi ſoit ajoutée comme à l'Original; Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant Clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires; CAR TEL EST NOTRE PLAISIR. Donné à Verſailles, le dix-neuviéme jour du mois de Mars, l'an de grace mil ſept cens cinquante-trois, & de notre Regne le trente-huitieme. Par le Roi en ſon Conſeil.

SAINSON.

Regiſtré ſur le Regiſtre XIII. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 145. fol. 113. conformément au Réglement de 1723. qui fait défenſe, Art. IV. à toutes perſonnes, de quelque

qualité qu'elles ſoient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter & faire afficher aucuns Livres pour les vendre en leurs noms, ſoit qu'ils s'en diſent les Auteurs ou autrement, à la charge de fournir à la ſuſdite Chambre neuf Exemplaires preſcrits par l'article 108. du même Réglement. A Paris, le 23. Mars 1753.

Signé, HERISSANT, *Adjoint.*